

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CULTURE ET CONFLIT INTERGÉNÉRATIONNEL
DANS LA FAMILLE CAMBODGIENNE À MONTRÉAL:
LES RÉCITS DES MÈRES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN INTERVENTION SOCIALE

PAR
SOPHEARATH KHAI

OCTOBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

L'accomplissement de ce mémoire de maîtrise n'aurait certainement pas été possible sans l'aide de quelques personnes à qui je désire témoigner toute ma gratitude.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents de m'avoir mise au monde, de m'avoir enseigné la persévérance dans les études et de m'avoir donné le courage de continuer à mener mon existence sans leur présence et à savoir me tenir debout, avec fierté, contre vents et marées. Que leurs esprits reposent en paix, avec la satisfaction de voir leur désir profond réalisé, comme ils l'ont souhaité. Merci la vie !

Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à Monsieur François Huot, mon directeur de recherche et mon maître d'art, pour sa confiance remarquable ainsi que pour ses précieux conseils. Il m'a guidée avec sagesse, sans me juger, à travers les différentes étapes de mes démarches : ses encouragements constants et sa grande disponibilité m'ont donnés de l'énergie renouvelée pour mener le travail à terme. Merci maître!

Je sais aussi gré à quelques autres personnes, car ce travail de recherche fut aussi rendu possible grâce à la gentillesse des informateurs et spécialement des répondantes qui ont bien voulu nous dévoiler leur intimité personnelle et familiale à travers leurs récits de vie extraordinaires, courageux, tragiques et imagés. Merci!

Je remercie aussi mes deux enfants, Oddorkiri et Oddordevy qui m'ont accordé toute leur compréhension et qui ont fait preuve d'une grande patience alors que je ne disposais pas toujours du temps nécessaire pour répondre à leurs besoins et à leur épanouissement. À maintes reprises, ils ont dû se priver de sorties en constatant que leur mère ne pouvait pas les accompagner. Merci mes trésors !

C'est toutefois mon mari, Matoury, qui m'a permis –par son soutien constant, son accompagnement en tout moment et son encouragement inconditionnel tout au long de mes études de deuxième cycle– de compléter cette maîtrise en continuant à élever nos deux enfants. Merci mon Amour !

En dernier lieu, je profite de cette occasion pour remercier les gouvernements provincial et fédéral de nous accueillir sur cette terre.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
Problématique.....	5
1.1 Problématique.....	5
1.2 Parcours d’immigration cambodgienne au Québec.....	11
1.2.1 Historique de l’émigration.....	11
1.2.2 Nombre de personnes d’origine ethnique cambodgienne au Québec.....	14
1.3 Culture cambodgienne	16
13.1 Cambodge et son système patrimonial.....	16
1.3.2 Respect des aînés.....	18
1.3.3 Mariage.....	19
1.3.4 Salut : bonjour cambodgien.....	20
1.3.5 Sanction.....	21
1.3.6 Alimentation.....	22
1.3.7 Langue cambodgienne.....	23
1.4 Religion.....	24
1.4.1 Nouvel An khmer.....	25
1.4.2 Fête des Morts «Pchom Ben».....	26
CHAPITRE II	
Cadre conceptuel	29
2.1 Famille	29
2.1.1 Transformation de la famille	31
2.1.2 Familles et démographie	33
2.1.3 Famille vue dans une perspective d’atomisation.....	34
2.1.4 Famille vue dans une perspective de responsabilités des aînés.....	36

2.2 Culture.....	39
2.2.1 Culture vue dans une perspective de système d’oppression.....	39
2.2.2 Culture vue dans une perspective de mutation.....	41
2.2.3 Culture vue dans une perspective de système spirituel.....	43
2.2.4 Culture vue dans une perspective de système d’acculturation.....	45
2.2.5 Culture vue dans une perspective Structuraliste/Volontariste.....	47
2.2.6 Culture vue dans une perspective de solidarité/gestion	49
2.3 Conflit.....	52
 CHAPITRE III	
Méthodologie.....	57
3.1 Paramètre d’échantillonnage.....	57
3.1.1 Critère	57
3.1.2 Milieux de vie	59
3.1.3 Taille de l’échantillon	60
3.1.4. Recrutement des participantes	61
3.2 Entrevues	62
3.2.1 Déroulement des entrevues	63
3.2.2 Langue d’entrevue	64
3.2.3 Lieux des entrevues	65
3.2.4 Particularités culturelles	66
3.3 Aspects éthiques	69
3.4 Méthode d’analyse	70
3.4.1 Enregistrement	71
3.4.2 Transcription	71
3.4.3 Codification	72
3.4.4 Catégorisation	72
 CHAPITRE IV	
Présentation des données	74
4.1 Conflits d’ordre général	74

4.1.1 Conflit en rapport aux tâches ménagères	77
4.1.2 Conflits en rapport à l'alimentation	78
4.1.3 Conflits en rapport aux sorties	80
4.1.4 Conflit en rapport à l'affirmation	81
4.2 Conflits d'ordre culturel	83
4.2.1 Conflit en rapport à l'honneur	83
4.2.2 Conflit en rapport à la scolarisation	86
4.2.3 Conflit en rapport au respect des aînés	88
4.2.4 Conflit en rapport à la religion	90
4.2.5 Conflit en rapport à la langue maternelle	91
4.2.6 Conflit en rapport avec le concept de famille	94
4.3 Relation intergénérationnelle harmonieuse	95
4.3.1 Rôle d'adaptation et discipline	96
4.3.2 Rôle de l'aîné	96
4.4 Stratégies de résolution de conflits	97
 CHAPITRE V	
Analyse et interprétation des données	103
5.1 Concept de Famille	104
5.2 Concept de Culture	108
5.3 Concept de Conflit	116
CONCLUSION	122
BIBLIOGRAPHIE	128
Annexe A: Grille d'entrevue en français	136
Annexe B: Grille d'entrevue en cambodgien.....	138
Annexe C: Formulaire de consentement éclairé en français	141
Annexe D: Le formulaire de consentement éclairé en cambodgien	142
Annexe E: Présentation de la recherche et de son auteur	143
Annexe F: Présentation de la recherche et de son auteur en cambodgien	144
Annexe G: Tableau des caractéristiques socio-démographies des participantes.....	145
Annexe H: Histoire de Neang Bundacha	146

RÉSUMÉ

Cette recherche étudie le conflit intergénérationnel au sein de familles d'origine cambodgienne vivant sur le territoire de Montréal et ses environs. Quatorze participantes se sont portées volontaires, via 8 entrevues semi-dirigées (6 individuelles et 2 de groupes). Il devait s'agir de mères ayant vécu au Cambodge, d'où elles reçurent une éducation différente de celle donnée au Canada. Quel impact peut avoir un tel bagage sur les familles ayant des adolescents nés au Québec ? Deux berceaux différents, deux cultures différentes vivant sous un même toit. Cette recherche permet de mieux saisir la complexité des rapports conflictuels de ces familles dans leur contexte post-migratoire. Pour ce faire, ce travail présente une partie de leurs histoires d'immigration avec les aspects culturels qui peuvent être soit les causes, soit les solutions à ces conflits. Cela permet aussi de comprendre la particularité de cette communauté traditionnelle déjà marquée par la purge drastique faite par le régime communiste génocidaire des Khmers rouges qui les a contraints à s'exiler. La guerre civile causa l'affaiblissement et la déstructuration de la famille, qui est toujours le premier lieu de construction de l'identité. D'une part ces parents, dans leurs rôles d'agents socialisateurs, se voient placés en situation de transmettre à leurs enfants une culture nord-américaine qu'ils ne possèdent pas. D'autre part, ils sont aussi dépositaires de la culture d'origine, qu'ils véhiculent dans leurs gestes et leurs activités à la maison. Les enfants, de leur côté, traversent leur quête identitaire en rapport avec l'environnement extérieur : école, amis... Ils cherchent un sens différent de celui que leurs parents leur inculquent. Dans les familles où la relation parentale est dominante, on encourage encore plus ces adolescents qui vivent dans un processus de changement individuel à tenter de contester et à exprimer leurs idées, car ici, ils peuvent manifester leur désaccord dans des conflits ni de forme cambodgienne, ni de forme nord-américaine.

Ces immigrants de première génération semblent avoir perdu leurs repères et éprouvent de sérieuses difficultés pour assumer leurs rôles parentaux. Ils désirent favoriser l'émancipation de leur progéniture et donner le meilleur d'eux-mêmes, de leur héritage ancestral, de leurs expériences. Le parent cambodgien souhaite éviter à son enfant la souffrance et la solitude qu'il a lui-même connue. Comme le dit Lemay, le parent «*cherche donc à le modeler afin qu'il devienne non seulement son prolongement, mais aussi son 'œuvre'*» (Lemay, 2001, p. 71). C'est le seul espoir qui leur reste. En conséquence, le pont s'efface devant le conflit.

Le bagage culturel que ces mères ont apporté avec elles est en changement. Il suit l'évolution, les besoins environnementaux, le contexte actuel, et la conjoncture présente. Cette recherche étudie également les modifications apportées dans ces familles afin de trouver une vie familiale harmonieuse sur cette terre riche en valeurs culturelles.

Mots clé: culture, famille, conflit

INTRODUCTION

C'est en tant que mère, originaire du Cambodge (de la 1^{re} génération d'immigrés à Montréal), et travailleuse sociale que nous avons eu beaucoup l'occasion de rencontrer des familles khmères qui nous ont raconté leurs difficultés avec leurs enfants. Ces récits nous ont incitée à vouloir en connaître davantage sur la dynamique conflictuelle entre parents et enfants de cette communauté culturelle. L'intérêt fut non seulement de comprendre le conflit intergénérationnel et les stratégies pour le résoudre, mais aussi de chercher d'autres outils pour mieux intervenir dans le domaine du travail social. Un autre objectif – personnel, mais aussi important – fut de contribuer par cette recherche à la compréhension de la réalité de ce peuple peu connu des communautés scientifiques.

Ces Québécois d'origine cambodgienne qui racontent de leurs relations conflictuelles avec leurs adolescents ont l'impression que ceux-ci sont contaminés par les aspects négatifs de la culture occidentale: le laxisme, l'individualisme, l'irrespect des aînés et ancêtres, et cætera. D'autres parents perçoivent leur relation avec leurs jeunes comme relativement acceptables, malgré le fait que les valeurs ancestrales sont en ajustement constant: ils évoquent leurs souvenirs indélébiles, afin de comparer les mœurs de leur progéniture à celles qu'ils avaient eux-mêmes, à cet âge, alors qu'ils vivaient au Cambodge. Ils éprouvent aussi la nostalgie de leurs familles perdues ou éloignées. Ils remettent souvent en question leurs relations. Leurs méthodes éducationnelles engendrent fréquemment des confrontations. Ces conflits répétitifs amènent la mère à douter de ses aptitudes à remplir ses devoirs maternels; c'est sur ses enfants avec que repose tout son espoir de mener une vie familiale. Elle souhaite pour eux un avenir grandiose. Elle se demande ce qu'elle a fait pour mériter une telle situation. Se heurter à la violence verbale, voire même physique, de son propre enfant, ne peut qu'effectivement accentuer son sentiment d'échec dans son rôle parental. Trouvent-ils des solutions ou des alternatives? C'est dans cette optique que nous nous sommes penchée sur l'univers de ces mères émigrées du Cambodge, pays du tiers monde, civilisation éloignée du Québec tant par sa distance géographique que son climat, sa technologie, sa richesse, sa culture et ses perceptions. Par ces entrevues, nous avons pu saisir les dynamiques familiales

conflictuelles de même que le sens et l'orientation que ces femmes donnent à leurs expériences parentales dans la société d'accueil. Il s'agit de voir comment elles réagissent lors de situations dans lesquelles elles sont appelées à transmettre des contenus de socialisation qu'elles n'ont pas apprises et à adapter des manières d'agir auxquelles elles ne sont pas préparées ni habituées. D'un autre côté, les enfants nés ici et vivants quotidiennement en contact avec les coutumes occidentales creusent un fossé inévitable entre deux systèmes de valeurs et de perceptions. Non seulement y a-t-il écart entre les deux cultures, mais aussi deux différentes vitesses d'évolution? Les parents doivent courir pour rattraper leurs petits. Combien de temps encore? Quelle énergie dépenser pour les rejoindre afin de pouvoir les ramener près d'eux? Ou pour atteindre leur niveau? Le moindre moment de répit donne une nouvelle occasion aux enfants, pleins d'énergie, de poursuivre leur chemin, accroissant à nouveau la distance.

Le sujet principal de cette recherche est donc la compréhension du conflit intergénérationnel au sein de la famille d'origine cambodgienne dans un contexte post-migratoire. L'étude sera en effet centrée sur la dynamique conflictuelle dans une perspective culturelle à savoir comment deux cultures cohabitent-elles sous un même toit, quels sont les éléments ayant engendré des conflits entre ces deux générations et quelles sont les stratégies adoptées : comment les deux générations s'organisent-elles pour résoudre leurs tensions et pour trouver l'harmonie familiale.

Afin de mieux saisir ce conflit intergénérationnel, le premier chapitre –qui décrit la problématique – abordera non seulement différentes situations conflictuelles, mais les présentera sous différents angles. Par exemple l'historique qui a incité ces parents de première génération à fuir leur pays natal. Il sera aussi question des aspects de la société occidentale qui sont sources de chocs culturels.

Le deuxième chapitre présente un examen de trois concepts-clés soient : le concept de famille, le concept de culture et le concept de conflit. Ce cadre permet, tout au long du travail, de guider, de centrer, de structurer et de recadrer, tout en gardant à l'esprit le but de

recherche. Il assure que tous les éléments désirés soient présents et qu'ils interagissent à l'intérieur même du cadre.

Le troisième chapitre traite des aspects méthodologiques de la démarche entreprise pour réaliser ce mémoire. Y seront décrits les instruments utilisés pour la cueillette de données de même que les différents processus pour coder, catégoriser et analyser ces entrevues. C'est dans ce chapitre que sera expliqué l'aspect éthique de la méthode de travail pour assurer la confidentialité des participantes.

La présentation des données sera abordée au quatrième chapitre. Ces données ont été amassées au cours de l'enquête de terrain menée auprès de 14 participantes, à travers deux entrevues de groupes et 6 entrevues individuelles. Ces mères d'origine cambodgienne ont livré leurs perceptions du conflit intergénérationnel touchant particulièrement le contexte culturel. Les précieuses informations dont elles nous firent part furent abondamment étayées de gestes. Le contenu de ces messages exprimés est parfois imagé pour mieux décrire l'ampleur du phénomène ou la dynamique familiale. Les témoignages rapportent ce qui a été vécu quotidiennement, en relation à la fois avec leurs enfants et avec leurs souvenirs marquants. Ce chapitre fait place aux paroles des participantes rencontrées.

Le cinquième chapitre est réservé aux analyses et interprétations de données. Y seront approfondis les précieux récits des participantes en faisant référence au cadre conceptuel présenté dans le deuxième chapitre : concept de famille, concept de culture et concept de conflit. Cette analyse permet d'obtenir une vue globale de la situation que vivent ces familles d'origine cambodgienne. Elle fournit également les indicateurs pour mesurer l'urgence, l'intervention requise et aussi en définir l'orientation. L'analyse de ce chapitre peut s'avérer un des outils d'intervention importants pour le développement harmonieux des relations familiales et de l'intégration des enfants et leurs parents dans leur nouveau pays.

Le dernier chapitre présente la conclusion du mémoire et fait ressortir des pistes de solutions tout en espérant que ce travail contribuera à enrichir encore plus la compréhension du vécu migratoire et la dynamique de ces familles de première génération au Québec. Cette

recherche se veut une aide aux intervenants afin de leur faciliter la compréhension de la situation particulière de cette communauté culturelle : bien saisir les besoins, les difficultés et les obstacles que ces familles rencontrent dans leur trajectoire d'adaptation au pays d'accueil.

CHAPITRE I

Problématique

Ce chapitre présente les diverses situations familiales conflictuelles que rencontrent les immigrants cambodgiens qui, dès leur arrivée au pays d'adoption, emmènent avec eux un important bagage culturel. La majorité de ces valeurs culturelles diffère de celles des occidentaux. Afin de mieux illustrer cette problématique de conflits intergénérationnels, quelques témoignages seront présentés, dès la première partie. La deuxième partie expose un bref aperçu sur les parcours d'immigration cambodgienne au Québec aussi de leur historique de l'immigration débutant des années soixante-dix qui met en contexte l'origine de cette émigration. Le nombre de personnes d'origine ethnique cambodgienne au Québec sera également examiné dans cette partie. La troisième partie traitera l'aspect culturel en passant par le système patrimonial, le respect des aînés, le mariage, le salut, la sanction, l'alimentation et la langue. La quatrième partie abordera quelques aspects culturels et religieux que ces immigrants aient retenus toujours sur cette terre d'asile qui est la fête du Nouvel An et la fête des Morts et qui sont aussi susceptibles d'engendrer des conflits entre parents et enfants.

1.1 Problématique

Même au Québec, les mères cambodgiennes sont à l'aise d'exprimer leurs idées et sentiments dans leur langue maternelle que le français, car celle-ci leur permet de gagner en assurance et d'exercer un contrôle sur leur situation. Par contre, ce langage est devenu de moins en moins familier à leurs enfants. Ceux-ci ont constaté que l'apprentissage de ce dialecte représente peu d'avantages, à part dans leur famille et dans leur communauté. C'est ainsi que les discussions entre parents et enfants se raréfient, d'autant plus que ces derniers évoluent à l'école tandis que la mère intègre ou réintègre le milieu du travail. Ils ne se retrouvent donc que le soir. Conséquemment, ce que dit le parent reste souvent incompris des enfants. C'est ainsi que leurs échanges s'appauvrissent. Une mère raconte :

Je ne sais pas quoi dire à mes enfants. On n'emploie à la maison qu'un vocabulaire de base. On ne s'adresse la parole le plus souvent que pour régler des détails de la vie quotidienne : Maman, qu'est-ce qu'on mange ce soir? Ton pantalon est trop grand pour toi, mon enfant. Ce dernier fait alors la réponse classique : « c'est la mode! » avant de claquer la porte derrière lui. Régulièrement, lorsque je demande à mes enfants de ranger leurs chambres, ils me disent de fermer la porte, donc je ne verrai pas le désordre. C'est ça notre communication! De plus, je suis trop fatiguée pour discuter avec eux, après une journée de travail. Comment puis-je parler avec eux puisqu'ils ne comprennent même pas le sens de mes paroles? Et moi, je ne maîtrise pas non plus le français assez couramment pour argumenter avec eux.¹

La situation se complique lorsque les enfants ne correspondent pas au moule souhaité, créé par les parents. Ils se font alors accuser de manquer de respect ou de déranger le cercle familial, qui devrait être à l'abri de tout conflit. Ah! La sacro-sainte famille!

La mère se trouve confrontée à l'obligation de redéfinir ses attentes ainsi que ses méthodes éducatives. Elle se sent loin de ses petits, ce qui complique la tâche de les ramener au cadre déjà défini. Le rôle maternel tel qu'elle l'a connu de ses parents dans son pays d'origine et qu'elle veut appliquer ce rôle à son tour à ses descendants n'est plus crédible. Or ces valeurs culturelles et ancestrales sont difficilement transmises dans un contexte occidental différent des siens. Mais, comment faire dans un nouveau contexte? Une nouvelle conjoncture? Et comment communiquer avec ses enfants? La perplexité de cette mère fait penser à celle d'une « mère poule » qui couvrirait les œufs d'une cane, à son insu, et ne saurait pas comment faire en voyant, un jour, ses bébés « poussins-canards » descendre nager dans l'eau. Au Québec, si un enfant s'est mal comporté à l'école, l'enseignant renvoie la balle aux parents. Ce sont eux qui ont la responsabilité de le corriger tandis qu'à son pays d'origine c'est l'école. Selon la norme établie au pays d'accueil : l'école ne donne que « la scolarisation ». Cet exemple, entre autres, représente bien l'écart entre les deux codes de vie, que ces parents ont de la difficulté à saisir. Lors d'une rencontre d'un groupe de femmes, une d'entre elles a dit : « Le professeur de mon fils m'a déclaré que celui-ci utilisait un vocabulaire inapproprié avec ses pairs ». La dame continue en se demandant comment elle va corriger son fils, car elle n'était pas à l'école à ce moment-là pour entendre son fils s'exprimer de la sorte. Elle ne comprend pas pourquoi cet enseignant, témoin de la scène, ne

¹Cette situation est arrivée lors de notre travail au CLSC St-Laurent, à l'accueil psychosocial

l'a pas puni sur le moment. Elle poursuit en déclarant que si elle avait vu son fils agir de la sorte, elle l'aurait giflé, pour qu'il se rappelle de sa faute et qu'il ne profère plus de telles grossièretés.²

Les habitudes alimentaires traditionnelles constituent aussi une préoccupation considérable. Les Cambodgiens ayant émigré conservent ce mode nutritif en l'ajustant selon la disponibilité de ressources locales. Les enfants, pour leur part, apprennent à manger autre chose que du riz. Ils dînent à la cantine, ils mangent même debout ou en marchant.

Une source de complications supplémentaires pour la mère, qui possède déjà son bagage culturel à son arrivée au pays d'accueil. Voilà que la situation prend une nouvelle tournure pour elle, qui se voit ainsi confrontée à de nombreuses embûches dès son arrivée: la langue, les codes linguistiques, la nouvelle échelle de valeurs... Ce sont des éléments inconnus que la mère doit s'approprier afin de reconstruire son identité.

La culture [contribue] à la construction de l'identité de chacun, dans et à travers les changements, en l'amenant à élaborer ce qui constitue un sens pour lui et lui permet de se reconnaître, malgré la diversité des situations, et de construire une « image de soi » en s'attribuant une valeur par rapport aux autres. (Bérubé, 2004, p. 17)

La méconnaissance de la langue du pays d'accueil constitue un obstacle principal pour accéder à la nouvelle culture. Les contacts avec l'extérieur s'en trouvent forcément restreints. Cette ignorance des mœurs, des coutumes ainsi que du fonctionnement de la société d'accueil les rend peu en mesure d'encadrer leurs enfants, de vérifier leurs allées et venues, de les aider dans leurs travaux scolaires ou de suivre leur cheminement. En plus, ils se trouvent encore confrontés, à l'intérieur même de leurs foyers, à leurs propres adolescents, porteurs de la culture de la société d'accueil.

Ils s'interrogent à savoir s'ils sont encore en mesure de transmettre quelque chose à leurs enfants ou s'il vaut mieux les laisser assimiler les diverses valeurs de la société d'accueil sans aucune contestation.

² Ce cas fut porté à notre attention lors de notre dernier emploi à PROMIS : Promotion-Intégration-Société nouvelle.

Les enfants, de leur côté, ne souffrent non seulement de l'absence de soutien des parents, mais ils sont aussi tiraillés par deux systèmes de valeurs diamétralement opposés. Le Québec n'est pas, pour eux, un pays d'accueil : c'est leur pays natal. Ils s'approprient très rapidement les valeurs québécoises en raison du fait qu'ils sont quotidiennement en contact avec l'école, les amis et l'ensemble de l'environnement. C'est ce qui leur permet de connaître et de maîtriser rapidement les codes de la société québécoise. C'est ainsi qu'ils bâtiront leur identité à travers les autres groupes de jeunes (eux aussi sont probablement marginaux par rapport à leurs cultures d'origine) afin d'assimiler le caractère local. L'histoire de Sona³ illustre bien cette difficulté.

«Sona a été inscrite à l'école du quartier et, par le fait même, a été rapidement exposée à la culture de la société d'accueil. Avec l'âge, Sona commence à revendiquer des sorties et des droits, lesquels ne sont pas familiers à Mme.Rin. Sona se comporte de moins en moins comme devait le faire une jeune fille cambodgienne. (Elle ne s'acquitte plus des tâches ménagères, n'obéit plus aux adultes, rentre de plus en plus tard le soir)[...] Il lui est difficile de s'identifier au modèle de sa famille ou de sa communauté ».

Le souci constant de trouver l'argent pour nourrir leur famille limite les contacts des adultes avec le pays d'accueil. Et ils n'ont pas le temps d'accompagner leurs enfants dans la construction de leurs identités, mais ils tentent plutôt à tout prix de conserver la morale cambodgienne, qui constitue un legs patrimonial. Les enfants, d'autre part, évoluent vers une direction différente de la leur et avec une grande vitesse créant ainsi, progressivement, un écart entre les parents et leur descendance.

Au Cambodge, une des marques de respect les plus courantes est de ne pas lever les yeux vers un interlocuteur plus âgé. Ceux qui vont à l'encontre de ce principe de base sont taxés d'effronteries, de mauvaise éducation. La réputation de la famille tout entière s'en trouve donc affectée. Tous les membres en sont déshonorés. Cette même attitude est interprétée différemment dans un autre milieu. Un tout autre sens peut lui être attribué. Au Québec, les

³Nom fictif d'une jeune fille cambodgienne, dont les propos sont relatés par Michèle Chiasson-Lavoie et Marie-Lyne Roc dans un article intitulé «La pratique interculturelle auprès des jeunes en difficulté» publiée dans le livre *L'intervention interculturelle* (2000, p. 238-239)

enfants ont appris l'exact contraire : on leur a montré à regarder l'interlocuteur dans les yeux lorsque celui-ci leur adresse la parole. Sinon, ils peuvent être accusés d'impolitesse ou d'inattention. Au cours d'une rencontre au CLSC, une mère est venue, telle que suggéré, chercher l'aide pour atténuer les troubles de comportement de son fils, âgé de 13 ans. À la fin de la rencontre, l'enfant se lève le premier. La mère demande à son fils : qui t'a autorisé à te lever avant nous? L'enfant a tout de suite repris sa position en faisant un geste du mécontentement. La mère enchaîne en expliquant : dans mon pays, aucun enfant n'a le droit de se lever avant un adulte, surtout une personne âgée. Un enfant n'a pas le droit d'appeler son professeur par le prénom. Il n'est pas son ami. Il va à l'école pour s'instruire et aussi pour apprendre le savoir-vivre, le code de vie civique. Ici, un professeur et un élève sont au même niveau: ils se tutoient. Ce comportement serait inadmissible chez nous.⁴

Les adultes tiennent à léguer l'éthique à laquelle ils se conforment depuis leur tout jeune âge. Toutefois, leurs petits sont nés ici, au Québec. Ils ont grandi dans deux modes de vie opposés et c'est de cette façon qu'ils ont bâti leur identité: culture cambodgienne (à la maison) versus culture québécoise (à l'école). De plus, être mère cambodgienne au Québec demande des efforts de réajustement et d'adaptation continus. La mère cherche à donner le meilleur à ses petits tout en nourrissant un idéal relationnel où les rejetons se montrent obéissants et respectueux. Toutefois, le foyer demeure à la fois le lieu d'affection et de protestation privilégié pour la construction de l'identité juvénile. D'ailleurs, lorsqu'un enfant quitte le bercail, avant le mariage, c'est perçu comme une trahison, un déshonneur, un rejet de la tradition ancestrale.

Une fois, Sony (nom fictif) est venue chercher de l'aide au C.L.S.C. Elle était alors âgée de 17 ans, enceinte de 6 mois et domiciliée à l'adresse de la famille de son jeune conjoint Roathvanak (nom fictif), âgé de 16 ans. C'était une élève du secondaire. Depuis la grossesse, elle avait décidé d'abandonner l'école. Son conjoint, de son côté, travaillait pour répondre aux besoins du couple, tout en vivant avec ses parents. Sony avait été chassée de sa résidence familiale après que ses parents ont découvert qu'elle avait des relations sexuelles avec son ami de cœur, sans être mariée : pas de sexualité hors mariage.⁵

⁴Situation rencontrée au CLSC St-Laurent

⁵ Situation rencontrée au CLSC St-Laurent

Sony parlait tristement, les yeux baissés, déclarant qu'elle avait toujours besoin de ses parents, de leur réconfort et de leur pardon, même si le foyer de son copain l'accueillait chaleureusement. Elle s'exprimait très peu et ne répondait seulement qu'aux questions posées. Le conjoint, de son côté, semblait très intimidé. Il répondait en évitant tout contact visuel. Tous deux savaient très bien qu'ils avaient trahi la tradition ancestrale bien qu'ici, au Québec, le concubinage constitue une liberté pour chacun. Ils savaient qu'ils avaient tous deux déshonoré leurs parents, soient les personnes les plus vénérées.

En effet, dans la communauté cambodgienne, ce n'est que lorsqu'ils sont mariés traditionnellement que les partenaires se voient respectés dans leur intimité sexuelle. Il n'y a qu'à l'intérieur de ce cadre qu'on reconnaîtra la légitimité de leurs rapports. Dans ce cas, le jeune couple n'était pas uni et seul le mariage aurait pu faire en sorte qu'ils obtiennent la bénédiction des parents, de la communauté, mais aussi de leurs aïeux : sans avoir célébré les noces ni informé leurs prédécesseurs, ils étaient vus comme susceptibles de porter malheur aux membres de la famille. Ce témoignage illustre fort bien cet état de fait:

Un jour, j'ai découvert que ma fille avait une relation intime avec un garçon, j'ai été très choquée, fâchée et humiliée. J'ai pleuré à l'idée que tout s'écroulait devant moi. Mon espoir s'était effondré. Ici, la sexualité est très permissive et omniprésente. Il y en a à la télévision, à l'ordinateur et même dans la rue. Cette dame poursuit en déclarant que les jeunes d'aujourd'hui réclament leur indépendance et leur liberté à un très jeune âge : qu'ils conservent les avantages du confort acquis, tout en refusant leurs responsabilités et idéaux.⁶

Le sentiment d'échec éprouvé par cette mère s'est traduit en larmes, échec dans l'éducation qu'elle a tenté tant bien que mal d'inculquer à sa fille –suivant les mœurs et coutumes du Cambodge. Tout mariage, ce sont la mère, les parents et les grands-parents qui en décident. Ils ont le droit et le devoir de contrôler la vie sexuelle de leurs enfants avant les noces. Cette mère-ci s'est sentie impuissante à «empêcher» sa fille de «commettre» un tel acte. Cette culpabilité lui pèse lourdement. Elle pensait pouvoir exercer cette même autorité parentale comme de la réception de ses parents sans en tenir compte qu'elle est dans un contexte nord-américain. Dans les faits, la situation est tout autre. Confrontée à une telle position, la mère est ainsi remise en question dans son identité, sa culture, et ses valeurs. Qui

⁶ Cette confidence est survenue lors de la rencontre d'une connaissance de longue date

plus est, le support de son réseau familial s'avère désormais soit inexistant, soit fragilisé et fragmentaire. Il est en effet difficile de définir son mandat parental dans un pays lorsqu'on est né ailleurs, là, où le concept de l'autonomie diffère et que l'on se trouve, par conséquent, légataire d'une autre moralité. Les enfants, de leur côté, ont appris par la société d'adoption qu'ils ont aussi le droit de contester les normes qui ne leur conviennent pas. Ainsi se développent deux modes de pensée opposés dans chaque famille.

Ces parents se sont fait enseigner, au Cambodge, qu'il valait mieux éviter les conflits. La fuite des divergences sera même valorisée et recherchée. Et s'il y a dissension dans la famille, lui seul, les parents trancheront. Il s'agit de problèmes internes qui ne concernent que la famille. Il n'y a ni intervention ni ingérence de l'État. Comme disait Tréaum, le profond attachement filial est de «ne jamais contrecarrer ses parents, leur épargner les soucis, réussir dans la vie et dans la société et s'abstenir d'avoir une mauvaise réputation.» (Tréaum, 2003, p. 9). Les parents méritent respect, obéissance et vénération. La réputation familiale revêt une telle importance que tous les membres au sein d'un même foyer doivent faire preuve de tolérance et s'abstenir de toute querelle interne. Cette perception pourrait-elle se poursuivre dans ce nouveau contexte?

1.2 Parcours d'immigration cambodgienne au Québec

Aborder le thème du conflit intergénérationnel dans la communauté culturelle cambodgienne vivant au Québec, c'est parler tout d'abord des aspects historiques et des personnes issues de cette communauté, ce qui permet ainsi de mieux illustrer leur situation.

1.2.1 Historique de l'émigration

Pour comprendre cette recherche, il semble essentiel de connaître l'aspect historique du peuple cambodgien expatrié, ainsi que sa longue tradition. Voici un bref aperçu des différentes périodes de sa récente histoire tragique.

De 1970 à 1975, le Cambodge, par sa frontière, ne se trouve pas dans un coin isolé de l'Asie, mais au beau milieu de la deuxième guerre d'Indochine (Cambodge, Laos et Viêt-Nam) : guerre contre les Américains, les Occidentaux et l'idéologie libérale. Plus

tard, entre 1975 et 1979, les Khmers Rouges, après avoir gagné la guerre contre le régime libéral, ont adopté un modèle communiste extrémiste. Ils tentent de révolutionner le Cambodge –ravagé par 20 ans de guerre et par «la maladie de corruption du Monde occidental»– en une nuit avec leur fameux slogan «Le grand bond, le grand miracle» (en Cambodgien : Moha laute phlâs, Moha aschar). Appliquant leur «logique révolutionnaire», ces Khmers Rouges évacuent les villes. Ils transforment les campagnes en un immense goulag et ils entreprennent un véritable génocide qui saignera à blanc leur propre peuple. Dans un extrait de son livre, Yathai (1989), estime que le massacre a fait entre 2 et 3 millions de morts sur une population de 7.5 millions. Billhardt (1990), pour sa part, avait estimé plus d'un million de morts et deux cent mille orphelins durant cette période. Marek (1995) avait aussi estimé cette perte aux environs 2.033.000 morts, soit 26,7 % de sa population. En 1979, le régime de terreur et de génocide des «Khmers Rouges de Pol Pot» est chassé du pouvoir par la petite armée de Heng Samrin et son équipe (qui sont actuellement au pouvoir à Phnom Penh) avec l'aide de son allié communiste, pays voisin : le Viet Nam. Dès cette année-là, des milliers de cambodgiens –spécialement des gens qui vivaient au bord de la frontière khméro-thaïlandaise– se sont sauvés vers les différents camps de réfugiés. Darrigaud commente dans un passage de son livre:

Un peuple entier allait se ruer vers la liberté, bravant les mines, la police, les tempêtes. Un peuple charriant des femmes seules, des vieillards et des enfants, des handicapés, des blessés, affolés, affamés, à bout de désespérance. Au début, ce furent aussi des familles entières, puis, plus tard, lorsque le Viêt-nam, en envahissant le Cambodge, mit fin à la terreur du régime Pol Pot, des familles décimées. Nous avons cru connaître le fond de l'horreur; cette fois-ci, nous sûmes qu'il n'y avait pas de fond. (Darrigaud, 1991, p. 20)

Mathieu a aussi relaté dans son livre cette scène douloureuse et indescriptible que ce peuple cambodgien a connue:

C'est un calvaire, unique à cette échelle dans l'histoire de l'humanité, que vit le Kampuchéa (ex-Cambodge) depuis la fin des années 60. Des masses de réfugiés et de personnes déplacées, victimes de vingt ans de guerre et de massacres, se sont entassées dans des camps des deux côtés de la frontière khméro-thaïlandaise dans une indescriptible misère psychologique et physiologique. (Mathieu, 1991, p. 21)

Billhardt (1990) ajoute que des centaines de milliers des survivants du génocide se sont exilés à l'étranger. Ces gens ont tout simplement fui le «Cambodge», qui représentait un danger de mort ou de persécution pour eux. D'ailleurs, Barudy affirme que «La décision d'émigrer émerge comme une réponse adaptative prise entre la vie et la mort». (Barudy, 1992, p. 53). Pour ces réfugiés, le parcours migratoire est plus ou moins long allant de quelques mois à quelques années, avec des transits par plusieurs pays, avant d'atteindre le pays d'adoption. Pour illustrer une partie de l'histoire tragique que connaissait le Cambodge, voici un récit de la chercheuse.

Je me souviens de ma fuite du Cambodge, en juin 1981, avec ma grande sœur, mes deux grands frères et ma belle-sœur qui est le reste de la famille. Nous, survivants de notre famille du régime de génocide des Khmers Rouges, avons fui vers les camps de réfugiés dans le but d'éviter un danger de mort. Ce voyage de plus de deux semaines de Phnom Penh vers la frontière est un souvenir inoubliable, gravé dans ma mémoire à jamais.

Tout au long du voyage, les deux guides – que ma sœur avait payé avec l'or et les bijoux qu'elle avait pu cacher – nous ont emmenés discrètement dans différentes maisons de leur réseau, craignant que les autorités ne soient au courant de notre intention de quitter le pays. Nous restions à l'intérieur de la maison et ne prenions une douche – dans le réservoir d'eau se trouvant à l'extérieur de la maison – qu'après l'arrivée de la nuit. La peur a coupé notre appétit, d'ailleurs nous ne parlions que dans le besoin inévitable, la communication non verbale occupe une place centrale. Pour atteindre le camp de réfugiés, nous devons passer par la forêt et les camps de résistants dits contre l'invasion vietnamienne et de brigands dangereux (ces camps n'existent plus depuis l'accord à Paris en octobre 1991 pour organiser une élection libre, organisée par l'APRONUC)⁷.

L'itinéraire dans la forêt était très redoutable, car la terre était jonchée de mines antipersonnelles : sur un seul chemin, large d'à peine un mètre, il fallait marcher sur les traces de ceux qui nous devançaient. Non loin du chemin, exhalant une odeur insupportable, se trouvaient des cadavres en putréfaction. Constatant mes inquiétudes, mes soucis et ma peur devant la mort, le guide nous dit en chuchotant que si nous avons envie de faire nos besoins, il valait mieux attendre ou les faire sur ce chemin pour éviter de se retrouver comme ces dépouilles.

Une fois arrivés au « camp des résistants », nous devons rester chez les gens que les guides avaient désignés. Nous attendions l'occasion favorable pour que les guides osent nous faire quitter à nouveau ce lieu. Il faut dire que les « résistants » ne souhaitent pas non plus, comme le gouvernement du pays d'origine, que les gens

⁷APRONUC. Autorité Provisoire des Nations Unies au Cambodge. Celle-ci a été créée le 28 Février 1992 par la résolution 745 du Conseil de Sécurité de l'ONU – Coût : 1,6 milliard de dollars américains. Effectif : 16.000 militaires, 3.360 policiers et 2.000 fonctionnaires de l'ONU) - <http://www.operationspaix.net/APRONUC>.

quittent le pays ou le camp. Ils veulent que nous rejoignons leurs rangs ou, simplement, que nous fassions partie de leurs statistiques afin de pouvoir demander de l'aide humanitaire et aussi étaler leur efficacité aux yeux de ces organismes.

Quelques jours plus tard, très tard dans la nuit, nous faisons semblant d'aller nous doucher au puits situé au bout du camp. Là, les guides nous ont dispersés dans différents buissons. J'étais toute seule et même le bruissement du vent, des feuilles m'inquiétaient. L'attente du guide qui viendrait me ramener pour rejoindre ma « famille » me parut une éternité. Une fois réunis, nous poursuivions encore notre chemin dans la forêt. Cette fois-ci, nous devons marcher pieds nus, évitant les bruits causés par les sandales. Nous traversons même une rivière avant d'atteindre une route faite de latérite indiquant le territoire thaïlandais. Nous devons toujours faire attention de ne pas faire de bruit ou de ne pas nous faire voir par l'autorité thaïlandaise. L'emprisonnement et la déportation, voire même le viol, sont des peines envisageables par ces autorités. Très tôt le lendemain, j'ai réalisé que je m'étais cachée près d'un squelette sans l'avoir vu la veille, à cause de ma peur et de l'obscurité nocturne. Nous avons escaladé la montagne qui surplombait le camp pour y rester à observer et à attendre que la patrouille des militaires aille plus loin. Il fallait un trajet de 3 jours pour arriver au bord du camp de réfugiés Khao-I-Dang, mais il nous était encore impossible d'y entrer vu que les militaires thaïlandais surveillaient étroitement le lieu. Lorsque l'occasion se présenta, les guides nous firent signe. J'ai couru vers le camp pour franchir les barbelés et pour y entrer. L'armée nous tirait dessus. Par une belle chance, nous arrivâmes vivants et uniquement blessés – aux jambes – par les accrocs des fils de fer qui délimitaient le « camp de liberté ». Tout de suite, nous nous sommes cachés dans une paillote occupée par une famille cambodgienne. Pendant une journée entière, cette famille nous a non seulement aidés à nous cacher, mais elle nous a aussi nourris. Le lendemain, nous nous sommes présentés au chef de section, c'est lui qui nous a fait nos papiers afin que nous soyons enregistrés légalement reconnus « réfugiés ». Nous étions en juin 1981. Une fois enregistrés, nous avons droit à la distribution de nourriture et d'eau par le HCR⁸ et les ONG étrangères. Cette vie, aux camps de réfugiés, a duré plus de 2 années. Nous sommes passés dans trois autres camps (4 en tout) avant d'être sélectionnés par le Québec, terre d'accueil.⁹

1.2.2 Nombre de personnes d'origine ethnique cambodgienne au Québec

Le long de la frontière Khméro-Thalandaïse, les réfugiés cambodgiens étaient hébergés dans sept camps détenus par des résistants soutenus par l'Occident et la Chine contre le gouvernement de Phnom Penh soutenu par le Viet Nam avec l'Union Soviétique et un camp du HCR à Khao-I-Dang (situé dans le territoire thaïlandais).

⁸ HCR : Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés

⁹ Récit autobiographique de la chercheuse

Ce dernier, le camp de HCR, dès le début des années 1980, avaient servi de relais pour la réinstallation à l'étranger (pays d'accueil) selon les données du UNHRC¹⁰ (1993, p. 104)
 Les réfugiés dans le monde: L'enjeu de la protection.

C'est de ce camp – vers les années 1980 – que le Québec et le Canada ont accueilli un grand nombre de gens. Dorais (1989 : 179) souligne que seulement en un an – de juillet 1979 à juin 1980 - le Québec a accueilli 350 réfugiés cambodgiens parmi les 1160 personnes et qu'au niveau fédéral, on a accueilli 40 000 réfugiés. Suite aux relevés statistiques récents des Relations avec les citoyens et immigrations Québec, lors du recensement de 2001, il y a 9 405 personnes qui se sont déclarées d'origine ethnique cambodgienne vivant dans la province de Québec.

Un certain nombre de Cambodgiens ont donc été sélectionnés par le Québec et le Canada. Le statut de réfugié est une politique basée sur le concept humanitaire. Ces expatriés n'ont généralement pas le temps d'élaborer leur projet migratoire. En effet, c'est souvent un départ contre leur gré et leur volonté : un exil obligatoire pour fuir la mort. C'est un billet de non-retour : une circonstance offerte, mais non convoitée. Ces réfugiés cambodgiens –qui ne sont pas préparés psychologiquement à quitter leur terre natale, où ils sont en danger de mort– doivent abandonner tous leurs biens. Par-dessus tout, ils doivent quitter leur famille. Non seulement ont-ils perdu leurs proches, mais ils ont aussi dû renoncer à leurs statuts socioéconomiques. Contrairement à celui des immigrés, l'exode des réfugiés ne représente pas, en général, une promotion. Sur ce point, Legault fait la distinction entre une personne réfugiée et une personne immigrante volontaire. Cette dernière prend le temps nécessaire pour «se poser des questions (mille fois) avant de se décider [...] l'individu a tout le loisir de s'informer sur le pays hôte» (Legault, 2000, p. 4). Ces nuances jouent un rôle capital dans le processus d'adaptation et d'acculturation. Il peut en résulter des traumatismes importants, entraînant une désorganisation de la famille et de son tissu. Souvent, les réfugiés ont dû quitter le pays seuls, laissant derrière eux tous les leurs, qui constituaient un réseau de soutien important. Ils ont dû affronter de nombreux défis, comme l'ont noté Boulard et al.

¹⁰ UNHRC : United Nations High Commissioner for Refugees

La condition même de migrant rend la situation difficile : la confrontation à des normes culturelles nouvelles, l'éloignement du milieu familial (notamment l'absence de la mère). Dans certains cas, on retrouve des conditions de vie précaires avec instabilité, pauvreté, isolement et absence de soutien de la part de l'entourage (Boulard et al, 1999, p. 24)

Le nouvel arrivant subit un choc à plusieurs niveaux. Tout d'abord, la découverte d'un milieu urbain qui, de prime abord, peut sembler impressionnant et qui exige une grande adaptation. Le climat se révèle aussi diamétralement opposé. Au Cambodge, la température est toujours chaude –avec une moyenne de 30 degrés Celsius– et varie à peine d'une saison à l'autre. Le mode vestimentaire en résulte. À tous ces bouleversements, il faut encore ajouter les habitudes alimentaires.

1.3 Culture cambodgienne

Les quelques pages qui suivent présentent les aspects centraux de la culture Cambodgienne.

1.3.1 Cambodge et son système patrimonial

Par tradition, le Cambodge a développé un système où l'éducation des enfants incombe principalement à la mère. Le système patrimonial de cette population se manifeste à travers des pratiques de la vie quotidienne et aussi à travers les différentes cérémonies telles que le mariage, l'alimentation, le respect des aînés. Il existe un proverbe cambodgien qui dépeint très bien l'importance de la mère et que Dannaud a formulé en français : «Périsse le père plutôt que la mère, coule la jonque en plein fleuve pourvu que la maison ne brûle pas» (Dannaud, 1956, p. 61). Ce que cette expression signifie, c'est que si un incendie (perte de la mère) se propage, rien ne subsistera, pas même le poulailler ou une simple toile d'araignée. Tandis que lorsqu'une jonque coule (perte du père), on ne se verra privé que du contenu de la jonque. Cela veut dire que la mère est comme la maison où les enfants s'abritent est sous la responsabilité de la femme et elle est plus importante pour ses petits que la jonque de l'homme pourvoyeur ou le père.

Or, il appert qu'on rencontre souvent des veuves continuant d'élever seules leurs rejetons. En contrepartie, il est rarissime, voire impossible, de rencontrer des veufs cambodgiens poursuivant seuls l'éducation de leur famille. Ils iront plutôt rebâtir une nouvelle vie peu de temps après la perte de leurs femmes. En adoptant un tel système, il est évident que seule la mère devient responsable des relations avec ses petits. Leur éducation lui incombe donc totalement : elle doit leur apprendre à manger, à parler, à respecter les aînés, etc. Elle leur transmet les règles de savoir-vivre propres à sa culture. Le père est tout de même présent dans la famille, mais il ne joue qu'un rôle plutôt secondaire dans la transmission des valeurs ancestrales :

Vis-à-vis de l'épouse, les droits du mari sont étroitement limités; il ne peut entreprendre aucun acte important sans son consentement [...] le jour de son mariage, [l'épouse peut] tenir sa tête un peu plus haute que [celle de] son mari [...] manifestant ainsi, par avance, son autorité. (Tepper, 1981, p. 53).

Le père travaille à l'extérieur, rapportant ses gains à sa femme. C'est pourquoi la fille doit être solidement préparée à devenir une bonne épouse ainsi qu'une bonne mère. À cet effet, elle se fera bien respecter de son entourage et de sa communauté par sa sagesse, sa patience, son raisonnement, sa loyauté, son sens critique. Dans l'introduction de son ouvrage, Ly mentionne qu'au Cambodge, dû au «système matriarcal» (Ly, 2001, p. 1), les règles morales sont beaucoup plus nombreuses pour femmes que pour hommes, car c'est à elles que revient la responsabilité de mener le pays et ce, depuis le règne de Neang Liv Yi (le premier chef du Cambodge fut une femme). Cette idéologie matriarcale se manifeste communément dans l'étymologie cambodgienne. On retrouve encore aujourd'hui dans le vocabulaire courant le mot «Mé» (mère) pour désigner les êtres humains, les choses ou les animaux plus élevés, qu'ils soient chefs ou qu'ils occupent le sommet de la hiérarchie (Dictionnaire cambodgien, 1967-68, 906-907): chef de famille = Mé kroussa ; chef du village = Mé phoume ; chef de commune = Mé srok ; chef militaire = Mé teap ; chef de la maison (l'épouse) = Mé phteah. La mère, c'est aussi la terre («patrie» en français) : terre de la mère ou de la femme = Métauphoume. En outre, dans la cérémonie maritale, les époux doivent vénérer la mère et la grand-mère de la promise avant tout. La mère joue en effet un rôle de premier ordre dans la transmission des

valeurs ancestrales. Elle est responsable de mener ses enfants dans le droit chemin et de s'assurer qu'ils deviennent de bons citoyens responsables, honnêtes et respectueux.

1.3.2 Respect des aînés

Ce concept fait partie des coutumes cambodgiennes et la mère les transmet à ses petits dès leur plus jeune âge. Ceux-ci apprennent à respecter leurs aînés parce qu'ils représentent la sagesse, la mémoire, l'expérience, les valeurs et l'autorité. Il faut rappeler que les enfants cambodgiens n'appartiennent pas seulement à leurs parents, mais à toute la lignée, à leurs ancêtres, qu'ils doivent honorer.

À la maison, une des institutions à laquelle les enfants doivent se soumettre est l'autorité des anciens. Les cadets doivent respecter les plus âgés et ces derniers ont des devoirs envers les autres, plus jeunes. Toute personne doit s'imprégner de cette notion et savoir y recourir instantanément. Voici quelques exemples : les plus jeunes ne doivent pas interrompre leurs aînés sans y être autorisés. Si deux aînés sont en train de parler, il ne faut pas laisser paraître sa présence ou, si c'est une situation inévitable, il faut marcher discrètement, en baissant la tête et en élevant le chapeau ou le krama (l'écharpe cambodgienne) de la tête. S'incliner en passant devant quelqu'un ; baisser les yeux devant les aînés ; ne pas parler fort ; ne pas faire de bruit en mangeant, etc. Ce respect doit aussi s'afficher dans toutes les conversations, comme la souligne Porée «La politesse exige qu'on ne prononce un nom propre sans le faire précéder d'un terme approprié à l'âge, au rang, au sexe de la personne à qui l'on adresse ou dont on parle» (Porée, 1938, p. 195). Les aînés de la famille, et surtout la mère, doivent apprendre à l'enfant à parler correctement, en utilisant les termes évoquant sa position en rapport avec l'autre. Ponchaud (1998) mentionne dans son livre que c'est une langue remplie de dénominations hiérarchiques indiquant la position du transmetteur par rapport au récepteur. L'emploi du vocabulaire approprié permet de situer son interlocuteur vis-à-vis soi-même. Si la personne n'utilise pas les titres à bon escient, on estimera que ses parents l'ont mal éduquée.

De même, manger est universel, mais ce peuple investit ce geste de sens additionnels. La bienséance enseigne à bien mastiquer silencieusement la nourriture; à ne pas parler quand la bouche est pleine; à attendre la permission verbale ou non-verbale d'un(e) aîné avant de pouvoir commencer le repas; à s'assurer que les autres convives ne manquent de rien.

1.3.3 Mariage

Par tradition, l'homme et la femme ne peuvent pas vivre en concubinage. Le mariage est un honneur rendu aux parents. En acceptant d'épouser la personne choisie ou consentie par eux, on leur témoigne déférence et reconnaissance. Selon la coutume, la demoiselle, pour être considérée vraiment l'épouse d'un homme, doit être passée par la cérémonie du mariage où elle s'agenouille sur une natte afin de vénérer ses parents et ses proches, défunts ou vivants. Ses parents en tirent fierté et honneur. Par tradition, une femme respectable doit absolument être mariée pour mener une vie conjugale. Cet attachement à des pratiques traditionnelles devient une vertu inculquée à l'intérieur de la famille, dans les écoles, dans les pagodes. D'ailleurs, les rites de mariage comportent toujours des paroles et gestes de gratitude à l'égard des anciens. Cette déférence concerne tout particulièrement le choix conjugal. Ponchaud décrit :

« Dans le contexte de la vie familiale, aucune décision importante ne se prend sans en référer aux grands-parents, parents. L'importance décisive des aînés s'affirme notamment au moment des mariages qui sont «arrangés» (reap ka= mariage, traduit mot à mot : «arranger l'affaire») par les parents comme devoir sacré pour assurer la transmission de la vie.» (Ponchaud, 1998, p. 289)

Comme le mentionne cet auteur, la noce est une décision qui relève de la parenté. De même, Porée et Maspero écrivent dans leur livre *Mœurs et coutume des Khmers* que «La volonté des parents est sacrée » (Poré et Maspero, 1938, p. 194). Ainsi donc, le respect des aînés est primordial et fait partie de la morale collective. La fille est choisie pour épouser un homme. Et souvent, elle ne connaît son conjoint qu'après la cérémonie. Dans les pratiques culturelles et traditionnelles telles que le mariage, la cérémonie dure trois jours et comporte de nombreuses étapes. L'homme ne peut pénétrer dans l'enceinte de la maison de sa future femme qu'après avoir passé moult épreuves exigées par les parents de celle-ci. Lors de la cérémonie, l'époux est situé à la gauche de sa femme. Cela

signifie que l'épouse devient la chef de la famille et que le mari restera à ses côtés pour la protéger et pour l'appuyer tout au long de leur vie conjugale. À la fin de cérémonie, l'homme doit tenir dans sa main droite une épée symbolisant son devoir de protection envers sa future famille. De sa main gauche, il prend le bout de l'écharpe que porte la mariée. Ce geste rituel lui octroie l'accès à la chambre, qui représente le monde de sa femme. Ce cérémonial découle d'une légende disant que la fille est une enfant des parents « Nâga » (serpent mythique, genre de cobra à sept têtes qui vit sous terre et dans le fond de la mer. Ce serpent joue un rôle de premier plan dans les cultes khmers). Comme elle s'est mariée à un être humain et pour pouvoir rejoindre sa femme, dans son monde à elle, il faut que le mari s'accroche au châle de cette dernière, car c'est elle, la fille de Nâga, qui a le pouvoir de vivre sous l'eau, sur terre et dans le ciel.

Traditionnellement, le fils quitte le bercail pour aller vivre avec son épouse, chez elle : la mariée, de son côté, reste encore pour une certaine période avec ses parents tout en continuant d'apprendre son rôle d'épouse et de future mère. Au cours de ce début de la vie familiale du jeune couple, les parents des deux côtés ont droit à l'ingérence dans les affaires de la vie conjugale de leurs enfants.

1.3.4 Salut : bonjour cambodgien

Au Cambodge, on apprend aux petits dès leur plus jeune âge (7-8 mois) à faire le « Bonjour cambodgien ». Ce signe fait partie des règles de bienséances envers les plus âgés. Toute rencontre débute par un sourire timide accompagné du traditionnel salut khmer¹¹. Le jeune doit entamer le contact par ce geste de salutation à l'aîné et ce dernier répondra de la même manière ou, tout simplement, d'un signe de tête. D'habitude, la réaction de l'aîné est plutôt verbale : un souhait de santé, d'une longue vie ou de prospérité.

Le rituel s'opère en joignant le bout des doigts, paumes pressées l'une contre l'autre, les Cambodgiens reproduisent ainsi une fleur de lotus avec leurs mains. Puis, d'un mouvement délicat, ils inclinent la tête. Le nez devra se retrouver à la hauteur du

¹¹ Khmer : terme désignant le peuple majoritaire du Cambodge

bout des doigts. Sheehy (1986) dépeint dans un passage de son livre ce lotus comme une fleur d'un blanc pur (il y en a aussi de roses); elle s'ouvre et se renferme au rythme du jour et de la nuit. Sa corolle forme un sanctuaire secret et les gouttes de pluie qui glissent comme des perles sur ses pétales luisants viennent rehausser sa beauté encore plus extraordinaire: elle surnage sur la boue et sur la crête des vagues. Lorsque les eaux se déchaînent, le lotus ondule simplement à la surface jusqu'à ce que le calme soit revenu. Pour les bouddhistes, c'est le symbole parfait de la pureté née de la fange.

Le salut cambodgien est également considéré comme un gage positif pour la prochaine vie. Qui plus est, le lotus représente aussi le travail acharné pour se sortir des difficultés afin d'atteindre la douceur de l'air et du jour. Il signifie que l'existence réserve un mérite pour tous.

1.3.5 Sanction

Au Cambodge, les parents disposent de tous les droits en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants, l'État n'intervient pas dans cet « espace privé ». Aussi la famille élargie (les frères, sœurs, grands-parents) a un certain droit de regard. Il n'est pas rare de rencontrer un cousin plus âgé qui gifle son cousin plus jeune lorsque le comportement de ce dernier est inapproprié. Les parents, grands-parents, oncles et tantes se trouvent donc tous impliqués dans la formation des petits. C'est néanmoins à la mère qu'incombe l'entière responsabilité des agissements de l'enfant. C'est elle qui sera tenue responsable et qui recevra les blâmes si la relation avec son enfant est jugée lacunaire: selon l'adage, un enfant est mal éduqué par sa mère « Kaun, Mè ât cheas prô dauv » (en khmer).

La correction corporelle fait partie intégrante de la pédagogie et sert à faire prendre conscience aux jeunes qu'il ne leur faut pas contrarier leurs parents. Cependant, de façon générale, les parents ne battent pas leurs enfants dès que ceux-ci commettent une erreur : ils les avertissent au préalable. Les jeunes doivent bien se rappeler de ne plus répéter les mêmes erreurs. On n'ordonnera pas au fautif d'aller réfléchir dans sa chambre, car il n'en

possède pas. D'habitude, il dort avec ses frères, où ils en profitent pour échanger et discuter de leurs actions (lorsqu'un enfant est encore jeune, il dort avec ses parents).

Il faut aussi ajouter qu'à l'école, la punition physique est omniprésente. Les instituteurs sont considérés comme des parents, car ils contribuent aussi à la formation des élèves: ils possèdent « carte blanche ». Les enseignants recourent donc à ce genre de châtiments lorsqu'un élève ne respecte pas les règles de conduite scolaire : ongles mal entretenus; habit malpropre; cheveux mal coiffés; perturbation de la classe... Les punitions peuvent varier d'un enseignant à l'autre : se tenir debout ou se mettre à genoux pour une longue période devant la classe; se faire pincer les oreilles; se faire taper avec une règle sur les mains sales... Les sanctions les plus légères consistent à se voir attribuer plus de devoirs que les autres élèves ou de devoir rester dans la classe durant la récréation.

1.3.6 Alimentation

Le riz est la base alimentaire. Les repas et l'ensemble des activités culinaires gravitent autour de cette denrée : préparation, composition et consommation. On aboutit à des saveurs diverses, mais spécifiques à sa culture. Il est immanquablement servi à chaque repas : déjeuner, dîner et souper. Il constitue le fondement de chaque mets, tout comme le pain ou les pommes de terre en occident. « Ngam bay » ou « Si bay » veut dire prendre un repas de riz avec toutes ses garnitures. Un repas comprend du riz blanc accompagné d'une soupe et un autre plat. Cette céréale est toujours assortie d'accompagnements (qualifiés de « secondaires »). D'habitude, il y a un aliment liquide, une soupe (Samlor ou sngor = poisson ou viande, légumes et liquide) et un met solide, sec ou fumé (kream kros = poisson sec ou trey Ngeat ou trey chheu). Tous ces plats –c'est aussi une règle commune – sont présenté ensemble sur la table (en ville) ou sur une natte par terre (à la campagne). Chaque convive embrasse ainsi d'un seul coup d'œil la totalité du menu offert. Il sera libre de consommer à son gré, en observant toutefois les règles élémentaires du savoir-vivre. Celles-ci reposent toutes sur la préséance accordée aux aînés et sur le respect dû au rang qu'occupe l'individu dans la société. Les enfants devaient, en principe, réserver les meilleurs morceaux à leurs

parents, et les cadets en font de même pour leurs aînés. Le repas commence lorsque le parent l'a lui-même entamé ou lorsqu'il autorise ses enfants à le faire. Il est à noter que les parents sont vénérés par leurs enfants, qui les considèrent comme des bouddhas sous le même toit qu'eux.

Ces mets d'accompagnements peuvent varier en quantité et en qualité selon la situation économique familiale et les produits disponibles. À l'extrême rigueur, au Cambodge, les saumures de poissons sont considérées comme un repas à part entière. Les herbes aromatisées sont très utilisées dans les mets. En ce qui concerne le piment, il est ajouté dans la sauce pour poissons et peut être consommé au gré des convives. Les modes de découpe des aliments sont adaptés selon leur variété. Les techniques de consommation s'adaptent également à la nature des denrées. Les Cambodgiens utilisent des cuillères et, plus rarement, des fourchettes (pas de couteaux). Ils mangent parfois avec leurs mains. Ils recourent aux baguettes pour consommer ce plat de nouilles appelé «Nom Bang choke ».

Même s'il est copieux, riche en viandes et en poissons variés, un repas sans riz laissera l'impression de ne pas avoir mangé suffisamment, de ne pas être repu, rassasié. Porée-Maspero déclare : «l'importance qu'a le riz dans la vie cambodgienne se mesure à la richesse du vocabulaire, ou des expressions imagées qui s'y rapportent.» (Porée-Maspero, 1962, p. 18).

1.3.7 Langue cambodgienne

Le langage occupe des fonctions primordiales dans la communication: partager des idées, manifester des intentions, exprimer ses sentiments à un interlocuteur. La langue maternelle des Cambodgiens est le khmer. C'est la seule langue officielle et, de ce fait, l'unique langue parlée dans le pays. Le sanskrit (langue indo-aryenne qui fut considérée sacrée et littéraire dans l'Inde ancienne) a été introduit dans le khmer vers le III^e siècle et dans le pali (hindi=langue des anciens textes religieux du bouddhisme méridional) vers le XV^e siècle. Toutefois, le sanskrit est plutôt utilisé dans les pagodes ou sur les murs des sanctuaires –tel que le monument d'Angkor Wat– que dans la vie courante, vu son caractère religieux. C'est une langue consacrée aux dieux, comme en témoignent les

textes lapidaires en sanscrit ou en khmer qu'on a pu trouver sur différents sites archéologiques –près de mille deux cents, selon Jacques (1990). Ces textes en cette langue sacrée furent gravés sur les pierres entre le VI^e et le XIV^e siècle.

1.4 Religion

Au Cambodge, la grande majorité de la population pratique le Bouddhisme Theravada ou Hinayana, connu sous le nom populaire de Bouddhisme Petit Véhicule. C'est une philosophie basée sur le respect de son prochain. Elle implique la croyance en la réincarnation, ce qui signifie que l'avenir (dans cette existence-ci ou une prochaine) dépend des actions posées ici et maintenant. Le passé, le présent et le futur sont présents dans la pratique. Chaque personne est responsable de ses actions et doit trouver les causes de ses désirs, de ses motivations à commettre de mauvaises actions. C'est une technique d'introspection. Comme l'a déclaré Bronkhorst : «La méthode bouddhique sera donc une méthode psychologique –c'est son originalité – qui permet d'entrer dans sa propre tête afin d'y détruire les racines du désir». Bronkhorst (2007, p. 16)

Dans le langage courant, qui dit «Cambodgien» dit «bouddhiste». Cette religion est révérée autant à la maison qu'à la pagode. Ponchaud, missionnaire au service de la communauté catholique, écrivit:

« La pagode était le centre culturel et social du village : lieu de rassemblement pour les fêtes, école pour les enfants, source de la sagesse traditionnelle pour les anciens. La présence de 60,000 bonzes dans une population de sept millions d'habitants pouvait surprendre, voire choquer un Européen de passage au Cambodge, mais les paysans khmers trouvaient cette présence normale, car sous le froc, leur fils ou leur frères recevait une éducation populaire dispensée nulle part ailleurs ». (Ponchaud, 1998, p. 165)

Magot, pour sa part, rappelle les cinq préceptes qui enjoignent à tous les bouddhistes de «ne pas tuer, ne pas voler, ne pas avoir de relations sexuelles illégitimes, ne pas mentir, ne pas user de stupéfiants ou de boissons enivrantes» (Magot, 1960, p. 151)

La communauté migrante a apporté avec elle cette foi. À son arrivée au pays d'hôte, afin de conserver son identité, cette communauté a bâti une première pagode à Montréal, en 1982.

Et, au début des années 2000, une autre s'est construite, dans la même région urbaine. Il s'y trouve donc deux pagodes dans lesquelles cette communauté se réunit, surtout lors de la nouvelle année en avril et à la fête des morts en septembre ou octobre. À Montréal, la pagode présente aussi une occasion de regroupement communautaire et d'affirmation d'appartenance ethnique.

1.4.1 Nouvel An khmer

Dans cette pratique culturelle et religieuse, il est important d'aborder la nouvelle année cambodgienne, même en terre d'exil.

Au Cambodge, où le calendrier religieux se base sur les mouvements de la lune ajustés avec l'année solaire, le Nouvel An est en général soit le 12 ou le 13 avril, à différentes heures selon les calculs, et il dura trois jours. Durant les journées qui précèdent la nouvelle année, on nettoie à fond la maison et tout autour. Chacun revêt de nouveaux habits pour cette occasion. C'est un congé de deux semaines pour les élèves et de trois jours pour les travailleurs. Tout est calme, il n'y a aucune activité dans les magasins ni dans les marchés. Les Cambodgiens vont à la pagode pour y former des monts de sable. Ces monts peuvent aussi être faits dans l'enceinte de la maison, chez les particuliers, mais ils sont plus miniatures. Ils se situent près d'un arbre où le Bouddha, dans l'ancien temps, obtint l'Illumination. On pensait que chaque grain de sable déposé par la personne lui permettrait de se délivrer d'un péché. Selon la croyance, un esprit maléfique ayant l'intention de faire du mal à cette personne devait réussir à compter ces grains de sable. À Montréal, dans un contexte différent de celui du Cambodge, ces monticules sont faits avec des grains de riz. Et l'arbre symbolique est composé de papiers. Sa taille s'en trouve donc réduite, par rapport à celle de l'original.

Le matin de la nouvelle année, les fidèles prient, puis offrent le repas aux bonzes, avant de faire trois fois, en procession, le tour des monts de sable. Dans l'après-midi, tel que mentionné par Porée-Maspero (1962) un bain sera donné aux statues de Bouddha dans le temple où les fidèles apportent de l'eau parfumée ou de l'eau avec des fleurs. Ils

allument des baguettes d'encens et des bougies en les piquant près des idoles. Ils demandent la paix, la santé et surtout des pluies abondantes pour la bonne récolte.

Le Nouvel An est aussi une occasion pour les jeunes de se rencontrer et de participer à différents jeux organisés durant cette période, puisque leurs parents leur permettent de veiller tard. Ce sont des jeux qui opposent des groupes de jeunes hommes aux groupes de jeunes femmes. C'est une occasion pour les jeunes gens de s'observer et d'éventuellement donner au garçon l'idée de dire à ses parents d'aller demander la main d'une jeune fille qui lui aura plu.

1.4.2 Fête des Morts «Pchom Ben»

La fête des Morts «Pchom Ben» est très importante pour les bouddhistes cambodgiens et dure 15 jours. Les Cambodgiens bénéficient de trois jours fériés et ils en profitent pour retourner dans leurs familles. Ils se rendent à la pagode. En octobre, la première quinzaine de la lune décroissante est réservée au culte des morts. Ce mois où le ciel est obscurci par les nuages de pluie et où la lune diminue chaque nuit sa projection de lumière sur terre –jusqu'au quinzième jour, elle disparaît du ciel– est nommé Phchom Ben (rassemblement des bens). Les réunions, les offrandes et les prières se déroulent durant ces 15 jours, chaque nuit. C'est la nuit du quinzième jour que les rituels culminent. Selon la croyance, le roi des enfers, Yama, libère les âmes des morts pour qu'elles viennent rencontrer leurs familles vivantes. Si ces âmes ne trouvent pas leurs proches et les offrandes dans au moins une des sept pagodes, ces esprits les maudissent et les condamnent à la maladie ou à la pauvreté. C'est pourquoi les Cambodgiens n'osent pas manquer cette occasion spéciale, car pour eux, s'absenter de cette cérémonie équivaut à s'accabler de « malchance ».

Les 'bens'¹² sont posés sur les plateaux et placés à l'extérieur de la pagode chaque nuit pour offrir aux âmes sans famille (âmes mendiantes). Les âmes qui ont de la famille, elles, viendront recevoir la nourriture copieuse offerte par les leurs dans la pagode.

¹² Les «bens» sont des boules de riz gluant, cuits dans du lait de coco incorporé à des graines de sésame.

Pour conclure ce chapitre, la problématique que vivent les familles d'origine cambodgienne est beaucoup plus large et plus complexe que ce qui a été vu jusqu'ici. La connaissance de leurs motifs d'émigration ainsi que de leur patrimoine culturel et religieux nous permet de mieux comprendre la réalité de ces personnes que le Québec accueille, de mesurer les épreuves qu'elles ont subies. Elles furent obligées de quitter leur pays natal pour échapper la mort. Elles obéissaient à leur instinct de survie, simplement. Elles détruisirent tout leur passé pour cacher leur identité durant le régime des «Khmers rouges». Tepper écrit : «Ces réfugiés ne sont pas des immigrants, des gens qui quittent volontairement leur pays pour chercher ailleurs une vie meilleure, ce sont des cas d'urgence: les sans-toits, les sans-pays, les déshérités» (Tepper, 1980, p. 5). Ces nombreux parents connaissent à peine le français et l'anglais que pour intégrer dans leur milieu de travail, mais celles-ci sont la base de l'intégration à la société d'accueil. Ils méconnaissent les mœurs, les coutumes ainsi que le fonctionnement de cette société occidentale. Pour ces parents, le temps, c'est de l'argent, selon l'expression consacrée. Et cet argent, il va aux rejetons. Ceux-ci, de leur côté, trouvent ardu de connaître la richesse de leur héritage culturel puisque leurs parents et leur génération n'ont connu que tragédies et traumatismes lors de leur période prémigratoire. Dans le contexte québécois, l'enfant est considéré comme un individu à part entière et un sujet de droit par la Loi de la protection de la jeunesse. Il devient effectivement un enjeu pour les parents cambodgiens, car, d'après sa culture d'origine, l'enfant occupe toujours un rang inférieur à celui des parents ainsi qu'à ceux des frères et sœurs aînés.

Cette hiérarchisation a été toujours appliquée dans ces familles. Désormais le rapport avec l'«enfant / sujet de droit» devient source de conflits. La loi prévoit de veiller au meilleur intérêt de l'enfant tout en considérant que les parents demeurent les premiers responsables en ce qui a trait à son développement et à sa sécurité. Dans l'intervention légale, on ne prévoit en aucun cas de remplacer les parents. On tente, malgré la contrainte, de travailler en complémentarité avec eux dans la perspective du meilleur intérêt de l'enfant. On cherche à aider les adultes à reprendre leur devoir parental. Par contre, s'ils sont inaptes, absents ou disparus, l'État prendra une mesure plus radicale en prenant l'enfant sous sa responsabilité. Ici, les intervenants devraient également se

montrer sensibles à l'incompréhension que peuvent éprouver ces familles face à l'implication de cette loi. Il faudrait les rassurer en leur fournissant des informations appropriées; leur expliquer que le recours à cette loi se fait dans le but de restaurer et renforcer les liens avec leurs enfants. L'idéal serait de favoriser ensemble (intervenant-parent-enfant) la construction d'une identité plus positive pour ces jeunes et leurs parents, à travers ces deux cultures.

CHAPITRE II

Cadre conceptuel

Ce deuxième chapitre présente le cadre conceptuel utilisé pour la conduite de cette recherche. Son choix a été bien réfléchi et il fut élaboré selon les définitions ou les terminologies des trois principaux concepts permettant à la fois de tracer une frontière et de nous cadrer tout au long de la recherche. Le premier concept est celui de la famille, le deuxième, celui de la culture et le troisième, celui du conflit. Il fut décidé d'aborder le concept de famille en premier lieu plutôt que celui de culture, étant donné que l'étude met l'accent sur celle-là. Nous n'en demeurons pas moins consciente que la notion de « culture » est large et englobe aussi la famille.

2.1 Famille

«Quitter sa famille, c'est aussi quitter le monde» écrit Chen (2004, p. 41). Pour les Cambodgiens, le concept de «famille» est large. Ils ne la définissent pas seulement comme celle qui se compose de la mère, du père et des enfants, mais plutôt celle qui inclut aussi les grands-parents, tantes, oncles, cousins et cousines. Qui plus est, les liens éloignés peuvent aller jusqu'à plusieurs générations. Autrement dit, la famille n'est pas uniquement déterminée par un couple de parents et leur progéniture immédiate, mais aussi par un lien de sang – disons une lignée– avec les ancêtres ainsi que les descendants. D'ailleurs, l'accent est aussi mis sur l'alliance par liens du mariage entre deux personnes qui vont créer leur postérité. La famille est donc une classification, un regroupement, voire même un clan. D'ailleurs, Porée en atteste dans son ouvrage datant de 1938 qui, malgré son ancienneté, demeure actuel d'un point de vue situationnel. En effet Porée soutient que «la famille cambodgienne est fort étendue; les liens de parenté étaient mentionnés dans l'ancienne loi jusqu'au septième degré». (Porée, 1938, p. 195). En outre, sa composition peut inclure même toute personne ayant vécu ou vivant sous le même toit et qui a participé à la construction de son histoire. Celle-ci est alors considérée aussi comme membre de la famille. À cet effet, la famille se base sur le lien

de sang, mais aussi selon l'affinité que les gens choisissent pour la consolider. Elle devient donc un clan qui s'ouvre vers l'extérieur. D'ailleurs, la notion de famille selon la définition donnée par l'Encyclopédie Microsoft Encarta (2000) est

Un groupe social uni par les liens de parenté ou du mariage, présent dans toutes sociétés humaines. Idéalement, la famille fournit protection, sécurité et socialisation à ses membres. La structure de la famille et les besoins auxquels elle correspond varient d'une société à l'autre. La famille nucléaire –deux adultes et leurs enfants–est l'unité principale dans les pays industrialisés. Dans les pays en développement, la famille nucléaire est subordonnée à une famille étendue, qui comprend également les grands-parents et d'autres membres de la parenté.

La dernière partie de cette définition correspond à la famille cambodgienne, où ce réseau de support familial élargi est très important dans le développement et l'épanouissement de chaque membre. Delcroix et Floury ont aussi souligné dans leur livre *Au-delà de toutes les violences concernant les pays du « Sud »* :

L'organisation sociale "traditionnelle" de ces familles élargies est marquée par un système de relations verticales et hiérarchiques. La contrepartie de la conformité sociale réside notamment dans la capacité des familles et lignages à faire bénéficier leurs membres d'une large solidarité en cas de difficulté. Les liens familiaux sont alors particulièrement importants pour la socialisation de chaque individu bien sûr et dans certains cas tout simplement pour leur survie. (Delcroix et Floury, 2004, p. 40)

Ce réseau d'entraide est particulièrement important. Il pourrait arriver que les membres de ce «clan» décident de contribuer financièrement, sous forme d'un prêt, à un autre membre pour bâtir une maison, démarrer un commerce, etc. ou tout simplement contribuer physiquement pour une organisation quelconque (mariage, décès, construction d'une maison, repiquage du riz, labourage de champ...) Quelques fois, ces membres consolident leurs liens d'appartenance par les simples visites. Comme nous l'avons déjà mentionné, le terme «famille» a un sens plus large que celui de «deux parents et leurs enfants». La famille devient la rencontre ou la composition de tous les membres qui ont participé à l'imbrication d'une lignée : chaque brique posée est particulière et se situe dans un espace-temps bien défini.

2.1.1 Transformation de la famille

La famille d'aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était, mais elle reste toujours un lieu crucial pour le développement de chaque être et elle constitue la base fondamentale de toute la vie sociale. Aussi le Québec, comme tout autre pays occidental, connaît une grande transformation du concept familial. Il faut souligner qu'au Québec, jusqu'au début des années 1960, l'Église catholique détenait un très grand pouvoir en ce qui concernait l'encadrement des relations conjugales et parentales : pas de sexualité hors des liens sacrés du mariage et pas de rupture d'union une fois qu'on est marié. Les femmes et les enfants doivent être soumis à l'autorité paternelle.

Dans les années 1960, la première vague du féminisme, avec la remise en question des rapports d'autorité et de division sexuelle, est apparue. Les femmes ont accédé massivement au marché du travail et ont fait basculer le rôle du mari-pourvoyeur. Désormais, la responsabilité de la maison et les soins des enfants ne sont plus sous la seule main de la femme : toute la donne familiale a été refaite. Les fonctions parentales ont en effet subi un grand changement. L'homme pourvoyeur et géniteur n'a plus la même signification qu'auparavant. Cela est dû aux méthodes de contrôle de naissance et aux techniques de la fécondité, ainsi qu'à la participation des femmes sur le marché du travail et aussi à l'accès à la scolarisation de ces dernières. La capacité de contrôler les naissances par le moyen de pilules contraceptives entraîne une chute importante de la procréation. Selon les données de Ouellet (1992) le nombre de naissances par femme passe de 4 en 1959 à 1.35 en 1989. Or, cette prise de pouvoir des femmes, à ce niveau, devient également problématique pour l'État sur les plans économique et démographique. Depuis ce moment, soit à la fin des années 1960, des changements sont apparus sur plusieurs registres : une baisse du taux de mariage, une augmentation des types d'unions, une augmentation des naissances hors mariage, une augmentation de divorces, une baisse de natalité. Selon les données de Ouellet (1992), le taux d'adultes hommes et femmes qui croyaient à l'institution du mariage lorsqu'ils se sont épousés continue de diminuer considérablement : il passe de 90% en 1970 à 45% en 1989. Corbeil et Descarries (1990) ont aussi souligné que l'union libre au Québec est en augmentation : elle passe de 11.1%

en 1991 à 17% en 2001. Or, les enfants naissant de ces unions libres, dits «enfants nés hors mariage», passent de 4% en 1961 à 58% en 2002. Et dans cette liberté de choix, les familles monoparentales passent de 17,6% en 1981 à 21,7% en 1986. Le recensement de 2006 fait par Statistique Canada qui a pour titre «Famille, état matrimonial, ménage et caractéristiques des logements» publié dans Le Quotidien du mercredi 12 septembre 2007 reflète bien l'état de la situation :

Au Québec, le nombre de familles formées de couples en union libre est l'un des principaux signes distinctifs des structures familiales de province depuis plusieurs années. Le nombre de familles formées de couples en union libre a augmenté de 20,3 % entre 2001 et 2006 et a atteint 611 855. Ces familles formaient 44,4 % des familles au Canada. Près du quart (23,4 %) de l'ensemble des familles formées de couples en union libre au Canada vivaient dans les deux régions métropolitaines de recensement de Montréal et de Québec.¹³

Cette statistique, Guillaume Bourgault-Côté la publie dans le journal Le Devoir sous le titre «Le Québec, champion mondial de l'union libre», édition du jeudi 13 septembre 2007, comme suit :

La famille nucléaire éclate au Canada [...] L'union libre triomphe donc sans partage au Québec : 34,6 % des couples de la province partagent leur quotidien amoureux de cette façon (le nombre de personnes ayant fait ce choix a bondi de 20% en cinq ans) alors que la moyenne nationale hors du Québec est de 13,4 %.

Ces nouvelles formes de famille qui ont connu des modifications entraînent une réorganisation au niveau du partage des tâches et des responsabilités parentales, trouvant une façon pour qu'elles soient «équitables» pour tous. Il n'en demeure pas moins que la famille occupe toujours une place centrale pour bâtir l'identité individuelle et sociale. Tel que souligné par Corbeil et Descarries «elle demeure, en effet, fortement valorisée en tant que lieu d'expression de l'affectivité, espace identitaire, univers de socialisation et rempart contre la solitude, la froideur et la violence du monde extérieur» (Corbeil et Descarries, 1990, p. 21).

¹³ Statistique Canada-N° de Cat. 11-001-XIF :2.

La famille, peu importe sa forme actuelle (monoparentale, reconstituée ou autre) reste toujours un lieu obligé, en ce sens que l'enfant ne peut en faire le choix. Il ne peut pas décider d'avance où il naîtra.

2.1.2 Familles et démographie

Si les couples font si peu d'enfants, comment les nations québécoises et canadiennes survivront-elles à l'avenir? Dans toute société, il est essentiel d'avoir des enfants pour qu'ils deviennent des adultes actifs sur le plan socio-économique et ainsi prendre la relève des aînés partant à la retraite. Ajoutons à cela que l'espérance de vie à la naissance est de 72,8 ans pour les hommes, et de 80,3 ans pour une femme, en 1989 au Québec selon les données de Ouellet (1992). Mettre un enfant au monde augmente donc le nombre de futurs contribuables qui défraieraient les coûts de dépenses publiques. Pour équilibrer ces dépenses, il faut que la fécondité soit de 2,4 enfants/adulte. Les adultes aujourd'hui ont besoin d'une progéniture, car lorsqu'ils seront devenus âgés et inactifs, ils recevront des pensions publiques et des soins financés par les contribuables issus de la jeune génération. Ce sont eux qui soigneront leurs corps, répareront ou entretiendront leurs maisons et divertiront leurs esprits. Cette génération existe grâce à des citoyens qui ont eu quelques enfants, mais ces contemporains n'ont ni le courage ni la possibilité d'en faire plus.

Auparavant, les gens procréaient suffisamment pour assurer leur postérité, même à l'époque où les gouvernements les aidaient peu. C'est donc dire que les parents fournissaient presque gratuitement à la société ses futurs citoyens. Aujourd'hui, malgré le fait que l'État prend à sa charge les services les plus coûteux tels que la santé et l'éducation, la famille ne fait actuellement que peu d'enfants : 1,35 par femme. Reconnaissant que les enfants sont utiles pour la société et que leur nombre de même que la qualité de leur éducation sont insuffisants, la société québécoise et canadienne doit les subventionner et bien les éduquer. Par contre, ces coûts ne sont pas assumés en entier par l'État. Les responsabilités reviennent toujours aux parents. Henripin (2000) a brossé le portrait au niveau financier. La composition familiale figure aussi dans son tableau: au Québec, en 1996, le nombre de personnes composant la famille n'atteint même pas 3

(soit 2,45 plus précisément). En Ontario le chiffre est de 2,69 et au Canada, il est de 2,61. Au Québec 48,1% des personnes qui composent la famille ne travaillent pas à temps plein contre 38,7% en Ontario et 42,6% au Canada. Et le revenu moyen par famille n'est que de 44 962 \$, au Québec, contre 57 467 \$ en Ontario et 51 453 \$ au Canada.

Avoir des enfants est un plaisir incomparable, mais il constitue toutefois un coût important non seulement au niveau de la consommation, mais aussi au niveau du temps et de l'énergie pour les éduquer. En outre, les coûts psychologiques qui, bien que très subjectifs, doivent être pris en considération puisque les parents font face régulièrement à ces situations : une déception, un sentiment d'impuissance, une inquiétude, une fatigue, etc. Ajoutons ici qu'autrefois, les gens sacrifiaient généralement le couple pour la famille. Aujourd'hui, le concept de famille est tout autre et de nombreux adultes changent de partenaires à la recherche d'une vie conjugale «plus stable, plus heureuse» au détriment de leurs propres enfants.

2.1.3 Famille vue dans une perspective d'atomisation

Les familles cambodgiennes, dans leur pays d'origine, avant le régime génocidaire des Khmers rouges et leur fuite à l'étranger, s'inscrivaient dans une structure microsociétale «stable» où chaque membre devait remplir son rôle, sa fonction, ses tâches pour en assurer le bon fonctionnement. Elles établissaient en plus de multiples relations avec d'autres systèmes familiaux et institutions dans cette même société. Localement et traditionnellement, elles avaient une appartenance socioculturelle en plus de leur culture familiale qui leur donnait un sens. Mais en arrivant au Québec, ce sens n'est plus présent, car ces familles vivent dans l'éclatement de la grande famille à travers un espace géographiquement vaste dans le monde et sans terre de référence. En outre, un grand nombre de pertes de vies dans le sein de famille sous le régime des Khmers rouges qui étaient des liens solides autrefois, dans leur pays natal, rend ces parents d'origine cambodgienne de cette première génération très vulnérables. Et l'héritage légué par plusieurs générations vole en éclat sous l'effet d'un grand choc culturel ou d'un choc de valeurs en arrivant au Québec.

Cela signifie donc qu'en quittant leur contrée, ces familles laissent derrière elles l'ensemble des personnes qu'elles avaient, au fil des jours et des années, réussi à greffer autour d'elles : leur réseau de soutien et une histoire particulière. Cette déstructuration des liens survient lorsque les individus perdent leurs repères. Et ils voient changer leur espace physique lorsqu'ils se déplacent pour fuir les violences. L'espace social est aussi modifié lorsque ces derniers n'ont plus les mêmes voisins. Dans leur premier chapitre, Delcroix et Flourey (2004) ont tenté de démontrer la «déstructuration» familiale et sociale dans les pays du «Sud», soient les pays en développement. Pour ces derniers, souvent, cette déstructuration est causée par des crises politiques, économiques, naturelles, sociales, institutionnelles... Et ces crises sont généralement transitoires, mais tout le monde (groupe, institution, le pays voire même un continent) n'en est pas affecté de la même façon. Elles ont un impact direct sur l'individu ainsi que sur ses relations. Ces auteurs ont même fait un lien entre ces crises et des événements historiques majeurs, tel que la colonisation qui aura un impact important sur le futur de ces pays. Cette situation a influencé «les normes et les relations sociales et l'affaiblissement des capacités d'adaptation et de résistance des sociétés» (Delcroix et Flourey, 2004, p. 25). Aussi, elle aggravera davantage la déstructuration familiale et sociale lors d'une crise comme la guerre. Or si le mari ou le père d'une telle famille est absent, pour différentes raisons, c'est la femme qui devient le pilier de la famille, le pont entre son foyer et le monde du travail. Et elle est, en général, seule à faire face aux déstructurations au sein de couple et de famille. En perdant ce relais avec le monde extérieur dont le mari s'est toujours occupé, elle est devenue encore plus vulnérable. Comme ces auteurs l'ont souligné : «du fait de leurs responsabilités dans le quotidien du ménage, les femmes sont les premières touchées par la crise du secteur public et le désengagement de l'État [...] C'est à elles qu'il revient d'y suppléer» (Delcroix et Flourey, 2004, p. 25). À cet effet, elles deviennent les principales pourvoyeuses tout en continuant d'assumer leurs responsabilités traditionnelles : mère, éducatrice, soignante, etc.

Les familles d'origine cambodgienne qui arrivent au Québec dans un contexte de déstructuration familiale doivent s'intégrer dans la société d'accueil qui est elle aussi, en cette période, en pleine mutation. L'intégration est également un phénomène dynamique

et elle va transformer ces familles immigrantes cambodgiennes dont la structure est déjà affaiblie avant leur arrivée. Ces familles de première génération arrivaient justes au moment où la société québécoise connaissait, depuis la fin des années 1960 jusqu'à présent, un changement de comportements familiaux et reproductifs importants. Cette tornade ne pouvait pas être aussi évitée par la famille cambodgienne qui est venue refaire sa vie au Québec et qui devait également s'adapter en entrant dans le courant de cette transformation profonde de valeurs, des normes et des structures familiales. Ces familles de première génération semblent avoir perdu leurs repères et éprouvent de sérieuses difficultés pour assumer leur rôle parental. Ces parents ne savent plus comment se comporter en famille. Et ils errent comme des aveugles.

Peu important l'affaiblissement et la déstructuration de la famille nucléaire ou élargie, celle-ci reste toujours le premier lieu de support et de construction de l'identité, même dans un contexte différent. Delcroix et Flourey ont mentionné qu'il faut donc :

Réapprendre à vivre sur ce territoire et trouver de nouveaux repères, ce qui ne va pas de soi quand on doit aussi faire face à d'importantes difficultés d'accès aux ressources, aux services de base et tenter de se reconstruire après avoir subi des traumatismes. (Delcroix et Flourey, 2004, p. 56)

2.1.4 Famille vue dans une perspective de responsabilités des aînés

Aborder l'histoire de la famille cambodgienne nous demande aussi d'aborder la responsabilité des aînés et les devoirs des cadets. Tout d'abord, les grands-parents qui sont des personnages importants, qui créent des liens intergénérationnels et qui donnent aux petits-enfants une vision de leurs parents, oncles et tantes. Les récits de la saga, à travers différentes activités et rencontres, permettent aux enfants de la lignée de s'identifier à une telle personne. Aussi, ces moments de rencontres sont particulièrement enrichissants et servent également à alimenter les relations au sein du «clan». Comme Lemay a mentionné (2001), les grands-parents jouent un rôle important en tant que références identitaires de filiation à la fois individuelle et sociale non seulement pour les petits-enfants, mais également pour leurs propres enfants, voire même les tantes, les oncles, les nièces, les neveux, les cousins (es).

Ils participent ainsi à l'édification d'un réseau familial dont chaque protagoniste tisse, embrouille et dénoue l'enchevêtrement des mailles; ce processus existe même si les

grands-parents ont disparu, et à plus forte raison s'ils sont présents. (Lemay, 2001, p. 108).

Les grands-parents sont considérés comme des livres parlants qui évoquent les souvenirs de chaque membre rencontré et participent à la construction d'une histoire socio-familiale. Ils contribuent en quelque sorte à compléter le «casse-tête» en fournissant les pièces manquantes lors de chaque rencontre familiale. Ce même auteur a aussi mentionné :

Aucun être humain ne peut être à l'aise sur le plan de son identité s'il ne parvient pas à repérer sa place au sein du réseau qui l'a accueilli, puis accompagné. Cette quête ne se réalise que si le sentiment de continuité s'affirme au fil des années grâce à la rencontre avec des personnes capables de témoigner du creuset familial fondateur. (Lemay, 2001, p. 109).

Les aînés, au sens large, par leur recul, sont capables de combler le fossé des générations en partageant les souvenirs de leurs vies avec les personnes disparues ou transformées par le temps. Ils sont capables de donner sens à l'histoire familiale et de fournir à chacun une place unique et particulière, mais liée aux autres protagonistes de cette histoire. Cette capacité de témoigner des faits du passé donne aux membres la conviction d'être inscrits dans une trajectoire socio-familiale, aussi spatiale que temporelle. Dans cette trajectoire, pour Lemay, les questions existentielles «qui sommes-nous?» et «d'où venons-nous?» (Lemay, 2001, p. 111), peuvent trouver des ébauches de réponses. Des réponses suffisantes pour permettre à chacun de se situer dans l'entité familiale ou collective et avoir un sentiment d'appartenance à cette «famille» ou au réseau familial. À cet effet, la famille est donc un lieu d'apprentissage et d'échange où se façonnent, se modèlent et se transmettent les valeurs culturelles et familiales entre générations. Et ces valeurs évoluent également avec les besoins et l'évolution de l'environnement. Cette transmission intergénérationnelle est le résultat d'une négociation constante et d'un tri entre ce qu'ils ont à conserver et ce qu'ils ont à produire.

Le rôle des enfants aînés au sein de la famille est particulier, car les parents leur confient de nombreuses responsabilités : veiller à la sécurité des sœurs et frères cadets ; les faire manger; les mettre au coucher; les aider à s'habiller... Ces responsabilités sont à

la fois une joie, un devoir, un rôle crucial, un honneur. Toutefois, elles constituent aussi une charge qui devient vite éreintante.

Après le décès de mon père, vers la fin des années 1960, ma mère ne s'est pas remariée. Elle est d'ailleurs toujours veuve. Et de nombreuses responsabilités m'ont été automatiquement confiées, car je suis l'aîné de la famille. À l'époque, je n'avais que 16 ans et j'étais étudiant. Je partageais certaines tâches avec ma mère : le matin je me levais vers 4-5 heures du matin pour préparer le petit-déjeuner ; réveiller les petits frères et sœurs; puis les aider à se préparer pour aller à l'école. Les plus petits, il fallait les doucher et les habiller. Durant la semaine, avant mon départ à l'école, j'étais obligé de laver manuellement les vêtements sales de mes cadets et de les faire sécher, car nous n'étions pas assez riches pour en avoir d'autres, de rechange. Ce mode de vie a duré plusieurs années, même durant la période de Khmer rouge où nous nous étions sauvés vers le Vietnam. On n'allait plus à l'école, mais il fallait trouver de quoi survivre. À notre arrivée, au Québec, je devais continuer à travailler très fort pour subvenir aux besoins de ma famille. Je travaillais pour laisser la chance à mes frères et sœurs de poursuivre leurs études.¹⁴

Ce discours démontre le rôle joué par un enfant aîné qui se voit confier de nombreuses tâches et responsabilités pour aider sa famille. L'aîné prend en quelque sorte la relève du père décédé. Les jeunes frères et sœurs, de leur côté, lui doivent respect et obéissance. Ce grand frère sacrifie toute sa jeunesse pour la survie des siens. À ses yeux, sa famille immédiate représente désormais une priorité. Pour les cadets, l'aîné est considéré comme un jalon, une référence immédiate et le repère identitaire qui leur donnent envie de grandir, de faire comme lui, d'aller à l'école, d'être respectés... Ils se réfèrent à lui avant de se référer à leurs parents, étant donné qu'il est plus jeune que ceux-ci. Il présente donc plus de similitudes ainsi qu'une plus grande proximité, avec ses cadets, à qui il offre également une plus grande disponibilité.

En terminant, ajoutons qu'en abordant le concept de «famille», il est question de présenter un portrait des transformations que les familles québécoises connaissent depuis ces dernières décennies. Cela, tout en le mettant en parallèle avec le vécu de la communauté cambodgienne. Il importe aussi de souligner que la famille est une institution mouvante et évolutive. En fait, elle remue, bouge, s'agite. Elle change de forme et de pédagogie suivant la conjoncture. On est uni pour le meilleur et pour le pire. Si la famille est parfois un lieu «idéal» pour la construction de l'identité et de l'estime de

soi, pour le ressourcement et le remède au mal-être, mais elle «n'est pas toujours un lieu épanouissant pour tout individu. En tant que système, elle peut aussi dérailler» (Senk, 2005, p. 117). Elle peut dérailler, en outre, lorsque la relation intergénérationnelle est devenue étouffante ou, à l'inverse, trop relâchée.

2.2 Culture

Le deuxième concept abordé dans ce travail est celui de la culture. À priori, nous nous basons sur ce que nous croyons avoir compris la culture, avec une certaine conviction qu'elle est un système de pensée prédisposé pour un peuple donné (en l'occurrence, le Cambodge). Nous considérons aussi que chaque culture est unique et qu'aucune n'est inférieure ou supérieure à une autre. Elles sont tout simplement différentes les unes des autres. Toutefois, elles ont certains points communs tels que la religion ou la spiritualité, les jeux, la musique, l'éducation. La culture peut être considérée à la fois comme un code, une norme, une coutume, des mœurs, des rites, des habitudes, qui déterminent les comportements de personnes par rapport à d'autres (nous référons ici à des groupes d'individus et non pas à des personnes isolées). Ces agissements doivent être conformes aux codes prescrits, généralement de manière officieuse. En fait, ce sont des valeurs promues et maintenues par la majorité des gens d'une population donnée (peut être groupale, régionale) à l'intérieur d'un pays établi. La culture réfère effectivement à des activités humaines : elle est un mode de vie, un ensemble de croyances et de jugements. C'est comme un chemin déjà tracé que les gens ou les jeunes générations doivent suivre et prolonger tout en enseignant l'itinéraire à la filiation, et ainsi de suite. Cependant, la culture représente davantage que l'art gravé sur l'Angkor Wat.¹⁵ Elle est beaucoup plus complexe que cela.

2.2.1 Culture vue dans une perspective de système d'oppression

Prenons l'exemple suivant : selon la tradition cambodgienne, les femmes se rendant à la pagode (le temple bouddhiste) doivent porter une jupe qui cache les genoux. Si elles portent des jupes plus courtes ou des pantalons, elles seront très critiquées, mal vues et mal acceptées. Par contre, au niveau juridique, aucune loi ne va sanctionner ces

¹⁴ Propos recueillis d'une connaissance

femmes à cause de leurs habillements. Dans ce cas précis, la culture constitue un système d'oppression de l'individu. La personne doit être soumise à cette norme traditionnelle. Tout titulaire de cette culture n'a pas le choix de se conformer s'il ne souhaite pas être rejeté par sa société. Ce système d'oppression ne lui laisse pas d'autre alternative. Il doit agir selon la norme établie, qui laisse peu de marge de manœuvre pour la personne à l'intérieur de ce cadre culturel.

Il est difficile de juger une culture de l'extérieur. Ce qui est susceptible de paraître inacceptable du point de vue d'un peuple peut s'avérer souhaitable dans une autre culture. Geertz, professeur au célèbre «Institute for Advanced Study» à Princeton et auteur du livre *Savoir local savoir global*, a repris l'écrit d'un auteur danois du XIXe siècle, L.V. Helms, qui rapporte d'une manière détaillée les rites de crémation dans le sud de Bali en Indonésie:

Le Rajah de l'État voisin mourut le 20 décembre 1847 : son corps fut brûlé en grande pompe, trois de ses concubines se sacrifiant dans les flammes. Ce fut un grand jour pour les Balinais [...] on pouvait voir des groupes de Balinais en costume de fête s'acheminant vers le lieu du bûcher. (Geertz, 1987, p. 50).

Les trois veuves se sont sacrifiées dans les flammes pour accompagner leur maître et époux. En ayant la conviction que leurs prochaines vies seront meilleures que leurs vies présentes, ces femmes ont sauté dans le feu vif sans manifester de peur ni d'hésitation. Ce spectacle est considéré comme extraordinaire par ce peuple et c'est un grand honneur de pouvoir y assister. Un autre peuple, qui ne pratique ni n'adhère à ces valeurs, verrait probablement ces gens comme non civilisés : des barbares, des sauvages qui se livrent à une tradition terrifiante, cruelle, horrible. L'immolation de ces 3 femmes balinaises représente un code moral que la collectivité a instauré et maintenu (40,000 à 50,000 spectateurs y assistent). Le collectif est au-dessus de tous et l'individu n'a d'importance qu'à l'intérieur de cet ensemble. Or, la marge de manoeuvre de l'individu est limitée et restreinte. Il ne doit surtout pas dépasser les bornes/cadres. Ici, le sens du «moi» est connoté par la coutume et défini collectivement : les épouses doivent accompagner leurs maris même dans le trépas. Elles n'ont pas choisi de périr de la sorte,

¹⁵ Angkor Wat est un temple bouddhique datant du 12^e siècle dont la superficie couvre 1,3km

mais c'est une coutume, une tradition à laquelle elles doivent se soumettre. Si elles s'y refusaient, elles seraient probablement bannies de leurs familles, de leurs clans et de leurs communautés ; la mort prendrait une autre forme.

Cette coutume balinaise peut se voir attribuer bien des qualificatifs : terrible, horrible, barbare, sauvage, etc. En fait, ces termes péjoratifs sont énoncés en fonction d'une perception, d'une valeur, d'une norme, d'une position sociale et d'un capital culturel. Cette coutume apparaît tout à fait inconcevable aux yeux de certains, qui ne veulent imaginer qu'elle puisse être mise en pratique. Il s'agit ici de perceptions de personnes provenant de cultures différentes où le sens profond du «moi» varie considérablement. Ajoutons à cette histoire de Bali un autre exemple saillant qui survint à l'époque des Khmers rouges (1975-1979), sachant que l'idéologie du communiste est basée sur l'égalité des classes et que la seule caste paysanne est valorisée. Généralement, dû à leur condition économique, les paysans ou les cultivateurs portent des habits faits d'étoffe noire pour ne pas trop paraître les taches. Or, durant cette période, tout le monde devait se vêtir de la sorte. La couleur noire devint valorisée, donc le peuple khmer tout entier l'adopta. La sélection de cette teinte fut imposée pour cette raison. Les gens qui possédaient des habits d'un autre coloris devaient faire en sorte de les noircir parfois même en les trempant dans la boue. Tous n'ont eu d'autres choix que celui de s'y soumettre, par crainte d'être marginaux, punis, voire même se faire condamner à mort. Les fautifs étaient susceptibles de subir des humiliations lors des réunions mensuelles/trimestrielles ou de devenir la cible d'accusations, telle celle d'encourager le capitalisme et l'exploitation. Cette culture oppressante disparut soudainement au profit d'une nouvelle conjoncture politique. Une fois le régime tombé, l'habit noir disparut du paysage des Cambodgiens. La culture remplit donc des fonctions d'adaptation à l'environnement et se porte aussi garante de la cohésion du groupe.

2.2.2 Culture vue dans une perspective de mutation

La culture, en tant que mode de vie acquis d'un peuple, est relativement stable, mais reste tout de même sujette à des changements continus. Ce concept est beaucoup

utilisé en anthropologie, en ethnologie et en sociologie. Il fait aussi référence à la civilisation telle que mentionnée dans ce dictionnaire:

Culture ou civilisation, pris dans sons sens ethnologique le plus étendu, est ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. (Dictionnaire Le Robert/Seuil, dictionnaire de Sociologie, 1999, p. 126).

C'est donc l'acquisition d'une valeur ou une habitude de vie qui demeure cependant en évolution. La culture est ainsi créée par l'Homme, qui la transmet d'une génération à l'autre. Ainsi, la culture devient un mode de vie appris, acquis et partagé au sein du groupe. Elle n'est pas un élément inanimé. Au contraire! Elle est vivante, bouge et évolue constamment, suivant les besoins et l'environnement. Dans une perspective où la culture se transforme, s'adapte ou s'ajuste suivant le contexte, Laaroussi (1999), pour sa part, a porté une attention particulière à l'accouchement comme exemple de valeur culturelle. Plus spécifiquement, la façon dont les femmes, dans leur pays d'origine, reçoivent le temps de repos et de récupération après avoir donné naissance à un bébé. La famille, spécialement les aînées, apporte des conseils et le savoir-faire à la mère et à son nouveau-né. Cette période de repos total dure généralement un mois. Cependant, cette pratique traditionnelle ne dure que quelques jours en contexte occidental. Les durées diffèrent à cause de l'environnement, de la situation économique, les croyances et la réalité en présence qui influencent le mode de vie et de la pratique 'culturelle'. Cette mère s'adapte en effet à son nouvel environnement et sa nouvelle conjoncture.

La culture désigne tout ce qui est créé et transmis par l'Homme, tout ce qui n'est pas donné par la seule nature ni par l'hérédité biologique. Il n'y a pas de culture plus civilisée, plus barbare ou plus sauvage qu'une autre. Boas Franz, dans sa conception du relativisme culturel, a mis en relief que «chaque culture est unique et particulière», mais aussi que «tout ensemble culturel doit être abordé dans ses particularités, ses détails, par-delà tout préjugé ethnocentrique.» (Dictionnaire Le Robert/Seuil, Dictionnaire de Sociologie, 1999, p. 126). Quelquefois, ce sont des termes dont les «Occidentaux» tentent d'attribuer à une autre culture ou à un autre peuple qui se comporte différemment de ce qu'ils sont habitués de voir et dont ils n'ont pas saisi le sens. Geertz (1986) le décrit

dans son ouvrage et se demande comment les Javanais, les Balinaï, les Marocains se définissent eux-mêmes en tant que personnes. Et le sens du «moi» se définit différemment d'un peuple à l'autre. Mieux encore, cet auteur clarifie un point important, à savoir la conception de nos vocabulaires et de nos rapports avec l'autre. C'est donc une façon de percevoir un phénomène sans toutefois en saisir le sens profond : comment, pour reprendre notre exemple, les 3 concubines acceptent-elles de se sacrifier d'une telle manière ? Le sens du «moi» est défini en fonction d'autrui, en fonction de la collectivité, pour cette culture.

C'est ainsi que les Khmers rouges ont défini leur mode vestimentaire: un Krama¹⁶ rouge autour du cou, un bonnet Mao et une paire de sandales faite de pneus d'auto usés ! Cette mode est désormais désuète, depuis que le régime s'est écroulé. Ces pratiques culturelles ont existé, mais elles ont changé avec le temps, c'est-à-dire avec l'évolution de l'environnement, des besoins et des conjonctures socio politico-économiques. D'ailleurs, l'arrivée des Hollandais constitue un des facteurs marquants mettant fin à ce «fléau immonde» à Bali. La culture n'est certainement pas stagnante: elle se transforme continuellement, elle est toujours en mutation, créant ainsi de «nouveaux modèles».

2.2.3 Culture vue dans une perspective de système spirituel

Non seulement la culture constitue un ensemble évolutif, mais elle s'avère aussi créatrice des pratiques sociales: les prières, les sacrifices, les croyances... Autrement dit, elle représente une organisation composant un système spirituel. Pourquoi spirituel ? Parce que dans le bouddhisme, lorsqu'une personne rencontre des embûches ou connaît des difficultés, la religion constitue une aide soit pour apaiser sa souffrance, soit pour mieux l'accepter. Le bouddhisme enseigne à assumer le fait que toute chose va disparaître un jour (l'impermanence). Toute vie implique la souffrance (dukkha, pâli; sanscrit: dukkha). Il faut donc l'accepter. Chaque être y est responsable de son Karma¹⁷. La vie actuelle est à considérer comme le rayonnement des actions des vies passées. Comme un dicton cambodgien le dit : on récolte ce qu'on a semé ou « aller en enfer ou

¹⁶ Krama : une sorte d'écharpe pouvant être en coton ou en soie

¹⁷ Karma (Sanskrit). Le Karma est la somme de ce qu'un individu a fait, est en train de faire ou fera.

au paradis dépend de notre action présente ». Cette pensée permet d'accepter la situation présente, causée par les anciennes vies. Accepter et reconnaître la causalité dans ce système spirituel ne veut pas dire de ne rien faire afin d'améliorer la situation. En fait, pour s'échapper de la vie présente ou, à tout le moins, l'améliorer, la personne doit travailler plus fort; il faut être plus attentif aux besoins des autres. Avec une telle croyance sur la réincarnation, les gens s'efforcent de poser de bonnes actions en vue d'améliorer la prochaine vie.

Au Cambodge, il y a une certaine croyance qui demande aux enfants souvent malades de porter un collier avec la clef de la maison comme pendentif. Cela symbolise la fermeture des portes afin d'assurer protection contre toute maladie ou contre les esprits maléfiques. Au moment de la pandémie, il faut un épouvantail devant chaque maison. Quelquefois, il y a des Cambodgiens qui accrochent devant les portails de leurs clôtures résidentielles une marmite en terre cuite où sont dessinées des faces de géants. Une face effrayante a pour but d'apeurer et de chasser les mauvais esprits. Geertz va plus loin en insistant au niveau de la spiritualité : lorsque les gens se sentent enfermés «dans une humeur commune et plus détachés de leurs amarres sociales, on fait appel à des formes ritualisées d'autorité –litige, querelle, sacrifice, prière– pour les contenir et les discipliner » (Geertz, 1986, p. 38). Dans cette perspective spirituelle, la culture permet aux gens d'avoir une certaine ligne de conduite collective, d'avoir un cadre et de l'accepter. Comme Geertz (Geertz, p. 1986) l'a souligné précédemment, les trois concubines se sacrifient dans le feu en ayant l'idée que la prochaine vie sera meilleure ou en adoptant un code moral proclamant soit l'amour éternel, soit une relation maître et esclave qu'elles doivent perpétuer même après la mort. Il ne s'agit que d'un raisonnement hypothéticodéductif, mais il illustre bien ce que la spiritualité joue comme rôle dans la disposition de gens à accepter la souffrance au nom de la collectivité.

La culture, dans cette perspective de système spirituel, permet également de réunir une diversité d'êtres humains qui adhèrent au même système de valeurs, de normes, de représentations qui forment un code culturel. C'est perçu comme un contrat moral que chaque individu accepte, respecte et reconnaît. Comme Malinowski, dans le dictionnaire

de Sociologie, conclut son étude sur la population des Îles Trobriand au sud de la Malaisie en 1915-1918:

Chaque culture constituant un ensemble cohérent où chaque coutume, chaque croyance, remplit une fonction dans la totalité, il convient d'observer en détail chaque fragment pour saisir comment il s'inscrit fonctionnellement dans le tout pour satisfaire les besoins de la population. (Dictionnaire Le Robert/Seuil, dictionnaire de Sociologie, 1999, p. 126).

2.2.4 Culture vue dans une perspective de système d'acculturation

Dès la fin du XIX^e siècle, avec le phénomène d'immigration aux États-Unis, les anthropologues américains commencent à s'intéresser aux rapports des différents groupes culturels d'où l'émergence le concept d'acculturation. Selon la définition du dictionnaire de Sociologie, l'acculturation désigne :

Le processus de transformation de la culture d'un groupe en raison de son contact permanent avec autre groupe [...] l'ensemble des phénomènes résultant du contact continu entre groupes de cultures différentes entraînant des changements dans les modèles initiaux des groupes en présence. (Le Robert/Seuil. Dictionnaire de Sociologie, 1999, p. 126)

La culture n'est pas seulement qu'une simple transformation : la personne qui en est porteuse va éventuellement développer de nouveaux modèles culturels suivant les fluctuations de l'environnement. Prenons comme exemple celui de la langue maternelle : une mère a développé une certaine façon ou un modèle culturel hétéroclite dans la communication avec ses enfants. C'est une nouvelle pratique linguistique: une combinaison des deux dialectes, un langage mixte composé de français et cambodgien. Ces enfants nés de parents cambodgiens ont intériorisé ces deux langues : ils utilisent le langage cambodgien ou mixte en famille et le français à l'école et dans la vie sociale. La mère ne maîtrise pas le français aussi bien que ses enfants, mais elle s'efforce d'adopter une stratégie communicationnelle avec les siens. En contact quotidien avec ses enfants qui ne comprennent pas suffisamment le cambodgien, elle ajuste ainsi son mode de communication en fonction de son nouvel environnement, de ses nouveaux besoins, afin de trouver une certaine harmonie familiale ou un certain compromis. Par cette action, dans la perspective de volontarisme, la mère est considérée maître de sa situation. C'est un acteur social qui occupe une place centrale dans le travail de production symbolique,

de nouveaux codes culturels pour lui-même ainsi que pour sa famille. L'acculturation est un concept dont le sens anthropologique est le suivant : « ensemble des interférences culturelles que les immigrants et leurs enfants subissent, à tous les niveaux de l'adaptation et de l'intégration, par suite de la confrontation constante de leur culture d'origine avec celle de la société d'accueil ». (Abou, 1988, p. 4) Abou fait ensuite ressortir une différenciation de deux types d'acculturations: l'acculturation matérielle et l'acculturation formelle. Dans les cas d'acculturation matérielle, les nouveaux arrivants adultes en particulier «conservent leurs manières de penser et de se sentir au sein de la famille et de la communauté tout en s'acculturant à la valeur du monde du travail et de la société en général» (collection Pratiques Professionnelles, L'intervention interculturelle, 2002, p. 79). Ici, l'acculturation ne se manifeste qu'à travers l'environnement extérieur. Dans cette partie, il faut souligner aussi l'aspect d'adaptation, car le nouvel arrivant doit faire en sorte de pouvoir fonctionner ou de mener à bien son insertion dans la société d'accueil. Concernant l'acculturation formelle, Abou soutient qu'elle «atteint, d'autre part, les manières, toujours inconscientes, de penser et de sentir ». (Abou, 1988, p. 5) C'est le cas des enfants de migrants qui ont utilisé les deux codes culturels d'une façon spontanée. L'acquisition du code culturel québécois ou nord-américain se fait presque à leur insu. Et ils utilisent ces deux codes culturels à de différents moments et dans de différents lieux : culture première et culture seconde¹⁸. Pour Legault (2000), l'adaptation renvoie au processus d'interaction entre ce nouvel arrivant et le milieu social du pays d'accueil. Elle renvoie également à la modification des attitudes, des habitudes et du comportement afin de s'insérer dans ce nouveau milieu élargi. L'adaptation se fait ici dans un processus à sens unique. Elle exige de la personne réfugiée ou immigrante un changement ou une déperdition.

Il est de même pour ces immigrants d'origine cambodgienne, issus, donc, d'une culture asiatique, et qui doivent composer leur nouvelle vie avec la culture québécoise, malgré le fait qu'elle soit diamétralement opposée: climat, langue, valeur, croyance, etc. L'immigrant est transplanté dans un pays d'accueil et il doit socialiser avec un peuple qui

¹⁸ Termes pris dans Le Devoir.com concernant la Commission Bouchard-Taylor : <http://www.ledevoir.com/2007/08/16/153487.html>

lui est étranger. Il doit s'adapter à un changement culturel et psychosociologique en établissant le contact avec des personnes appartenant à une culture différente. En s'acculturant ou en s'adaptant à la société d'accueil survient inévitablement un choc culturel: l'Orient et l'Occident: la culture asiatique et la culture occidentale. Cet écart entre ces deux cultures engendre un choc important pour les familles cambodgiennes vivant ici. Le passage d'une société de type collective à la société favorisant l'individualisme ne s'opère pas sans obstacle. Pour la mère qui a appris à considérer les besoins des autres membres de sa famille avant les siens il s'avère ardu de comprendre et d'accepter le comportement de son enfant qui pense à lui avant tout autre. La confrontation de nouveaux codes culturels va souvent permettre à l'acteur social de s'interroger, de faire une réflexion afin de s'ajuster et de trouver une vie équilibrée autant sur le plan personnel que sur le plan familial.

2.2.5 Culture vue dans une perspective Structuraliste/Volontariste

Au tout début de son chapitre, Huot (1991) présente son mémoire de recherche, *Culture d'organisation, pratiques communicationnelles et intervention: l'exemple de la protection de la jeunesse* écrit dans une perspective de structuralisme voulant que la culture soit «un ensemble de modalités et de règles de conduite qui sont partagées par la collectivité tout en étant imposées par la structure sociale» (Huot, 1991, p. 55). De telle manière, l'individu est le fruit de la structure sociale. À l'inverse, le Volontarisme se sert de l'ensemble de la structure comme outil et connaissance requise afin de s'adapter à l'environnement changeant, mais aussi pour le progrès personnel, voire même la réalisation de son objectif. L'individu n'est plus la création de la société et de la structure sociale, il est plutôt autonome et maître de sa vie.

Dans son article publié dans la revue thématique *Sociologie et Sociétés*, Berger constate que la division entre la subjectivité du volontarisme et la contrainte objective des chercheurs en sociologie de la culture est « celle de la place accordée au volontarisme et au déterminisme –dans les analyses sociologiques– ou au choix et à la contrainte, ou

encore aux acteurs et à la structure sociale »¹⁹. L'auteur définit encore «le structuralisme» ou le déterminisme comme une «Orientation sociologique générale qui présuppose que les structures sociales sont la source la plus importante de données pour comprendre les rhétoriques qui confèrent aux actions des groupes et des individus leur légitimité » (Berger, 1986, p. 177).

D'après cette définition, pour mieux comprendre le sens du discours d'une personne, il est donc fort utile et souhaitable, voire même inévitable, d'étudier les règles (ou les lois) et de comprendre la structure sociale qui détermine la conduite et la croyance de cet individu. Morgan commente en étudiant les travaux importants de Garfinkel et ses collègues :

Il semble toutefois que la culture ne se limite aucunement au respect des règles [...] selon ces recherches, pour pouvoir appliquer une règle, il faut en savoir beaucoup plus long que la règle proprement dite, car cette dernière est toujours incomplète. (Morgan, 2006, p. 34)

Il n'est effectivement pas facile de changer une habitude ou une «croyance». Toutefois, pour que la situation dans laquelle vit la personne soit plus facile et soit plus «saine», il convient de l'adapter à l'évolution de l'environnement. Cela implique une certaine adaptation au nouveau contexte. Pour Garfinkel, dans une perspective de structuralisme reprise par Morgan dans son livre *Images de l'organisation*, une habitude culturelle est difficile à changer.

La vie dans une culture donnée ne peut se dérouler paisiblement que dans la mesure où le comportement de l'individu se conforme à des codes non écrits. Faites abstraction de ces normes et le caractère ordonné de la réalité sociale disparaît à coup sûr. (Morgan, 2006, p. 134)

La modification est réalisable si elle est déterminée par la volonté d'adhésion. Prenons le cas d'une mère d'origine cambodgienne venant s'installer dans un nouveau contexte où elle peut changer sa manière de vivre ainsi que les perceptions qu'elle avait acquises dans son pays natal. D'où elle vient, le garçon est perçu comme un être sportif, studieux et dispensé de tâches ménagères. La vie de celui-ci est plutôt concentrée vers

¹⁹ Sociologie et Sociétés, Vol XXXI, N°2, Octobre 1999, les presses de l'Université de Montréal, La Culture comme Capital, p. 177

l'extérieur, avec ses amis, tandis que l'existence de la fille est confinée au foyer -se dit «Mé Phteas»²⁰. Cette dernière doit suivre l'apprentissage de sa mère concernant la préparation des repas et l'entretien ménager : elle n'a pas besoin de poursuivre des études avancées comme le garçon, étant donné qu'elle va se marier et avoir des enfants plus tard. Pour elle, l'urgence est de rester à la maison pour prendre soin des siens. Au Québec, cette mère est désormais en train de modifier sa perception de l'éducation des enfants, filles et garçons. Et cela lui permet de mener une vie familiale plus stable, dans un environnement favorisant l'égalité de sexes. Dans une perspective de volontarisme, cette mère, qui est l'acteur social, possède un choix d'agir pour améliorer son sort ou sa situation sociale. Elle est le fil conducteur du changement de la structure sociale lorsque celle-ci est oppressante ou non-fonctionnelle dans un nouvel environnement. L'individu est encouragé et il possède une plus grande marge de manœuvre à l'intérieur de la structure sociale. Dans un tel système, l'individu est encouragé, valorisé, et il a la potentialité à mettre son projet en œuvre.

2.2.6 Culture vue dans une perspective de solidarité/gestion

Miguelez (1993), qui étudie la théorie de Durkheim sur la division du travail, a soulevé le concept de solidarité. Il en distingue deux formes, soient la solidarité mécanique et solidarité organique. La première forme se retrouve dans des sociétés segmentaires. Les gens de ces populations dites «primitives» sont généralement isolés des peuples «civilisés», en menant une vie propre à eux. C'est aussi une solidarité par similitude, c'est-à-dire les gens se reconnaissent ou bien se découvrent des affinités réciproques et partagent les mêmes valeurs, croyances et code culturel. Ainsi,

La cohérence du groupe vient donc de la non-différenciation des individus qui le composent [...] le comportement des individus se trouve soumis à l'impératif et à des interdits sociaux [...] ils sont réglés d'avance par le système normatif, et celui-ci laisse peu de place à l'initiative individuelle. (Miguelez, 1993, p. 96)

Dans une telle culture, la conscience collective exerce la priorité sur la conscience individuelle. Encore là, l'individu n'a guère de latitude pour son «soi» dans cette société.

²⁰ «femme» en cambodgien se dit «Mé Phteas» : maîtresse de maison.

Comme à Bali ou au Cambodge, la conformité occupe la place centrale de la vie courante avec le système normatif rigide, déterminant pour le comportement individuel.

La solidarité organique, d'autre part, se retrouve dans la société industrielle : elle est fondée sur le principe de la division du travail, la différenciation. Chacun a un rôle distinct à jouer au sein de la société ou de l'organisation. Cette fonction est indispensable à la réussite, au progrès, à la prospérité et à l'avancement de cette dernière. Dans une perspective organisationnelle, la division de travail, dans le but de maximiser la rentabilité, est perçue comme l'origine de la liberté individuelle. L'individu est autonome. Dans cette forme de solidarité, l'individu n'est pas autant imprégné de la conscience collective que celui qui est issu de la société mécanique. Dans cette culture, tout citoyen est considéré libre de croire, de désirer et d'agir suivant les choix qui lui conviennent.

Dans un chapitre sur «l'organisation vue comme une culture» de son ouvrage *Images de l'organisation*, Morgan (Morgan, 2006) reprend l'idée d'Émile Durkheim, qui a montré que l'évolution des «sociétés à organisation» s'accompagne d'une

« [...] désintégration des modèles traditionnels d'ordre social, à mesure que les idéaux communs, les croyances et les valeurs font place à d'autres, fondés sur la structure professionnelle de la nouvelle société. La division du travail caractéristique des sociétés industrielles engendre un problème d'intégration, ou encore ce que l'on pourrait décrire de façon plus précise comme un problème de "gestion du culturel » (Morgan, 2006, p. 117).

Ici, la conscience collective et la solidarité devinrent un problème d'intégration ou un problème de gestion du culturel. Il est vrai que les gens travaillant dans diverses usines à travers le monde appartiennent tous à la même culture industrielle, car ils sont tous employés, personnel-membres d'une «société à organisation». Néanmoins, leur réalité quotidienne ainsi que leur mode de vie au travail différent de ceux des gens évoluant dans la société traditionnelle où le système de production domestique est dominant. Dans cette perspective organisationnelle, la culture, les rapports interpersonnels et l'organisation sont aussi différents. Par exemple, au Japon l'entreprise-organisation est considérée comme appartenant à une collectivité constituée d'employés. C'est ce qui explique l'esprit de collaboration, l'entraide et la conscience collective dont

l'esprit de ces gens est imprégné. Dans ce pays, le personnel travaille généralement pour son organisation à vie. Celle-ci est considérée comme une extension de la famille où règne le respect des aînés ; le bien-être des membres ainsi que la réussite de la famille ou de l'organisation résident dans la coopération. L'auteur analyse cette culture de l'entreprise en se basant sur le concept millénaire de la culture de riz, où l'accent est mis sur la coopération et l'entraide afin de s'assurer que la récolte soit bonne pour tous. Dans l'esprit collectif, si la moisson est insuffisante à cause du mauvais temps, tous sont en cause. D'ailleurs, la collecte sera même partagée avec les gens qui sont en mesure de les protéger tel que les «Samouraïs». De nos jours, ces «Samouraïs» sont donc des gestionnaires, dirigeants de la société, qui sont capables de protéger le personnel et l'organisation. Cet esprit collectif selon lequel personne n'est gagnant ni perdant se transmet d'une génération à la suivante et s'applique dans les organisations. Comparons aux autres pays occidentaux, comme la Grande-Bretagne, qui ont connu une longue histoire de conflits de classes, donnant ainsi lieu à des divisions de groupes ou de clans antagonistes sur le lieu de travail. L'héritage en fut l'idée que les gestionnaires, patrons, sont d'éternels exploités. Et les dirigeants d'entreprise maintiennent souvent l'idée qu'ils disposent du droit, voire du règne sur les employés. Même si la conception organisationnelle est tout autre, la réussite de ces entreprises n'en demeure pas moins effective. Ces exemples servent à démontrer que c'est la culture qui détermine le caractère d'une organisation. Et elle se juge difficilement de l'extérieur. Ce qui peut paraître inacceptable du point de vue d'une personne peut être parfaitement acceptable pour une autre, provenant d'une culture divergente.

Pour conclure, le concept de «culture» a pris une telle extension que ses contours sont de plus en plus flous. Il englobe un ensemble des manifestations et des comportements d'une société : son art, sa religion, son dialecte, son code vestimentaire, sa gastronomie, ses mœurs, son éthique, ses jeux, musique, chansons, folklore et loisirs, etc. La culture ne se limite aucunement au respect des règles. Elle se constitue surtout d'un partage de valeurs, de croyances et de sens communs. Comme le précise Morgan «Des valeurs communes, des croyances communes, une signification commune, une

compréhension commune et la fabrication d'un sens commun, voilà différentes façons de décrire une culture » (Morgan, 2006, p. 33)

2.3 Conflit

Le dictionnaire Larousse définit le «conflit» comme une opposition entre des personnes ou des groupes. D'une manière générale, le concept du conflit tend à décrire des antagonistes et des tensions qui trouvent leurs expressions dans des luttes ouvertes ou silencieuses. En plus, selon la définition du dictionnaire de Sociologie, le conflit²¹ est «une relation sociale pour autant que l'activité est orientée d'après l'intention de faire triompher sa propre volonté contre la résistance du ou des partenaires». Le but principal d'une partie comme de l'autre est de gagner à tout prix, en imposant son idée quand l'intérêt de chacun est incompatible.

Le conflit est donc une question d'intérêt et un rapport de force. Il se manifeste à plusieurs niveaux ; il peut se situer à la fois au niveau de l'individu, du groupe, des pays (tels que les États-Unis versus l'Irak ou l'Israël versus la Palestine...) Ce sont deux puissances antagonistes cherchant à s'écarter mutuellement en créant un rapport de force. Ces jeux de pouvoir vont souvent engendrer de la violence entre les parties si elles n'essayent pas de trouver les moyens de résoudre leur situation conflictuelle de façon pacifique. En outre, les causes de dissensions sont multiples. Revenons à notre sujet d'étude qui est le conflit entre les parents et leurs adolescents.

Être parent immigrant c'est se poser la question cruciale à savoir si l'on est encore en position de guider ses enfants face aux réalités d'une société qu'on connaît à peine. C'est aussi affronter une série d'interrogations empreintes d'inquiétude : crainte d'être de mauvais parents pour ses enfants ; crainte de n'avoir pas suffisamment d'argent pour répondre à leurs nombreux besoins ; crainte de n'avoir pas assez de temps avec son enfant ; crainte de ne pas encadrer correctement son enfant ; crainte de ne pas être à la hauteur pour faire face à la crise d'adolescence ; crainte d'être confrontés à des situations nouvelles sans modèles préétablis, sans référence antérieure, sans possibilité de se conformer à des comportements déjà homologués par la génération précédente... En somme, être un parent provenant d'un autre

²¹ Le Robert. Seuil. Dictionnaire de Sociologie (1999.102),

pays dont les valeurs sont différentes de celles du pays d'accueil s'avère déjà une source de difficultés supplémentaires. Il doit faire face au choc culturel dès l'arrivée au pays d'accueil, et de nos jours s'ajoute à cela les conflits avec ses propres enfants. Les parents voudraient bien faciliter l'intégration de ses enfants dans le pays d'adoption, surtout lorsqu'il est lieu de leur naissance, sans toutefois renoncer au mode d'éducation de la culture d'origine. Par exemple, la correction corporelle peut être considérée, dans son pays d'origine, comme un « bon » moyen pour sanctionner son enfant « fautif ». Ou encore, le fait de donner aux jeunes certaines tâches à accomplir peut être vu comme faisant partie de la « bonne » éducation, afin que les enfants apprennent à acquérir des responsabilités.

Dans la contrée natale, la mère s'est fait enseigner de se taire lorsque ses parents parlaient. Ne pas avoir de relations sexuelles avant le mariage peut aussi être estimé comme primordial: ce mode de vie est une habitude acceptée par la majorité de gens dans le pays d'origine. Et elle s'attend à ce que ce mode de vie éducatif se poursuive chez ses enfants. Toutefois, ici, les enfants ont appris autre chose. On leur a plutôt montré à s'exprimer tout de suite et surtout, à ne rien refouler. Cette différence rend parfois la mère perplexe. Cette liberté d'expression peut susciter de l'énervement, de la colère et de la frustration chez la mère, car cet acte représente pour elle un bouleversement de la structure familiale hiérarchisée. L'autorité parentale n'est pas discutée à l'intérieur de l'éducation de la société agraire. Ici, l'autorité parentale est désormais remise en question. Il s'agit d'une mise à l'épreuve: les enfants ne cessent d'occuper une place grandissante dans la famille. C'est un changement majeur lorsque son adolescent remet en question l'autorité parentale pour gagner en autonomie. Ici fait naître le conflit entre les valeurs prônées dans deux cultures distinctes.

En ce qui a trait aux relations sexuelles, un des sujets de conflit pour ces parents provenant d'une autre culture telle que celle du Cambodge, il s'agit d'une affaire préoccupante. Les jeunes filles, surtout, se font interdire d'avoir des relations sexuelles hors mariage, c'est-à-dire avant la noce. Toute personne qui transgresse cette règle commet un délit très grave. Un châtiment corporel sera même employé contre l'adolescente fautive. Par surcroît, elle encourt une peine d'expulsion de la famille. Le code culturel et ancestral veut que les enfants s'abstiennent de relations sexuelles avant le mariage ou du choix personnel

d'un partenaire de la vie. À ce niveau, l'épanouissement personnel est tributaire des membres composant la famille et des règles prescrites. La sexualité est perçue comme honteuse et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin est tabou et demeure interdit.

D'une génération à l'autre, dans la terre d'exil, les mères ont tenté de transmettre leur culture d'origine à leurs enfants, incomprise de ceux-ci. Elles sont désorientées et cherchent elles-mêmes un repère et une identité. Or, elles doivent en plus garantir le gîte et le couvert pour leurs progénitures. En terre d'exil, de nombreux deuils sont lourds et difficiles à porter. Les blessures du passé ne se sont jamais cicatrisées pour cette mère qui survit au régime génocidaire et qui est

[...] tiraillée entre les conceptions culturelles selon lesquelles l'enfant appartient à ses parents et leur est soumis jusqu'au mariage, et les concepts occidentaux selon lesquels l'enfant doit apprendre à s'appartenir. Elle vit actuellement un conflit de valeurs et ne se sent donc pas capable de décider des changements à apporter. Elle se demande quelles valeurs transmettre lorsqu'on vit soi-même un conflit de valeur ? (Bérubé, 200, p. 111).

Les sources de conflits intergénérationnels sont plusieurs et prennent une ampleur plus importante lors de la période de l'adolescence. De Haldat (2005) a cité les paroles du psychiatre et thérapeute Serge Hefez, arguant que la période d'adolescence débute vers 12 ans et qu'elle se prolonge même jusqu'à 30 ans, vu que l'acquisition de l'autonomie prend du temps. Le fait de quitter l'enfance pour entrer dans l'âge adulte, où l'avenir est encore inconnu, s'avère une période de transition qui est source d'angoisse. L'enfant, ou plutôt l'adolescent, développe un sentiment d'insécurité, d'impuissance, d'inquiétude et de dénuement. Il devient agressif et cherche à explorer ses limites : il essaie de sortir du cadre de rapports entre parents-enfants. Au début d'un entretien avec le magazine Psychologies en novembre 2003, Jacques-Antoine Malarewicz répondait à la question «Pourquoi l'adolescence est-elle une période de crise?». Il explique que c'est une période où «l'adolescent sait qu'il quitte l'enfance et ne sait pas encore ce qu'il va trouver dans l'âge adulte. Il est en manque de repères, mais il rejette a priori le mode d'emploi que lui proposent ses parents». Il poursuit en disant cette quête d'identité va jusqu'à la transgression et la violence : la drogue, le vol.... Cependant, cette même transgression permet à l'adolescent de développer une affirmation de soi via une relation de confrontation à l'autre. Il obtient une

sorte de réponse à sa transgression, ce qui lui permet aussi de se procurer une certaine sécurité lorsque ses parents réagissent à son acte. D'ailleurs, la provocation représente pour lui une façon de vérifier ou de mesurer son pouvoir sur l'adulte. Aussi Samalin écrit dans son ouvrage « Pour se forger une personnalité, il a besoin de se démarquer de l'autorité des adultes » (Samalin, 1996, p. 66).

C'est avec notre mère que nous vivons notre premier amour, mais ce lien fusionnel se dénoue tranquillement au fur et à mesure que l'enfant vieillit et qu'il devient lui-même un adulte. Or, c'est à l'adolescence qui est le moment crucial où les disputes sont utiles pour distancier l'enfant de sa mère. Celle-ci doit admettre et accepter le fait que ses enfants sont en train de devenir adultes, progressivement. C'est-à-dire: capables de prendre des décisions quelconques et d'être tenus responsables de leurs actions.

L'adolescence est aussi connue comme une période turbulente et agitée, ce qui peut également avoir une conséquence sur les parents. Cette période difficile, pour ne pas dire cette crise, survient souvent au moment même où les parents font face, eux aussi, aux difficultés financières, à la maladie, à la séparation... Mais généralement, ces conflits se manifestent dans la vie quotidienne sans se rapporter à un incident bien précis. Ces confrontations répétitives provoquent un sentiment d'incertitude chez la mère et elle se demande si elle a bien rempli son devoir parental ou non? Qu'a-t-elle fait pour mériter une telle situation? Se heurter à la violence verbale ou gestuelle, voire même physique, de son propre enfant. Et tout cela ne peut effectivement qu'accentuer son sentiment d'échec dans son rôle parental. La base du conflit entre la mère et ses enfants, c'est qu'il y a aussi un manque de respect de l'autre, un manque d'acceptation de l'altérité. C'est une différence de valeur lorsque sa fille demande la permission de sortir avec ses amis et qu'elle ne rentre à la maison qu'à 2 heures du matin. Ou encore, elle ne lui appelle au téléphone qu'une dizaine de minutes avant l'heure du retour fixée. C'est la négociation qui reprend de plus belle. Certes, il s'avère difficile d'accepter cet état de fait lorsque durant toute la vie de l'enfant, la mère a façonné ce dernier et que tout son espoir repose sur lui : son enfant doit avoir une bonne carrière pour fonder une bonne famille... mais lorsque celui-ci rentre à la maison avec une mauvaise note, l'espoir s'est effondré : «Certains conflits, plus graves, éclatent lorsque les enfants ne

respectent pas les valeurs les plus chères de leurs parents : mauvais résultats à l'école, mensonges, vols ou rejet de toute autorité» (Samalin, 1996, p. 17). Effectivement, il n'est pas facile d'arrêter d'exercer un contrôle sur l'enfant quand une bonne partie de son éducation exige des parents qu'ils lui fixent des balises et des directives.

Cette période de remise en question de son identité provoque certaines frictions, voire même des conflits avec ses parents. Comme le disait Legault, l'adolescent peut se mettre en position de tester son appartenance, mais si ce dernier «ne possède ni les clés d'une culture ni les clés de l'autre, il peut penser qu'il n'appartient à aucune [...] la bande délinquante devient pour lui la seule position» (Legault, 2000, p. 13). Non seulement ces jeunes veulent tester leur appartenance, mais ils sont aussi à la recherche de leur identité.

CHAPITRE III

Méthodologie

Ce chapitre présente les aspects méthodologiques de la démarche entreprise pour réaliser ce travail de mémoire. Rappelons que la recherche porte sur le conflit intergénérationnel au sein de la famille d'origine cambodgienne dans son contexte post-migratoire. L'étude sera en effet centrée sur la relation conflictuelle dans une perspective culturelle, à savoir comment deux générations cohabitent-elles sous un même toit ? Quels sont les éléments susceptibles d'engendrer des conflits entre elles ? Et enfin, quelles sont des stratégies adoptées : comment les deux générations s'organisent-elles pour résoudre leurs tensions et pour trouver l'harmonie familiale ?

Le chapitre décrit la méthodologie d'enquête utilisée auprès des parents originaires du Cambodge ayant des adolescents nés ici, au Québec. Il décrit la procédure de la recherche. Il y est donc livrée la réflexion qui déterminera le choix des méthodes et leurs liens avec la question de recherche. Plus précisément, il se divise en 4 parties, qui sont : le paramètre d'échantillonnage, les entrevues, l'aspect éthique et la méthode d'analyse.

3.1. Paramètre d'échantillonnage

Cette section de la construction de l'échantillon se subdivise elle-même en trois sections : le critère dans le choix d'échantillonnage ; le milieu de vie ; la dimension de l'échantillonnage ; et le recrutement des participants. Ces derniers sont limités par le cadre théorique déjà établi précédemment.

3.1.1 Critères

Le choix d'échantillonnage, le volume et les caractéristiques sont orientés dans une perspective de recherche qualitative. Comme le disaient Huberman et B. Miles dans leur ouvrage *Analyse des données qualitatives* : «les chercheurs qualitatifs travaillent

habituellement avec des échantillons plus petits de personnes [...] De plus, les échantillons qualitatifs tendent à être plutôt orientés que pris du hasard” (Huberman et B. Miles, 1991, p. 62). À cet effet, il était voulu dans la sélection que la priorité soit de mettre l’accent sur la mère. Le choix de la mère comme échantillon plutôt que du père ou des deux parents semble évident, comme il a déjà été mentionné tout au long de ce travail. En se basant sur l’aspect culturel et traditionnel de la famille cambodgienne, c’est la mère qui a toujours joué le rôle le plus important dans la transmission des valeurs ancestrales aux siens. À cet effet, elle est beaucoup plus présente physiquement et moralement auprès de ses enfants. Elle consacre plus de temps et d’énergie à les éduquer que le père, qui remplit son devoir paternel à distance et de manière effacée. Il fut également décidé de mener les entrevues auprès de mères nées au Cambodge, ayant traversé les différentes périodes de guerre et les divers camps de réfugiés avant d’arriver au Québec entre 1980-1985. C’est une période importante, un moment où cette communauté afflua. Avant et après cette date, peu de réfugiés arrivèrent. Ajoutons aussi que ces mères d’origine cambodgienne peuvent être mariées, conjointes de fait (au sens juridique québécois) ou monoparentales. Elles tirent du Cambodge un important bagage culturel qui pourrait entrer en conflit avec celui de leurs enfants, nés au sein d’une autre culture, soit celle du Québec. Quelquefois, en revanche, ce bagage peut les aider à résoudre les dissensions.

Les mères qui ont participé aux entrevues devaient avoir au moins un adolescent qui pouvait être une fille ou un garçon: le sexe de l’enfant n’avait pas d’impact sur cette recherche, car ce sont les aspects conflictuels dans la relation entre parents et enfants qui ont été pris en compte et étudiés. L’accent fut plutôt mis sur le lieu de naissance de ces adolescents. En effet, ils devaient être nés au Québec et âgés entre 15 et 18 ans. Ils pouvaient être étudiants ou décrocheurs. L’essentiel était qu’ils vivent avec leurs parents afin de nous donner l’opportunité d’étudier les perceptions de ceux-ci. L’adolescence est une période de changement et de stress important où le jeune redéfinit son identité personnelle.

Les entrevues ne se sont déroulées qu'avec les parents, plus précisément avec les mères et, exceptionnellement, avec un père, car nous désirions connaître leurs perceptions de la vie quotidienne, dans un contexte nord-américain, avec des adolescents nés et grandissant ici. Il n'était pas possible d'étudier les perspectives de deux groupes, autrement dit celles des parents et celles des enfants, car l'ampleur du sujet de recherche ne le permettait pas.

3.1.2 Milieux de vie

Le choix du milieu de vie de ces participantes fut limité au territoire de Montréal et de ses environs. Il a été tenu compte du fait que c'est dans la métropole du Québec qu'il existe la plus forte concentration de nouveaux arrivants. Mentionnons néanmoins que cette communauté s'installe de plus en plus à l'extérieur de ces limites (sur la Rive-Sud, par exemple). D'ailleurs, trois de ces huit entrevues se sont justement déroulées sur la Rive-Sud tandis que cinq autres eurent lieu sur l'île de Montréal. Il importe aussi de souligner que seules six entrevues ont été tenues dans les résidences de ces participantes. Trois parmi celles-ci occupaient des appartements tandis que les trois autres logeaient dans des résidences unifamiliales à Montréal. Quant aux deux groupes, ils vivaient aussi dans leur résidence privée.

En ce qui a trait la description physique des lieux, c'est-à-dire à l'intérieur des habitations de ces participantes, peu importe qu'il s'agisse d'un appartement ou d'une maison détachée, dès l'entrée, la décoration cambodgienne exprime son caractère. Dans tous ces lieux, on trouve une télévision et un lecteur DVD avec de nombreux disques karaokés provenant de leur pays d'origine. Cela leur permet de revoir le paysage de leur pays natal lors du visionnement. Dans la plupart de ces maisons, il y a aussi un autel bouddhique et de nombreuses sculptures telles qu'une charrette et des buffles en bois ainsi que d'autres objets argentés ou en pierre, provenant toujours du pays natal. Au mur, on aperçoit soit une peinture à l'huile décrivant la vie paysanne cambodgienne, soit le temple d'Angkorwat exprimant son époque glorieuse. Toutes ces résidences ont au moins une plante verte près de la télévision : qu'elles soient à fleurs ou à épices, elles recréent ainsi un peu l'environnement cambodgien. Bambou, bananier, jasmin... Celles qui

possèdent un jardin ont abondamment planté des légumes ainsi que des plantes saisonnières durant l'été pour le simple plaisir de montrer à tous les visiteurs d'origine cambodgienne de leur ouvrage : carottes blanches, choux-fleurs, fines herbes... Très souvent, leurs récoltes sont offertes gratuitement à tous les Cambodgiens québécois qui leur rendent visite.

3.1.3 Taille de l'échantillon

Huit entrevues ont été réalisées : six furent menées individuellement auprès d'autant de mères et deux autres furent menées en groupe (le 1er est constitué de cinq individus et le 2e est de trois). Au total, quatorze participantes furent interrogées. Notons qu'il n'était pas prévu de rencontrer le père pour répondre au questionnaire. Néanmoins, il y en a tout de même un qui s'est montré concerné par la recherche et qui a participé activement pour manifester ses points de vue. Ses opinions et ses perceptions du quotidien ont été recueillies comme celles de toutes les autres mères. L'adoption de cette taille d'échantillonnage a été choisie en considération du fait qu'elle n'était ni trop petite ni trop grande. Selon Quivy et Campenhoudt (1995), lorsqu'une méthode d'entretien semi-directif est choisie, une dizaine de participants à interviewer est suffisante. Cependant, Mayer, Saint-Jacques, Turcotte et collaborateurs, dans leur ouvrage *Méthodes de recherche en intervention sociale* (2000), écrit qu'il n'y a pas de règle précise sur ce point : la taille d'échantillonnage est variable suivant l'objet de recherche, son enjeu, ce qu'on veut savoir, etc. Il existe néanmoins un certain principe, à savoir qu'un échantillon est suffisamment grand lorsque les dernières données n'apprennent plus rien de nouveau au chercheur. Ce principe est connu sous le nom de «saturation» et il serait noté lors de la collecte de données. Il est aussi désigné sous le vocable de «redondance». Cela veut dire que le chercheur se rend compte d'une répétition dans les propos des personnes qu'il interroge ou dans le matériel dont il prend connaissance au moment de son analyse. Quivy et Campenhoudt commentent aussi dans leur ouvrage *Manuel de recherche en sciences sociales*:

Le critère qui permet de dire qu'on a fait le tour des cas de figures est celui de la redondance. Si le chercheur veille à diversifier systématiquement les profils, il arrive forcément un moment où il ne parvient plus à trouver de nouveaux cas franchement

différents de ceux déjà rencontrés et où le rendement marginal de chaque entretien supplémentaire décroît rapidement. (Quivy et Campenhoudt, 1995, p. 163)

Les deux entrevues de groupes dans cette étude n'ont pas pour objet d'économiser ni le temps ni l'argent, mais elles servent à compléter les six autres entrevues individuelles. Elles reflètent la dynamique du groupe. Et dans cette perspective, la narration des participantes au sein de ces ensembles est le produit d'un certain contexte d'interactions collectives permettant de découvrir leurs pensées. Ces participantes partagent ainsi leurs expériences individuelles, leurs croyances ou leurs actions en commentant leurs similarités et leurs différences. Deux entrevues de groupe ont permis la comparaison entre elles, mais aussi aux six autres entrevues individuelles, à savoir sur leur participation, leur échange et leur ouverture.

3.1.4. Recrutement des participantes

Avant de s'engager sur terrain, le résumé du projet de recherche ainsi que son objectif se trouvaient traduits sur une feuille : recto en cambodgien et verso en français (voir annexe). Celui-ci fut numérisé par l'ordinateur. C'est la Presse cambodgienne du Canada, publiée à Montréal qui a aidé à numériser l'écriture khmère vu qu'elle est une des seules qui possède le programme informatique en cette langue au Québec. Une centaine de copies de ce résumé fut imprimée.

À quelques reprises, nous sommes allée à la pagode de la communauté cambodgienne du Québec basée à Montréal pour faire connaître notre projet. Un des deux bonzes²² en chef de ces deux pagodes a été rencontré. Son aide pour trouver les répondantes a été sollicitée, étant donné qu'il est une personne vénérée par cette communauté. Dans l'autre pagode, un fidèle bouddhiste fut rencontré au lieu du bonze, ce dernier étant absent. Même si cette communauté culturelle vit en terre d'exil, les bonzes restent toujours des personnes vénérées, respectées et invitées à la demeure familiale : ils iront chez les fidèles qui ont réclamé la lecture de la vie du Bouddha ou la prière destinée à éloigner la maladie, le malheur, ou à sanctifier certaines fêtes

²² Bonze : Religieux bouddhiste. Prêtre ou moine bouddhiste de l'Asie du Sud et du Sud-Est

domestiques, selon leurs croyances culturelles. Leur connaissance de la communauté a aidé au recrutement. Les personnes-clés furent aussi fortement sollicitées : deux femmes et deux hommes, qui sont bien connus comme des doyens par cette communauté, ont été rencontrés. Ils sont aussi réputés pour leur implication bénévole ou pour leur travail communautaire auprès des organismes à but non lucratif.

L'appui de ces informateurs ou personnes-clés fut fort apprécié. Ces deux hommes nous ont accueillis à leur domicile et les deux femmes nous ont reçus à leur lieu de travail. La prise de contact a été faite, à cet effet, via ces personnes-clés. Ce sont elles qui ont premièrement rejoint ces répondantes en respectant notre critère de sélection et celles-ci ont accepté de participer à cette recherche en les autorisant à transmettre leurs coordonnées.

Au fur et à mesure que les coordonnées de ces participantes ont été obtenues par les informateurs, les contacts téléphoniques s'établissaient rapidement entre la chercheuse et les participantes. Après une présentation téléphonique brève, mais claire du sujet de recherche et de notre personne, un accord mutuel pour une rencontre était fixé.

3.2. Entrevues

Ici, la grille de questionnaire a également été traduite du français au cambodgien. Toutefois, contrairement au résumé du projet de recherche, elle était transcrite manuellement plutôt qu'en saisie informatique. Cette copie est gardée à portée de main afin de faciliter la formulation des questions en cette langue. Ces questions ne furent cependant pas posées systématiquement une par une, car la méthode d'entrevues est du genre semi-dirigé, c'est-à-dire basé sur un questionnaire ouvert. Autrement dit, une liste de questions ouvertes aborde une série de thèmes rejoignant les concepts déjà établis tels que la famille, la culture et le conflit. Les réponses ne peuvent donc pas se limiter à un «oui» ou à un «non» : De ce fait, les réponses sont personnellement élaborées selon la perception de chacun.

Les thèmes et les questions ouvertes ont permis à ces participantes d'exprimer leurs perceptions du conflit dans leurs relations familiales, leurs désirs, leurs plaisirs et leurs

difficultés de la vie quotidienne, sans aucun choix de réponse du genre «oui ou non». Comme le mentionnent Mayer, Ouellet et collaborateurs dans leur ouvrage *Méthodes de recherche en intervention sociale*:

Une personne interrogée peut y répondre à sa façon et donner son opinion concernant un problème. Cela suppose non seulement que le répondant connaît le problème, mais aussi qu'il ait formé une opinion assez précise sur le sujet puisque aucun choix de réponses ne lui est proposé. Ainsi, les questions ouvertes permettent de mieux connaître l'opinion réelle du répondant. (Mayer, Ouellet et collaborateurs, 2000, p. 97)

3.2.1 Déroulement des entrevues

Comme susmentionnés, le questionnaire et la présentation du sujet de recherche ont été traduits avant que ne soit entamé le travail sur le terrain. Le questionnaire n'a pas été remis aux participantes, ni suivi à la lettre. Il a servi de référence et il fut utilisé au besoin pour favoriser une formulation adéquate en cette langue. Ces questions ne furent pas posées systématiquement une par une, car la connaissance du cadre conceptuel et des questions de recherche s'avérait déjà suffisante, ce qui facilita l'orientation de la recherche.

La plupart des répondantes se sont exprimées avec aisance sur les événements passés de leur vie quotidienne. Elles ont raconté leurs histoires. Chacune était unique, mais elles restaient semblables dans leurs trajectoires d'immigrations et dans leurs vies avec les adolescents. Autrement dit, bien que ces histoires différaient les unes des autres selon chaque famille, elles étaient néanmoins semblables dans leur souffrance et dans leur amour familial. D'autres participantes ont livré un récit dont l'expression était à la fois poétique et emplie de la détresse psychologique qu'elles éprouvaient et à laquelle elles étaient en train de faire face. Madame Vorak, en outre, a présenté les difficultés qu'elle a vécues avec son fils quand il a exprimé sa colère et sa révolte en donnant un coup de poing très fort sur le mur, faisant ainsi un gros trou. Cette dame n'a pas seulement recouru au langage verbal, mais pour bien exposer l'ampleur de sa situation, elle a représenté la dimension de ce trou à l'aide de ses deux mains : «grosse comme ça». Par un tel discours, elle communiquait l'affliction que lui causaient ces moments difficiles de même que le fait que sa situation n'était pas réglée. À l'instar d'un volcan

endormi, son chagrin pourrait faire éruption à tout moment. Madame Borameil, de son côté, a comparé sa vie à celle d'un arbre déraciné et sans racine pivotante²³ dont la résistance au mauvais temps serait si précaire qu'une simple rafale de vent pourrait le faire écrouler. C'étaient des styles de discours très imagés, qui donnaient davantage accès aux situations conflictuelles de la vie courante que la plupart de ces familles ont dû affronter. Un père de famille a voulu partager son point de vue en faisant appel à l'éducation qu'il a reçue de ses parents dans son pays d'origine. Il a raconté son quotidien en recourant à un discours bien structuré : il relatait les événements par ordre chronologique. Il a parlé avec le crayon dans la main afin de prendre des notes sur une feuille posée devant lui, sur une tablette. Il a organisé sa pensée tout en écoutant les autres. Il a su énoncer ses idées de façon bien ordonnée, suivant une progression logique, mais il a démontré très peu de sentiments dans son discours.

3.2.2 Langue d'entrevue

Les entrevues se sont déroulées en cambodgien. Il s'agit de leur langue maternelle et elle permet à ces mères de s'exprimer plus facilement à propos de leurs relations et rapports avec leurs enfants, sans chercher les mots pour communiquer leurs émotions, leurs sentiments et leurs expériences de vie. Ainsi, l'élocution s'est trouvée facilitée par le choix de la langue d'entrevue.

Une attitude appropriée au niveau linguistique a été adoptée afin d'établir un bon contact et un bon lien de confiance. Parmi ces répondantes, une seule femme était plus jeune que l'interviewer, mais malgré son âge, le terme «Bâng» fut utilisé afin de lui accorder tout le respect qui seyait à la situation. Pour certaines autres femmes provenant de milieux ruraux, le terme «Bâng» a aussi été employé pour exprimer la déférence due aux aînées. Les écarts entre le milieu universitaire et le milieu non scolaire ou peu scolarisé; entre la ville et la campagne fut consciencieusement tenue en compte dans ces entrevues. Ainsi a été surmontée la distance sociale, grâce à la connivence qui liait les

²³ La racine pivotante : En botanique, selon le dictionnaire Larousse elle est 'très grosse par rapport aux radicelles et s'enfonçant verticalement dans la terre'. C'est un organe vital de la plante servant à puiser l'eau et les éléments nutritifs nécessaires à son développement. Elle se forme très tôt lors du développement de la plante, dès le début de la germination.

émettrices à la réceptrice. Aussi, la complicité féminine a permis de franchir les obstacles liés aux différences de conditions sociales et, en particulier, la crainte du mépris de classes. Dans cette culture, d'ailleurs, les jeunes doivent faire preuve d'un minimum de respect envers les aînés. En outre, la coutume veut que l'on se salue en baissant la tête avec les deux mains jointes. Cette pratique a été employée sans réserve. Ces manières de 'savoir-vivre' avaient pour but de réduire l'écart de statuts entre interviewées et interviewer.

3.2.3 Lieux des entrevues

En ce qui a trait au choix des lieux d'entrevues, il a été laissé aux participantes et la plupart d'entre elles ont opté pour leurs résidences. Personne n'a préféré un autre lieu, non-familier, tel que la pagode ou un organisme communautaire non-institutionnel. Le fait de laisser un tel choix à ces femmes leur a permis de se sentir plus à l'aise d'exprimer leurs vécus. Cette appropriation de leur environnement les a aussi aidées à avoir plus d'assurance et de maîtrise de soi. L'interviewer a apprivoisé l'environnement des participantes : même les restaurants et bureaux qui leur étaient familiers. Six des huit entrevues se sont déroulées aux domiciles des participantes, à l'exception d'une rencontre de groupe et d'une rencontre individuelle. Cette première rencontre de groupe a eu lieu dans le casse-croûte d'un dépanneur de la région Montréal-Métropolitaine. C'est une entrevue à cinq répondantes et ces femmes se connaissent entre elles. Madame Hing, qui est propriétaire de ce lieu depuis quelques années, a facilité le travail en rassemblant les participantes. Un autre genre de rencontre individuelle eut aussi lieu à Montréal dans un lieu non-résidentiel. En fait, cette entrevue s'est déroulée dans un bureau privé où la participante et son mari travaillaient à leur compte. Une seconde rencontre de groupe de trois participantes s'est déroulée dans une résidence de la Rive-Sud.

La plupart des entretiens ont été menés autour d'une table à manger. Dès le début de chaque rencontre, le sujet de l'entrevue, déjà présenté lors de notre conversation téléphonique avec ces participantes, était entamé. Le but de recherche était expliqué de nouveau, tout en nous présentant comme étudiante et chercheuse intéressée par les conflits intergénérationnels dans la communauté cambodgienne vivant au Québec. En

plus de l'explication, une copie (voir annexe) du 'Résumé de recherche et présentation de son auteur' a été donnée. Une demande a été adressée à ces participantes, soit la signature du «protocole de consentement», tout en assurant la confidentialité de leurs récits. Le temps accordé à une entrevue individuelle variait entre 50 et 80 minutes et les entrevues de groupe ont duré de 150 à 200 minutes.

3.2.4. Particularités culturelles

La majorité des gens approchés ont accepté de participer à la recherche sans hésitation. Et depuis « l'entrevue », certaines relations amicales sont nées. Un contact téléphonique a été maintenu. Il y a même eu des rencontres dans des lieux tels que la pagode²⁴.

Les premières minutes de l'entrevue sont cruciales, d'où l'importance de mettre les participantes en confiance tout en établissant une relation de respect mutuel. Une fois que ces dernières sont à l'aise, l'entrevue peut débiter tout en faisant preuve de présence d'esprit. L'introduction fut bien accueillie par les membres. Nous bénéficions du fait que quelques-unes des répondantes nous ont connus lors de notre travail de bénévolat auprès de la «Communauté khmère du Canada » il y a quelques années. La similitude de nos origines et de nos parcours de vie sous le régime des Khmers rouges facilita beaucoup les entretiens et les liens de confiance pour la cueillette de données, lors de l'entrevue.

Pendant les rencontres, les gens offraient breuvages et victuailles. Il s'agit d'un trait culturel cambodgien depuis toujours à faire preuve d'hospitalité envers les invités lorsqu'ils sont acceptés en sa demeure. Le refus de ces marques de générosité est considéré comme un affront : accepter un verre d'eau ou de jus est un minimum. À deux endroits, les invitations à partager les repas ont été acceptées (un dîner et un souper). Une fois, l'entrevue s'est déroulée dans une chambre à coucher (chambre inoccupée), car c'était la fin de semaine et à ce moment-là, des amis sont passés à l'improviste. Comme la participante n'a pas voulu être dérangée ou être écoutée par les amis, elle a suggéré de poursuivre l'entrevue dans une chambre. Par politesse cambodgienne, nous avons pris

²⁴ Pagode. Un temple. Un lieu de culte pour les croyants de la religion bouddhiste

place sur un matelas déposé directement sur le plancher, laissant ainsi à la dame sa place sur le lit, par respect pour son âge. Là, elle put prendre physiquement une position plus élevée.

Dans toutes les résidences, il est de mise de se déchausser dès l'entrée avant de pénétrer chez les gens. Les salutations se font en joignant les mains juste au-dessous du nez tout en inclinant la tête. Cette attitude est adoptée parce que dans la tradition de cette communauté, la plus jeune ou l'invitée doit manifester ses respects envers les aînés ou les propriétaires des lieux.

Le processus de recrutement des participantes s'étendait du mois de mai au mois d'août 2006. Mai est la fin de la longue période hivernale et le début du printemps. Pour certaines personnes, c'était la saison du travail aux champs, dont le retour à la maison se faisait tard dans la soirée. Deux femmes qui occupaient un emploi saisonnier ont exprimé leurs regrets de ne pas pouvoir participer à la recherche, car elles partaient très tôt au champ et n'arrivaient à la maison que tardivement, d'où la difficulté de procéder à l'entrevue. Comme le sujet les intéressait, elles ont proposé de faire l'entrevue par téléphone, mais cette proposition a été écartée. Mai est aussi un mois de «Visak Bochea»²⁵ pour les bouddhistes. Au cours de ce processus de recrutement, nous sommes également rendus à la pagode lors d'une cérémonie soulignant la naissance et l'illumination de Bouddha, considérant que c'était une journée de rassemblement pour les fêtes traditionnelles et religieuses de cette communauté établie au Québec et qu'il était probable d'avoir plus de facilité à recruter les personnes désirées. Mais il s'agissait d'une erreur de calcul, car durant cette journée, les gens ont été plutôt préoccupés par la cérémonie et ils n'ont guère porté leur attention au sujet de recherche.

Parmi les personnes contactées par téléphone, 3 ont refusé de participer à l'entrevue. L'une d'entre elles, après avoir accepté, a changé d'avis. Elle a révélé sa souffrance en mentionnant qu'elle n'était pas encore prête à rouvrir sa blessure, en train

²⁵ Visak Bochea. la naissance et l'illumination de Bouddha.

de se cicatriser: elle a déclaré avoir perdu ses enfants à cause de la DPJ²⁶. Sa situation paraissait fort compréhensible et c'est pourquoi il y eut abstention de toute sollicitation supplémentaire. Une écoute active lui a été prodiguée, ainsi que la suggestion d'aller chercher support auprès d'organismes communautaires tels que le CARI²⁷ et le Centre de Courage Place-Benoît²⁸, où se trouvent des intervenantes parlant sa langue maternelle.

À quelques occasions, force a été de s'incliner devant une situation non-recherchée. Le but initial était de mener des entrevues seulement auprès des mères. Pourtant, au cours d'une rencontre de groupe un père a manifesté un intérêt pour le sujet de recherche en se joignant à ses amies. Il faut dire que sa femme était présente, mais préférait écouter le déroulement de l'entrevue plutôt d'y participer, malgré l'invitation. Cet 'obstacle' rencontré a suscité une remise en question et le déploiement d'efforts additionnels pour trouver d'autres solutions. Une d'entre elles, qui pourrait être envisagée pour une future recherche, serait d'envoyer par la poste à toutes ces répondantes le résumé du projet afin de s'assurer qu'elles en comprennent clairement le but ainsi que les critères. Une telle démarche permettrait aux participantes de se référer aux questions posées pour obtenir plus de précisions sur les réponses à donner et ainsi éviter une éventuelle confusion à propos de l'entrevue ou de la pertinence d'inviter des amis à les rejoindre. Une autre interrogation est apparue: serait-il probable que la culture cambodgienne, où la mère est la principale éducatrice des enfants, soit en train de se modifier suivant le contexte nord-américain et que le père soit désormais plus impliqué dans l'éducation de leurs enfants qu'autrefois? Il est évident qu'une telle hypothèse devra être vérifiée empiriquement.

²⁶ DPJ : Direction de la Protection de la Jeunesse

²⁷ CARI : Centre d'Accueil et de Référence sociale et économique pour Immigrants

²⁸ Centre de Courage Place-Benoît à St-Laurent

Au niveau de l'entrevue, après avoir passé les deux premières rencontres individuelles, qui ne se sont pas déroulées comme prévu, une révision s'est avérée nécessaire. En constatant avoir accordé une trop grande place au récit de vie de la terreur et des pertes qu'elles ont dû subir, une remise en question sur la technique de l'entrevue s'est imposée. À certains moments, le drame de la perte d'un proche refaisait surface et les yeux se remplissaient de larmes tandis que les gorges se nouaient. Il fallait alors accorder le temps nécessaire au regain du calme avant d'engager réellement sur le travail de recherche. Face à cette sensibilité, le temps s'écoule très vite et le sujet réel de la recherche devient un enjeu. Après avoir passé ces deux premières entrevues, il fut constaté que les participantes avaient saisi cette occasion pour exprimer leurs vécus sous le régime de Khmers rouges et relater leur processus d'immigration avant d'arriver au Québec. Il y eut donc l'obligation de modifier la manière d'aborder les prochains questionnaires. L'aspect migratoire ainsi que le vécu sous le régime de génocide Khmer Rouge fut maintenu, mais au lieu qu'il soit abordé en premier, il s'est retrouvé en dernier. En modifiant la manière d'aborder le sujet, les participantes ont passé plus de temps à parler de leurs relations familiales, où les frictions sont beaucoup plus mises en évidence. Lors des rencontres avec ces répondantes, certains problèmes sont survenus. Surtout lorsque le sujet des rapports intergénérationnels fut abordé. Cela leur a fait revivre les souvenirs de leur famille actuellement absente, générant ainsi tristesse et pleurs.

3.3 Aspects éthiques

C'est une petite communauté : moins de dix mille personnes vivant au Québec, donc la confidentialité de chaque membre doit être assurée. La vie personnelle, conjugale et familiale ainsi que les coordonnées de ces participantes doivent rester secrètes: seule l'interviewer est au courant. Cette participation à la recherche est un processus volontaire et les participantes ont été informées qu'elles pouvaient mettre fin à l'entrevue pour n'importe quels motifs, car elles sont maîtres de leurs choix durant cette période. D'ailleurs, une attitude à la fois respectueuse et exempte de pression leur fut témoignée en tout temps, particulièrement lorsqu'une participante manifestait une quelconque réticence sur un sujet touchant un secret intime. Tout au long des entrevues, nul n'a quitté ou mis fin aux rencontres. Cependant, force fut de constater que la majorité des participantes éprouvaient une certaine réticence à apposer

leurs signatures sur la ‘formule de consentement éclairé’ (est aussi traduit en cambodgien), et ce, malgré les explications données. Elles étaient prêtes à aborder verbalement le thème de leurs relations, mais lorsqu’il s’agissait de signer un document, une hésitation se manifestait. Cette réticence est probablement imputable au régime génocidaire des Khmers Rouges, où ces refus de divulguer toute la vérité les aidaient à protéger leurs propres personnes ainsi que leurs «familles», et où apposer une signature équivalait vraisemblablement à confirmer sa situation. Aussi, les explications du contenu de ce document exigeaient une attention encore plus accrue afin de bien les assurer que leur identité personnelle n’apparaîtrait pas dans la dissertation et qu’un pseudonyme serait utilisé. En effet, tous les noms de ces personnes interviewées ont été modifiés afin de protéger leur confidentialité. Malgré ces altérations, les caractéristiques de noms cambodgiens furent retenues. Les permissions d’enregistrer les entretiens furent demandées. Il leur fut assuré que cet enregistrement ne servirait que pour le travail universitaire et ne sert à rien d’autre. Elles pouvaient même demander à recevoir la cassette si elles le désiraient, mais personne n’en a manifesté de l’intérêt. Notons également qu’un tableau des caractéristiques sociodémographiques des participantes est présenté dans l’annexe du mémoire: situation sociale, niveau de scolarité des parents, âge, nombre d’enfants, sexes, etc.

3.4 Méthode d’analyse

La méthode d’analyse qualitative adoptée est celle de l’analyse par théorisation ancrée. Dans cette méthode (ensemble des activités utilisées pour réaliser le travail de recherche), certains outils ont aidé à valider l’investigation à partir des données empiriques. Ici, comme l’a souligné Paillé, il faut répondre à la question : «Que faire avec les données, comment les analyser?» (Paillé, 1994. P.149). Cependant, il convient d’abord de présenter la méthode utilisée pour réaliser les entretiens et obtenir ces résultats empiriquement. C’est une démarche en constante évolution, qui se déroule étape par étape, de l’enregistrement à la catégorisation en passant par la transcription et la codification.

3.4.1 Enregistrement

Certains outils sont absolument nécessaires avant de s'engager sur le terrain. Entre autres, la grille d'entretien, le consentement, la présentation de recherche. Cependant, un autre élément est tout aussi important : le magnétophone ! Tous ces outils sont importants et se complètent, mais ce dernier demande aussi son lot de préparation. Avant de partir pour la rencontre, il fallait toujours y introduire de nouvelles piles et une nouvelle cassette, tout en s'assurant qu'il fonctionnait bien. Une étiquette d'identification au nom de la personne à interviewer était déjà posée sur la cassette afin d'éviter tout imbroglio. La machine doit être digne de confiance. L'abstention de prise de notes permettait de consacrer une entière disponibilité à l'égard de la personne interviewée et à son histoire particulière. Il s'agit d'une stratégie d'écoute active qui favorise non seulement la disponibilité, mais aussi l'intérêt, comme l'ont souligné Blanchet et Gotman: « cette activité d'écoute permettra d'interpréter correctement le discours de l'interviewé » (Blanchet et Gotman, 2007, p. 79)

3.4.2 Transcription

L'étape suivante fut celle de la transcription. Il s'agit ici de retranscrire intégralement tout ce qui a été dit, mot à mot, à partir du magnétophone. À ce stade-ci, même, les noms des gens sont conservés tels quels. La transcription a été effectuée une fois que toutes les entrevues seront terminées. Cela a exigé un mois de travail! Après avoir été transcrites en cambodgien, la 1^{re} entrevue de groupe et la première entrevue individuelle furent ensuite traduites en français. Une fois terminées, ces deux entrevues reçurent une attention plus particulière, car elles eurent pour but de faciliter le travail avec le directeur, afin que ce dernier puisse suivre et comprendre la démarche, et ainsi l'orienter tout au long de cette analyse. Notons que ces deux entrevues traduites en français ont été informatisées (contrairement aux six autres entrevues qui n'ont pas été traduites en français). L'informatisation de ses deux entrevues a été organisée en ménageant une colonne à droite pour faciliter le travail lors de la codification. Parmi ces six autres transcriptions, de nombreuses citations jugées pertinentes pour illustrer les

concepts furent traduites en français et informatisées. Ce long processus de travail sur ces données empiriques s'est effectué soigneusement et s'est révélé fascinant.

3.4.3 Codification

L'étape suivante de cette analyse par théorisation ancrée est «la codification qui consiste à étiqueter l'ensemble des éléments présents dans le corpus initial» (Paillé, 1994, p.153). La codification permet de regrouper les mêmes thèmes afin d'aboutir à leur catégorisation éventuelle. Il s'agissait de «dégager, relever, nommer, résumer, thématiser, presque ligne par ligne, le propos développé à l'intérieur du corpus sur lequel porte l'analyse» (Paillé, 1994, p. 154). Pour cette recherche, cela signifie : la lecture de la transcription de chaque entrevue. Pour ce faire, les citations pertinentes furent soulignées à l'aide de stylos de couleurs différentes, suivant les concepts pré-établis afin de faciliter la prochaine étape de catégorisation. Donc, chaque code, avec sa citation, correspond au sous-concept ou au thème de chaque entrevue. Il faut préciser que, dans ce processus de travail, il s'agissait d'une technique à deux niveaux : le 1er étant la codification manuelle de la transcription et le soulignement des seules paroles significatives ; le 2e étant la traduction desdites paroles en français ainsi que leur informatisation.

3.4.4 Catégorisation

C'est la deuxième étape importante de l'analyse. Nous allons reprendre le concept du même auteur qui définit les «catégorisations» comme les «aspects les plus importants du phénomène à l'étude [qui] commencent à être nommés» (Paillé, 1994, p. 153). La catégorisation est effectivement une suite à la codification, c'est-à-dire un processus de regroupement des différents codes dégagés des huit entrevues. C'est d'amasser, à travers de nouvelles lectures de ces huit entrevues, les mêmes codes conceptuels. Par exemple : le conflit, la famille, le rôle parental, etc. Les codes sont regroupés par thématique ou par sous-concept et classés dans un fichier informatique sous le nom 'regroupement par thème'. Pour mieux saisir cette méthode de travail, on peut comparer ce processus à une activité de classement des fruits. Il s'agit de mettre au préalable toutes les sortes de pommes dans un panier et les agrumes dans un autre. Mais ce n'est pas encore terminé, car les pommes peuvent être encore classées : pommes à cidre, pommes de table et

pommes à cuire. Les agrumes suivent le même schéma: les oranges, les mandarines et les pamplemousses sont triées. Il est crucial de voir clair à travers ces nombreux sous-concepts et de s'assurer que tous les codes ont été sous-conceptualisés. C'est pourquoi tous les sous-concepts qui ont été dégagés jusqu'à présent ont été imprimés (ce qui représente une centaine de pages) et collés au mur pour offrir une meilleure perspective. Comme Paillé (1994) l'a souligné dans son ouvrage «c'est rendre intelligible un phénomène d'importance, c'est expliquer un événement, c'est lui donner un contexte nouveau, un contexte plus large, c'est le mettre en perspective ou lui donner une dimension existentielle, critique, philosophique. C'est, en fin de compte, théoriser.» (Paillé, 1994, p. 160)

Ce processus se poursuit avec un chapitre entièrement consacré aux paroles des participantes : «Présentation de données». Là, leurs paroles sont mises en évidences, exprimant les rapports intergénérationnels conflictuels. Le découpage de ce travail s'avère nécessaire pour faire ressortir les idées principales du sujet de recherche tout en gardant la narration de ces participantes le plus authentique possible. Avant d'arriver à la conclusion, nous poursuivons notre travail sur un autre chapitre intitulé « analyse et l'interprétation de données ». Les données pertinentes y seront analysées en référence du cadre conceptuel qui est déjà défini dans le chapitre 2.

CHAPITRE IV

Présentation des données

Cette section porte sur la présentation des données qui ont été amassées au cours des entrevues. C'est ici qui fait place aux paroles et à des gestes que les participantes décrivent leurs situations. Ces brefs récits autobiographiques attestent du quotidien, parfois lié aux enfants, parfois empreint de nostalgie et chargé de souvenirs marquants. Ils sont donc assujettis aux perceptions, à la sensibilité et aux circonstances très variées, règle générale. Ce sont des histoires émouvantes, toujours particulières. C'est pourquoi chaque témoignage en appelle à la comparaison avec d'autres. Ce chapitre lègue la parole aux participantes rencontrées.

La problématique des difficultés rencontrées dans les relations familiales des familles cambodgiennes en contexte d'immigration sera présentée de la manière suivante: Tout d'abord, le conflit sera présenté de façon globale telle qu'il peut survenir dans n'importe quelle famille ayant des adolescents. En second lieu, son aspect intergénérationnel sera étudié, plus particulièrement dans son contexte culturel. Ensuite, le texte aborde la vision de relations parents-enfants harmonieuses ainsi que les stratégies adoptées par ces familles.

4.1 Conflits d'ordre général

Les participantes sont unanimes pour reconnaître qu'il n'est pas toujours facile de mener une existence avec des enfants en Occident. Néanmoins, les hauts et les bas de ces relations peuvent être considérés «endurables», comme l'affirmait une d'entre elles. Elle émit l'avis que «si on est capable d'adopter et de suivre la culture d'ici, on n'aura probablement pas de difficulté.»

Les défis de la maternité résident dans le fait que les sujettes ont été éduquées dans un autre milieu culturel. Mme Sorya admet ne pas connaître les coutumes des jeunes Québécois, ce qui lui permettrait de mieux répondre aux besoins évolutifs de ses enfants : la télévision

s'est avérée son principal outil d'apprentissage des habitudes occidentales. «Très difficile. Difficile comment ? Difficile, car je ne connais pas toutes les habitudes de vie des enfants d'ici.» (Sorya, p. 5).

Ces parents disent trouver ardu d'inculquer le respect aux jeunes grandissant ici, au Québec. Le Cambodge et cette province canadienne sont aux antipodes, en ce qui a trait aux conceptions pédagogiques. Certaines mères comparent leur jeunesse à celle de leur progéniture afin d'en démontrer les divergences. Jadis, elles avaient l'habitude d'accueillir avec gratitude les recommandations prodiguées par les parents. Elles comblaient avec enthousiasme les requêtes parentales. Ici, leurs mises en garde ou demandes maternelles ne se voient pas gratifiées de beaucoup d'égards ou de considération. Elles notent que la notion du respect envers les aînés ou les parents est pratiquement absente. Elles affirment que leur autorité est très contestée. Une mère éprouve durement son rôle:

Quand j'ai vécu avec mes parents, je peux me rappeler leurs conseils que j'acceptais avec plaisir. Toutes les demandes formulées par mes parents, je les ai exécutées, toujours sans réserve. Je n'osais pas les contrarier. Moi, ici mon autorité parentale n'est pas comme celle de mes parents. C'est très fragile. Souvent, mes instructions ou mes conseils sont contestés. Ils osent même manifester leur désaccord en me répondant qu'ils n'ont pas envie d'exécuter une tâche quelconque. (Tor va chea mouy mèr vign beu va min chang tveu va tor var) (Khuna, p. 25)

La majorité des parents rencontrés croient que la relation de couple d'une famille peut influencer grandement la manière d'éduquer les enfants. Les rapports conflictuels des époux détériorent leur crédibilité auprès de leurs jeunes et entravent la discipline. Celles qui ont dû traverser un divorce affirment que celui-ci est non seulement mal perçu et mal accepté par la communauté, mais que les relations épineuses entre conjoints ont un impact direct et néfaste sur la vie des enfants. Elles peuvent même, à leur avis, conduire très tôt au décrochage scolaire, avant l'obtention du diplôme d'études secondaires. Madame Borameil exprime sa déception, son désarroi et son isolement:

Mon mari, lui, il détruisait mon bonheur, mon avenir et il a détruit aussi, en même temps, l'avenir des enfants. Lui, il ne m'a jamais aidée dans l'éducation des enfants. Même pas une simple parole aux enfants en lui conseillant de me respecter : «vous devez écouter votre mère (troy sdab mère hèng. «Écouter» dans le sens de «respecter»), vous devez aller à l'école, vous devez porter toute votre attention à vos études et ne vous faites pas de soucis avec la séparation de vos parents.» Mon ex-

mari m'a fait beaucoup souffrir. Non seulement il était un joueur compulsif, mais il était aussi infidèle. Il ne m'aidait pas du tout et en plus, il a détruit mon bonheur et l'avenir des enfants. Il rendait notre vie compliquée et très difficile. J'ai dû travailler pour nourrir non seulement les petits, mais lui aussi, car il dépensait tout ce qu'il avait pu gagner aux jeux de hasard [...] J'ai enduré longtemps, afin de sauver la vie familiale. Une femme divorcée est très mal vue et mal acceptée par notre communauté. Dans cette période difficile, j'ai été seule à élever les enfants. C'était difficile et mes deux premiers enfants n'ont pas voulu suivre mes conseils pour terminer les études secondaires. Et là, ils ont décroché! (Borameil, p. 63)

Un autre élément crucial se situe au niveau pécuniaire. Environ un tiers des mères rencontrées ont été très éprouvées par l'impression d'être impuissantes face aux situations financières. Elles se trouvaient régulièrement à la merci de leurs enfants, qui possédaient des emplois salariés. Pour assumer les dépenses courantes, elles devaient gérer le peu qu'elles réussissaient à obtenir. Les repas devaient être préparés selon le budget disponible afin d'éviter d'emprunter de l'argent des amis. Selon elles, le montant reçu de l'Aide gouvernementale (assistance-emploi) suffisait à peine pour payer le loyer. Mme Vany dévoila sa difficulté : «Deux de mes enfants m'aident un peu financièrement, car ils ont aussi leurs propres besoins, leurs propres dépenses. Je n'ose pas demander plus.» (Vany p.12). En contrepartie, le fait d'accepter l'aide des enfants affaiblit l'autorité parentale. Les conseils qui leur sont prodigués exercent peu d'effet sur eux. Il arrive même que ces derniers profèrent des insultes qui, dans une situation normale, seraient jugées inadmissibles. Le plus souvent, les mères préféreront se taire afin d'éviter la discorde. Madame Vany a fait part du mauvais comportement de son fils, de sa consommation d'alcool et de ses sorties tardives les fins de semaine. L'honneur de la famille se trouve menacé lorsque le fils rentre ivre, troublant le voisinage par ses divagations et son tapage.

Il devient irrespectueux et grossier envers moi, sa propre mère. Il me crie tous les noms lorsque j'essaie de le calmer en lui conseillant d'aller directement se coucher, sans déranger le sommeil des autres. (Vanny, p. 25)

Étant donné que ce fils dilapide le revenu pour s'amuser et se saouler, sa mère lui conseille d'économiser pour pouvoir visiter le pays de ses ancêtres ou pour obtenir un permis de conduire. Devant le comportement de son fils, cette mère en vient à constater que les enfants de ce pays ne suivent pas toujours les conseils des parents, ce qui la porte à croire que ceux-ci sont impuissants à éduquer leurs rejetons.

Mon fils peut même se fâcher si je continue de répéter la même chose. Il m'a dit: «Arrête de répéter toujours la même chose ! Ce qui compte, c'est que j'ai de l'argent à te donner. Arrête de te casser la tête pour moi ! » Je reste figée, ne sachant quoi répondre. Il aide à couvrir ma dépense et, moi, je ne dois pas lui fâcher. Les enfants d'ici, c'est très difficile. Ils ne nous écoutent pas toujours. On est content s'ils empruntent le chemin qu'on leur montre (vea tame kanlongthor kor yeung sabay klas tov). S'ils nous écoutent, on est chanceux, on est heureux, mais ce n'est pas toujours comme ça ! (Vany, p. 20)

4.1.1 Conflit en rapport aux tâches ménagères

Les corvées domestiques faisant partie de la routine, elles devraient se dérouler normalement au sein de la famille, sans égard au sexe des enfants. Néanmoins, pour certaines mères, cet apprentissage est considéré comme l'apanage des filles. La perception culturelle cambodgienne tient pour acquis que c'est un devoir maternel que d'éduquer les filles à entretenir le foyer, car ce sont ces dernières qui, une fois mariées, devront savoir s'en occuper. C'est une conception qui persiste même après l'immigration au Québec. Madame Khuna, en outre, redoute la critique. Si ses enfants ne savent pas prendre soin de la maison, la faute lui sera imputable.

Si je ne montre pas, ne dirige pas, n'ordonne pas à mes filles d'entretenir la maison, lorsqu'elles seront mariées, elles ne sauront pas prendre soin de leurs foyers. Elles seront jugées. On dira que c'est à cause de moi, que je ne les ai pas éduquées. C'est vrai n'est-ce pas? (Khuna, p. 26)

En revanche, une autre mère a constaté que son fils aîné était attentif à son bien-être et contribuait aux travaux ménagers afin d'alléger ses nombreuses responsabilités. Ce support contribue à la rapprocher davantage de lui que de ses autres enfants. Néanmoins, elle conserve tout de même la conviction que ces tâches sont réservées aux filles, et non aux garçons. En ce sens, elle rejoint l'opinion la plupart des participantes.

Mon fils, lui, il a les caractéristiques d'une fille. Pourquoi ? Ce n'est pas sa personnalité, mais plutôt sa manière de vivre avec nous. Il nous aide dans le travail de la maison. Quand il arrive à la maison, de l'école, il me demande : maman, as-tu besoin de mon aide ? Pour préparer le repas ? Pour faire cuire le riz ou dans tes autres travaux ? Il est capable de nous aider une heure ou deux, puis après, il part faire ses devoirs scolaires. (Borameil, P. 51)

Madame Khuna livre aussi ses commentaires à ce sujet. Lorsqu'elle demande à ses enfants d'exécuter une tâche quelconque et qu'ils refusent de s'y soumettre, elle l'effectue elle-même, à la fois résignée et déçue.

Mes enfants me répondent lorsqu'ils ne veulent pas exécuter un travail. Comme lorsque je leur demande de laver la toilette : ils répondent qu'ils ne le feront pas, en ajoutant qu'ils ont un rendez-vous ou ils doivent aller quelque part. Ils ne peuvent pas le faire et ils quittent la maison. Et là, je dois le faire. (Khuna, p. 25)

Cette mère, dont la garde des enfants a été retirée, perçoit les complications relationnelles qui en ont découlé. Cette situation exige d'elle moult efforts afin de faire passer ses messages. Elle aussi est d'avis que les travaux domestiques incombent aux femmes; lorsque ses petits vivaient sous son toit, ses filles étaient formées en la matière.

Moi, je crois que tous les travaux de la maison me reviennent. Je suis chef (mékrousar) de famille. Je dois la gérer. Je ne veux pas que mes enfants participent plus dans les affaires de la maison. Mais mes filles doivent apprendre à faire ces tâches, car les filles, lorsqu'elles se marient, un jour, elles doivent déjà connaître l'entretien ménager. Si elles ne sont pas éduquées de telle manière, je serai très mal jugée. On dira que je ne sais pas éduquer mes filles selon la tradition khmère. C'est moi qui serai la fautive. (Khuna, p. 26)

4.1.2 Conflits en rapport à l'alimentation

Plusieurs parents rencontrés ont intégré les mets nord-américains à leur menu. Ils souhaitent quand même que leurs enfants sachent à tout le moins consommer le riz et les plats d'accompagnements. Ces repas représentent leur identité culturelle. Ils disent avoir imposé les habitudes alimentaires cambodgiennes aux enfants dès que ces derniers ont commencé à se nourrir, afin qu'ils acquièrent l'accoutumance au goût et qu'ils se sentent à l'aise avec ces victuailles. Madame Syransy expose son point de vue :

Si nous mangeons le riz avec la soupe acide (Samlor machou) et que mes enfants refusent de prendre ce repas en demandant le hamburger ou un Big Mac, nous ne devons pas céder à leur caprice. Il faut imposer des limites dès leurs très jeunes âges et lorsqu'ils seront grands, les problèmes seront moindres.» (Syransy, p. 20)

Une autre mère exprime sa satisfaction sur ce point. Toutefois, dès leur plus jeune âge, ses petits ont appris à manger tous les repas khmers sans faire de distinction. En plus, à la maison, tout le monde consomme les mêmes plats, en variant entre les mets khmers, les mets chinois, les mets philippins et les mets occidentaux. Cette mère a

l'impression que l'existence se trouve facilitée par la faculté de se sustenter de façon diversifiée.

Je suis très satisfaite que mes fils mangent de tout. Ils répondent à mon désir. Ils mangent même un certain plat typiquement khmer comme prâhok²⁹ avec les légumes (beu aune tov phatès bâng bâng chamhoy prohok chhea mouy banlè aune gnam chagn kaun bâng té). (Sorya, p. 15)

Une troisième participante adopte aussi cette idée, en ajoutant qu'il faut en effet imposer des règles, surtout pour les dîners à l'école. C'est souvent là que les enfants refusent de manger du riz, vu que la restauration rapide est très accessible et que l'influence des pairs est très forte. Le sentiment de marginalité face aux autres enfants de l'école versus l'alimentation traditionnelle est un des sujets de discussion qui conduisent souvent à des tensions au sein de la famille. Une mère explique son accommodement: sur les 5 jours d'école, sa fille doit apporter au moins une fois du riz, deux fois des repas congelés et deux fois des sandwiches ou de l'argent qu'elle peut utiliser pour acheter un repas à la cantine de l'école. Cette femme et son mari consomment journalièrement les spécialités cambodgiennes, tandis que leur fille partage quelquefois leur nourriture et mange d'autres fois des mets plus typiquement nord-américains.

Ce n'est pas par souci d'économie, mais pour raison d'identité familiale et culturelle que la fille est obligée d'apporter du riz à l'école. Nous voulons qu'il y ait quelques choses qui fassent partie de la famille, nous devons manger du riz et nous devons obligatoirement avoir notre propre plat, que nous préparons nous-mêmes, fait à la maison. Je veux conserver mon art culinaire. Je ne veux pas que ma fille oublie ou ignore notre plat cambodgien. Je ne dois pas lui donner à manger seulement des repas occidentaux. J'ai le devoir d'encourager mon enfant à manger à la cambodgienne. (Dany, p. 17)

Pour certaines familles, prendre le repas est une convention de même qu'une opportunité de se réunir autour de la table. Pour d'autres, cette pratique se transforme, car souvent, les adultes ne peuvent pas rejoindre leurs enfants à ce moment-là. D'autres encore consomment leurs assiettées devant le petit écran. On constate que les jeunes n'ont plus d'occasions pour manger en compagnie de leurs parents. Madame Phany avoue avoir peu de possibilités de manger à table avec sa progéniture.

²⁹ Prahok est une pâte de poisson en saumure servant de base dans plusieurs mets khmer

Les repas sont prêts avant l'arrivée de mes enfants. Une fois arrivés, ils me demandent : «maman qu'est-ce qu'on a à manger aujourd'hui ?» Après avoir pris la douche, ils vont prendre eux-mêmes le repas pour manger seuls. Ils apportent chacun une assiette et mangent en regardant la télévision. (Phany, p. 11)

4.1.3 Conflits en rapport aux sorties

Les sorties sont des sujets de discussions et de tensions intergénérationnelles et il arrive souvent que les adultes n'accordent pas à leurs jeunes toutes celles qu'ils demandent. Pour certains parents, c'est une discipline stricte et les divertissements devront être diurnes. Durant l'année scolaire, les restrictions se resserrent, car les escapades ne seront tolérées que durant les fins de semaines. Les parents iront même jusqu'à exercer leur autorité pour contrôler les fréquentations amicales, interdire l'accès à tel endroit, ou refuser que tel camarade ne vienne chez eux. Comme le soulignent ces parents, les heures de sorties sont plus restreintes pour la fille que pour le fils, eu égard à leur vulnérabilité. Ils accordent une très grande importance à ce sujet, car ils craignent souvent que leurs filles puissent se faire abuser. Elles essaient de les préserver du danger que représentent les substances illicites ou des agressions sexuelles lors de soirées chez des amis. Pour certains adultes, les heures de sortie sont matière à négociation quand leurs enfants demandent à rester tard, voire passé minuit. Ces enfants évoquent différentes raisons pour faire comme les autres camarades, qui, eux, sont autorisés à veiller. Ils arguent qu'ils ne peuvent pas laisser ridiculiser par les amis au moment où l'ambiance de la fête commence, soit après minuit. Cependant, les mères, pour leur part, souhaitent que celles-ci reviennent au bercail avant 23h. Les explications fournies par l'enfant semblent compréhensibles et raisonnables et peuvent influencer la décision de la mère. Parfois, la mère accepte de faire un compromis en accordant une permission, mais elle tentera néanmoins de raisonner sa fille en évoquant l'aspect culturel de son pays d'origine pour faire comprendre qu'elle n'est pas encore prête à la laisser faire comme les autres enfants de son âge.

Je dis à ma fille que nous sommes Khmers et par tradition nous ne pouvons pas faire comme les autres. Et si elle veut sortir, je peux lui laisser jusqu'à 10h. Mais ma fille me donne de nombreuses explications : à 10h on n'a même pas encore coupé le gâteau et la danse n'a pas encore commencé. L'ambiance de la fête ne commence qu'à minuit. Je lui ai dit non. «Écoute bien, je ne suis pas prête à te laisser faire comme ça! Tu dois m'écouter. Moi je suis Khmère et les autres sont des

Québécoises; nous sommes différentes.» (Kaune trov tè sdab mak chhea khmère kaune trov tè sdab oy chbas ké chhea baraing). (Borany, p. 9)

Cette mère sait que sa fille n'est pas contente de ne pas pouvoir rester aussi longtemps qu'elle le souhaite et agir comme les autres jeunes. Cependant, elle poursuit son éducation selon les valeurs culturelles qui lui sont propres.

Au moment où tu es en train de t'amuser et que tu ne fais pas attention, il y a des gens ayant de mauvaises intentions qui peuvent mettre de la drogue dans ton verre. Les amis que tu as ne sont pas tous bons et de graves conséquences pourraient en découler. (Borany, P. 9)

Les parents rencontrés reconnaissent tous qu'ils gardent encore la perception culturelle de leur pays d'origine en ce qui a trait aux jeunes filles. Elles doivent être surveillées plus étroitement que les garçons, car elles risquent le viol, l'abus ou l'exploitation. Pour eux, ces inquiétudes sont inhérentes au devoir parental. Leur insécurité n'en accroît que davantage lorsqu'ils prennent connaissance des actualités, qui les informe qu'il existe des personnes qui abusent même des bébés. Madame Khuny nous a fait part de sa manière d'exhorter ses filles à écouter les nouvelles présentées au petit écran. Elle constate que les victimes sont majoritairement des femmes, car elles sont plus fragiles. Mais la perception de ses filles est toute autre et elles se moquent de la transmission télévisuelle :

Moi, j'ai appelé ma fille pour venir regarder elle-même ce que la télévision était en train de présenter lors d'une nouvelle du viol d'une jeune fille par une bande. J'ai voulu lui montrer ces faits concrets pour qu'elle ait peur et fasse plus attention, dans sa vie, mais elle n'a porté aucune attention à ce que la télévision donnait comme informations. Et en plus, elle a haussé la voix : «je vous demande, maman, de ne pas me répéter toujours la même chose ! Je sais ! Je comprends !». Dans cette période amoureuse, elle ne voit plus rien : elle ne se fait aucun souci du danger qui pourrait survenir. Chaque fois qu'elle sort, moi, je n'arrive pas à dormir jusqu'à son retour à la maison, afin d'être rassurée qu'elle arrive saine et sauve ». (Khuny, p. 16)

4.1.4 Conflit en rapport à l'affirmation

L'affirmation de l'autonomie constitue un des points cruciaux de l'adolescence. Être capable de prendre une décision soi-même, sans consulter les parents, démontre une affirmation, une autonomie, une acquisition de pouvoir que les jeunes manifestent tout en sachant qu'ils s'aventurent en terrain bien glissant. Cette émancipation ne se fait pas sans

effort et sans confrontation. En effet, il s'agit d'un bouleversement puisque le domaine décisionnel était auparavant géré par les parents. C'est une démarcation de leurs idées et de leurs intérêts qui mettent en évidence un passage progressif des enfants vers une maturité d'adulte. Toutefois, pour de nombreux parents rencontrés, cette affirmation de l'individualité, de l'autonomie, est perçue comme un affrontement. L'adolescent contredit ses parents, car il a sa propre opinion, mais ceux-ci perçoivent l'opinion de celui-là comme une attaque. Pour les parents, cette attitude exprime non seulement la révolte, mais aussi l'irrespect des valeurs cambodgiennes. Ce manque d'ouverture ou de compréhension du mode de vie occidentale de la part des parents est susceptible d'engendrer chez l'enfant le recours aux mensonges pour obtenir ce qu'il désire.

Mon premier enfant est très entêté. Il est plus dur que le métal. Il nous contredit toujours. S'il veut aller quelque part, il utilise toute sa ruse, toutes ses manières pour arriver à ses fins et personne ne peut l'empêcher. Il ne nous écoute pas. Il nous a répondu qu'on l'avait envoyé dans une école privée avec les forts et il devient fort comme eux. Il est capable de prendre une décision lui-même. Il est capable de se contrôler. O.K ! Spécialement dans les dépenses. (Vorak.17)

Certaines mères ont fait part des difficultés éprouvées avec leurs adolescents qui rêvaient d'accroître leur liberté à l'aide d'un emploi modeste, rémunéré au salaire minimum. Ils ambitionnent de s'offrir une myriade de choses avec ce maigre revenu. À cet âge, la pensée magique les porte à croire que tout est possible, que tout peut être réalisé. Ils s'imaginent qu'ils pourront être à la hauteur des nombreux défis de la vie quotidienne tout en faisant leurs propres expériences.

Les enfants d'ici ne suivent pas les conseils des parents sans avoir fait leur propre expérience. Ils veulent démontrer qu'ils sont grands, capables. Quand vous conseillez aux enfants de ne pas toucher à l'eau bouillante, ils ne vous écoutent pas. Jusqu'à ce qu'ils y touchent et qu'ils comprennent que l'eau est effectivement brûlante. (kaune nov srok nés yeung prabe tha teuk kdav vea otté tuoté louk teuk neung ban vea tha kdav mène) Ça, c'est difficile! (Sorya, p. 6)

Les ingérences dans la vie amoureuse d'un enfant ne fonctionnent qu'à court terme. Intervenir dans le but de séparer le garçon de la fille (ou la fille du garçon) ne peut pas amener de résultats durables. Le jeune voudra affirmer son autonomie en choisissant de poursuivre sa vie amoureuse. L'imminence de l'implosion semble flagrante, vu que chacun reste bien ferme dans sa position. Las, les parents n'ont d'autre choix que celui de

laisser leurs enfants faire leurs propres expériences amoureuses et connaître le monde extérieur. Après une longue dispute avec son fils têtue, Madame Vorak a compris qu'elle devait ajuster son rôle maternel. Il a fallu qu'elle accepte son choix, même s'il lui était douloureux. En constatant qu'il ne voulait pas suivre ses conseils, la mère dut plus ou moins se résigner au dessein de ce jeune homme. Elle en ressort avec l'impression qu'elle n'est pas en mesure d'éduquer son fils. Elle abdique devant l'ampleur du désaccord et se réfère à un dicton de circonstance pour expliquer sa situation:

Comme le dit un dicton khmer « both lea preah meada ». Le fils dit adieu à ses parents quand il s'est marié puisqu'il doit construire sa propre famille ou il dit adieu à sa mère pour aller faire un apprentissage ailleurs. Normalement, au Cambodge, c'est le fils qui doit quitter la maison familiale, après s'être marié. Mais ici, au Canada, c'est moi qui dois démissionner devant cette situation. C'est moi qui dois le supplier de rester, mais il n'en veut pas. C'est vraiment difficile [...] Nous démissionnons ! (Vorak, p. 24)

4.2 Conflits d'ordre culturel

Il est clair que la transmission des valeurs culturelles cambodgiennes aux enfants nés et éduqués en Occident présente moult écueils. La sauvegarde de ces principes, en contexte occidental, ne semble pas préoccuper ces jeunes de deuxième génération. Les récits suivants tendent à confirmer davantage cet énoncé.

4.2.1 Conflit en rapport à l'honneur

Ce principe moral exige que les conduites soient conformes aux normes socioculturelles. Il perdure même quand les parents viennent vivre ici, où le code culturel est autre. Pour plusieurs, l'honneur permet de jouir de l'estime d'autrui et de garder le droit à sa dignité morale. On insiste tout particulièrement sur l'honneur des filles, surtout en ce qui a trait aux fréquentations. Plus précisément, les filles doivent s'abstenir de relations sexuelles avant le mariage. Or, il appert que les parents cambodgiens se montrent plus sévères envers leurs enfants de sexe féminin que ceux du sexe opposé. Selon eux, ces mœurs ne sont pas inscrites dans une loi quelconque, mais c'est une habitude que tous se mettent d'accord pour adopter, jugeant qu'elle est importante et qu'ils devront la transmettre d'une génération à l'autre. Ils sont persuadés que les filles sont plus vulnérables et qu'elles se trouvent davantage exposées au danger que les

garçons. Aussi, les jeunes filles leur paraissent moins outillées face au péril. Pour eux, les risques encourus par leurs adolescentes s'accroissent encore davantage durant cette période pubertaire. Cela rend les parents soucieux. Le risque est que la jeune fille mette en péril l'honneur familial en tombant enceinte sans être mariée. Donc, cette éducation peut être perçue comme une barricade pour protéger les demoiselles contre le sexe masculin. Lors d'un entretien de groupe, Monsieur Sam nous fait part de sa théorie.

Les filles qui n'écoutent pas les conseils des parents en ayant un amoureux et des relations sexuelles courent le risque évident de tomber enceintes. Elles auront un problème supplémentaire, qui est le blasphème des esprits de leurs ancêtres. Elles seront malheureuses, malades ou pauvres pour toute leur vie. Je n'ai jamais vu personne qui soit maudit de la sorte, mais les aînés répètent cela d'une génération à l'autre et je continue moi-même de respecter cette moralité. (Sam, p. 13)

Les participantes prétendent qu'il n'existe aucune différence entre l'éducation de leurs filles et celle de leurs garçons. Néanmoins, leurs explications se réfèrent non seulement au principe moral non négligeable qu'est l'honneur, mais aussi à des raisons économiques. Dans les faits, les parents de l'adolescente coupable de cette grave infraction morale devront être responsables du bébé né sans son père (donc, de mère monoparentale).

Par notre culture d'origine, l'honneur est primordial. Si ma fille a une relation avec un inconnu et qu'elle tombe enceinte, l'honneur familial est en péril. L'honneur en est grandement dégradé, car la richesse ou la bonne réputation ne peut contrebalancer des jugements sociaux. De plus, ce sera nous qui aurons le devoir d'élever les petits-enfants (Sam, p. 14)

Depuis toujours, les filles se font inculquer l'interdiction d'avoir de liaisons galantes durant leur scolarité. Il est présumé que la liberté, les sorties, l'amour, leur feront oublier les études. Comme elles sont imprégnées de ce principe, elles n'osent pas dévoiler leurs secrets à leurs parents, de crainte d'aller à l'encontre de la tradition familiale. Ces filles peuvent garder secrète leur relation pendant plusieurs années avant de trouver une occasion idéale pour la dévoiler à leurs parents -personnes respectées.

Monsieur Sam poursuit sa saga:

Ma fille aînée a eu un chum pendant ses études secondaires. Parce que je lui ai régulièrement répété de ne pas avoir de relation amoureuse, elle a donc eu peur de nous dire qu'elle fréquentait quelqu'un. Elle a eu peur que je cause du tort à son amour. Ma fille a attendu de finir son 5e secondaire, alors que nous nous sommes

réjouis de sa réussite scolaire, pour nous annoncer son aventure amoureuse. (Sam, p. 26)

Les parents de jeunes filles sont très préoccupés par le sort de ces dernières. Dans une des familles rencontrées, les adultes se sont tout de suite inquiétés lorsque leur fille annonça qu'elle avait un copain. Les parents réagirent fortement à la suite de cette annonce. Ils craignaient que l' élu ne soit pas sincère envers leur fille. Comme il n'y avait pas eu de présentations entre les deux familles, cela rendit la tâche difficile au couple cambodgien. Cette méconnaissance de la famille du garçon pouvait causer des soucis constants à savoir si leur fille était en sécurité avec ce petit ami ou non.

Je m'inquiète toujours pour ma fille. Pour parler sincèrement, je ne connais pas du tout la famille de ce garçon et en plus, il est originaire d'une autre culture. Normalement, pour que ce dernier ait le droit de sortir avec ma fille, selon la tradition cambodgienne, il faudrait que lui et sa famille viennent se présenter à nous : quel genre de personne, quel genre de famille et quelle histoire familiale? (Tamleab yeung mun neung ké mok srolagn kaune yeung kaune pros neung trov mok oy yeung skoual). (Sam, p. 27)

En ce qui concerne le choix de l'époux, tous disent qu'il revient à leurs enfants, sans distinction concernant l'origine de la personne élue. Cependant, ce qu'ils affirment et ce qu'ils souhaitent au fond de leur cœur sont en fait deux choses bien différentes. Madame Borany, en outre, se déclare de cet avis, mais elle ajoute tout de même que si elle et son mari ont la possibilité d'influencer le choix, ils feront en sorte que l'heureux élu qui intégrera la famille soit d'origine Cambodgienne:

Pas de discrimination contre un mariage entre deux cultures différentes : Québécois et Khmer, pas d'importance. C'est un choix appartenant à mes enfants. C'est à eux de choisir. Mais pour moi, c'est un désir évident que mes enfants épousent un jour une personne provenant de la même culture, du même sang, de la même nationalité. (Borany, p. 16)

Une vie conjugale heureuse, sans problème sérieux, est donc vue comme reposant essentiellement sur une similitude culturelle. Cette mère va jusqu'à comparer la vie conjugale aux lattes de bois d'un plancher d'une maison sur pilotis, qui doivent être disposées bien harmonieusement. Le plancher doit être fait des mêmes matériaux.

La vie conjugale, c'est comme les lattes du plancher. Si elles sont en bois, tout le plancher doit se faire avec le même matériel, et non pas du bois quelconque avec du bambou. Nous sommes Khmers, avec une culture propre. La vie est plus facile lorsqu'on est semblable. (Borany, p. 17)

4.2.2 Conflit en rapport à la scolarisation

La réussite scolaire est également reliée à l'honneur familial. Les parents s'inquiètent de l'abandon scolaire ou des échecs. Ils se soucient de l'effort insuffisant que leurs enfants consacrent à leurs études. Peu importe leur niveau de scolarité, ils souhaitent que leurs enfants obtiennent un diplôme quelconque. Les études sont très importantes, autant pour madame Borameil que pour les autres parents rencontrés. Le fait que ses deux enfants n'aient pas fini leurs études secondaires, tout au moins, est vécu comme une humiliation, une honte.

Sur mes trois enfants, il y en a deux qui sont difficiles et ils n'ont pas obtenu leurs diplômes d'études à l'école. Leur diplôme, c'est un diplôme hors d'école (sagnabat krov sala). (Elle utilise une expression colorée pour ainsi dire que ses deux enfants ont décroché l'école). (Borameil, p. 49)

La simultanéité de la scolarisation et de la vie amoureuse conduit souvent à des conflits ne permettant aucun compromis. Quitter le nid familial peut apparaître comme la solution idéale aux yeux d'une jeune fille. L'humiliation se situe donc à deux niveaux: il y a d'une part l'échec scolaire et d'autre part le départ du foyer sans être mariée. Cette mère poursuit son questionnement au sujet de sa fille qui a dû abandonner les études secondaires à une époque où elle était éprise d'un jeune homme et qui commence maintenant à éprouver des regrets concernant sa décision. Celle-ci a donc décidé de retourner étudier pour obtenir un D.E.S30. Elle est actuellement elle-même une jeune maman. Selon Madame Borameil, l'éducation est le principal moyen d'avancer dans la vie. C'est pourquoi elle accueille donc sa fille au bercail, afin de lui permettre d'achever sa scolarité:

C'est fini l'avenir pour eux. C'est fini ! Sauf l'aîné, qui a terminé l'école. Ma fille, elle, elle retourne à l'école à 23 ans. Comment va-t-elle faire? Sera-t-elle capable de se concentrer? C'est ça, elle a un conjoint et elle a des enfants. Maintenant, elle vient de passer les tests de secondaires 3, 4, 5 pour retourner à l'école en septembre prochain. Comment va-t-elle faire? Laisser son mari et ses enfants à la maison? Je ne

³⁰ DES. Diplôme études secondaires

sais pas comment elle va organiser sa vie. Est-elle vraiment capable de se concentrer sur les études? Je n'y crois pas. (Borameil, p. 64)

Parmi les quatorze familles rencontrées, sept ont déclaré que leurs enfants, surtout les aînés, n'avaient pas pu obtenir un diplôme post-secondaire. Il y avait même des abandons avant la fin des études secondaires. Une mère raconta ses difficultés avec un de ses garçons, dont elle estimait que les résultats scolaires allaient de mal en pire depuis la deuxième année secondaire. Non seulement elle fut convoquée par son professeur qui l'entretint au sujet des piètres notes de son fils en français et en math, mais elle découvrit aussi que son garçon fumait et lui mentait. Lorsqu'elle le confronta, après avoir trouvé des cigarettes dans ses poches de pantalons, il tenta de la convaincre que ces choses ne lui appartenaient pas. Il refusa de regarder les choses en face et il lui mentit, soutenant qu'il n'avait jamais fumé. Elle savait pertinemment qu'il avait caché la vérité pour se disculper.

J'ai questionné mon fils : «Pourquoi y a-t-il des cigarettes dans tes poches ? Tu fumes n'est-ce pas ?» Il a nié : «Je ne fume pas ! Euh... ces cigarettes sont à mes amis !» En réalité, je savais qu'il me mentait. Il nous a menti. Oui ! Depuis ce temps, les difficultés scolaires s'accroissent de plus en plus. Il a fallu le diriger vers l'école professionnelle pour qu'il puisse quitter l'école dès la fin du 5e secondaire. (Khuny, p. 16)

Les dissensions ne sont pas dues uniquement aux comportements des enfants durant cette période de changements, mais aussi à l'incapacité des parents de les aider dans leur cheminement scolaire. Un certain nombre d'adultes affirment éprouver des difficultés à superviser les devoirs scolaires de leurs jeunes. Ils ne peuvent pas les assister à cause de leurs propres faiblesses dans ce domaine. Cependant, tout en leur faisant confiance, ils encouragent les enfants à prendre des habitudes de lecture et à être sérieux dans leurs études. Parfois cette confiance peut leur coûter cher :

Deux de mes quatre enfants ont décroché de l'école très jeune. Ils n'ont pas terminé la troisième année du secondaire. J'encourage les deux autres à poursuivre leurs études; à dépasser les deux premiers; à ne pas emprunter le même chemin de ces aînés. (Vany, p. 8)

Il y a des participantes qui croient fermement qu'elles sont responsables de la scolarisation de leurs enfants. C'est pourquoi elles se sacrifient, en se privant elles-mêmes de tout, pour les leurs. Elles incitent les enfants à profiter de toutes les opportunités de s'instruire : elles souhaitent que leurs progénitures les dépassent non seulement en éducation, mais aussi en richesse. La non-scolarisation signifie la pauvreté, la souffrance, la misère... Elles ne souhaitent pas affronter ces maux une deuxième fois. Elles ne désirent absolument pas que leurs enfants y soient confrontés non plus. D'ailleurs, elles savent pertinemment qu'ici, sans diplôme secondaire –un minimum– leurs adolescents ne pourront rien faire. Elles craignent donc que leurs jeunes abandonnent l'école et mènent une vie sans avenir. Madame Vorak déclare que même si son fils ne vit plus avec eux, à cause des disputes incessantes au sujet de la vie amoureuse de celui-ci, elle continue de le supporter financièrement afin de défrayer les frais scolaires. L'instruction constitue vraiment un objectif essentiel.

Nous payons les frais d'études : il paie ses vêtements et son lieu de résidence, vu qu'il ne vit plus avec nous. Comme ça, ça nous soulage un peu financièrement. Il doit trouver d'autres revenus durant les vacances scolaires. Par cette manière de voir la situation, il est en train d'apprendre à s'aider lui-même, à être autonome. À le regarder, il paraît courageux. Les problèmes avec les enfants, il y en a toujours. Un peu ou beaucoup. Ce n'est jamais terminé! (Vorak, p. 30)

4.2.3 Conflit en rapport au respect des aînés

Dans cette communauté, la société traditionnelle se transforme lentement, même en venant vivre dans le contexte nord-américain. Le savoir se définit par les expériences et les compétences acquises durant le parcours existentiel. À cet effet, l'âge s'avère déterminant dans la distribution hiérarchisée des privilèges et de l'autorité. La sagesse est en effet perçue comme la connaissance de la conduite adéquate, compte tenu des normes et des règles tant formelles que tacites, transmises d'une génération à l'autre. Le respect des aînés est une priorité que toutes les participantes rencontrées désiraient inculquer à leur progéniture. Une mère de trois filles, dont une âgée de 15 ans, exprime son vœu profond que les préceptes familiaux cambodgiens demeurent inaltérés :

Je veux que les valeurs sociétales et familiales demeurent inchangées. Comme nous sommes actuellement. Nous, les parents, je veux qu'elle nous écoute. Respecter les aînés, aider et prendre soin des parents quand elle sera grande. (Dany, p. 25).

Une autre locutrice nous a raconté que lorsque elle-même, elle est devenue maman à son tour, elle a continué de respecter son père et de suivre ses conseils. Les paroles d'un être cher, tel que son père, resteront gravées dans sa mémoire à jamais.

Je ne mens plus parce que je me rappelle toujours des paroles de mon père. Une fois, quand mes enfants étaient jeunes, je leur ai promis que le lendemain je les conduirais chez leur grand-père. Mais je ne les ai pas emmenés puisque nous étions au travail. Mon père me dit, après cet incident : «la prochaine fois, si tu dis aller, il faut que tu ailles : il ne faut pas mentir aux enfants. Il ne faut pas leur apprendre à dire des mensonges.» Désormais, si je promets d'aller quelque part, j'y vais. (Chana, p. 10).

Le rôle des grands-parents est très important dans la transmission des valeurs à leurs descendants ainsi que dans la résolution de conflits. Culturellement, ce sont des personnes très respectées. Cependant, le contexte québécois diffère de celui du Cambodge : dans certaines familles, où les dissidences entre les adultes et leurs jeunes sont aiguës, l'intervention de ces aîeuls n'a pas d'impact souhaité.

Personne ne peut lui donner conseil, pas même ses grands-parents. Il faut qu'il ait la fille, son amoureuse. Mon mari en était rouge de colère et il l'a battu. Mon fils nous a laissé faire à notre guise et défouler notre mécontentement. On ne peut battre que son corps et non pas son cœur (Vay ban tè khloun vea té, min ban bés daung vea loeuy). (Vorak, p. 21)³¹

Une autre femme nous a fait part de sa tradition. Les parents enseignent leurs enfants à s'aimer; à s'entraider; à respecter les aînés en baissant la tête devant ces derniers; à utiliser un vocabulaire approprié et respectueux; à savoir comment se comporter à la pagode... Toutefois, à l'extérieur, les enfants reçoivent un autre message, où l'égalité prime l'âge, sur la culture traditionnelle. En outre, depuis l'intervention de la DPJ, la difficulté dans la transmission de ces valeurs culturelles n'en est qu'accrue.

Je ne suis pas présente au quotidien pour conseiller et guider mes enfants sur le droit chemin. Malgré que mes enfants vivent loin de moi, avec des étrangers, je continue leur donner conseil à chaque fois que j'ai l'autorisation d'aller leur rendre visite : ne pas utiliser les mots impolis et inappropriés. Même si on te traite de tous les noms, tu ne dois pas riposter. L'amour maternel est immense. J'ai surveillé le bien-être de mes enfants quand ils étaient petits et même une fourmi ne peut pas les approcher. Personne ne peut dorloter mes enfants comme moi qui suis leur mère (Tnak tnom kaune sombey sromoch vea leu mouy kor min ban phorn) (Khuna, p. 31)

³¹ NdT. Elle a voulu exprimer que le cœur de son fils est intouchable. Physiquement, le corps a reçu le coup, mais pas le cœur.

L'implication de la DPJ dans la vie de cette famille a beaucoup influencé le comportement de ses membres et la mère est devenue étrangère pour ses jeunes. Cette participante déclare que son rôle parental est très compromis et que ses responsabilités éducatives sont entravées. Spécialement en ce moment où la plupart de ses petits ne vivent pas avec elle. En effet, il n'est pas évident de les élever puisqu'ils ne se voient qu'à l'occasion.

Mes enfants sont éduqués par les autres. Ils croient que leurs vrais parents sont morts dans le régime de Khmer rouge. Nous ne sommes pas leurs parents. Voyez-vous ? C'est ça. Ils ne me croient pas et ne m'écoutent plus ! (Khuna, p. 27)

4.2.4 Conflit en rapport à la religion

La plupart des parents cambodgiens instruisent les enfants au sujet de leurs fêtes traditionnelles ou religieuses : leur date, leur signification, et cætera. (Nouvel An ou fête des Morts, en outre). Ils leur fournissent des explications sans toutefois les contraindre à participer avec eux. Dans certaines familles, les enfants manifestent un certain intérêt envers la culture d'origine en posant des questions, en visionnant des vidéos... Les parents transmettent régulièrement des principes philosophiques bouddhistes aux enfants concernant le bien et le mal. À leur avis, les préceptes de cette religion favorisent aussi l'épanouissement familial, une atmosphère saine. Une participante déclare que la foi bouddhiste lui apporte réconfort, bien-être et paix intérieure. Cela l'aide à affronter les moments épineux avec son fils ou à échapper aux confrontations avec sa fille. C'est ainsi qu'elle en arrive à accepter la révolte de certains enfants qui ne veulent pas suivre le chemin tracé, se disant que leurs destins sont tels. «Mes enfants ne suivent pas tous mes conseils. C'est dû aux actions de leurs vies antérieures (Nisay ké moynak moynak)» (Syrany, p. 16)

Ceux qui ont des grands-parents au bercail trouvent plus facile d'incorporer l'idéologie bouddhiste dans la routine de leurs petits-enfants, vu que les aïeux sont présents dans l'existence de leurs héritiers dès le tout début. Par contre, plusieurs foyers ne bénéficient pas de cet avantage. Le fait de se rendre à la pagode pour participer aux diverses pratiques s'avère alors plus laborieux. Pour éluder un désagrément lors d'une fête religieuse, certains adultes préfèrent y aller seuls, sans leur progéniture. Cette

dérobade à une probable confrontation est perçue comme un soulagement pour une mère qui ne souhaite pas aller à la pagode avec un cœur lourd. Elle ne force pas ses enfants à l'accompagner lorsqu'ils n'en ont pas envie. Elle préfère qu'ils demeurent chez eux plutôt que de les voir de mauvaise humeur. Lui est d'avis que souligner un événement religieux représente un moment de paix intérieure. Par conséquent, elle ne peut pas accepter que les enfants y participent sans éprouver de plaisir ou de désir profond. Il faut y participer avec cœur et sérénité.

Lors de l'approche de la période des festivals, je parle à mes enfants de l'importance de ces fêtes, de ces traditions, de ce que je fais, de ce que je crois. Je leur dis régulièrement, comme ça. S'ils ne veulent pas venir, je ne les force pas, car la pagode est un lieu saint et sacré. L'endroit où on célèbre un événement avec une absence d'agitation, une quiétude. Si j'y vais avec une colère, avec un profond mécontentement, ce n'est pas bien pour personne. C'est ce que je pense. Si je les oblige à venir contre leur gré, ils viendront avec un visage empreint d'agressivité. Oh! Non! (Borany, p. 25)

4.2.5 Conflit en rapport à la langue maternelle

La langue maternelle des familles approchées constitue leur mode de communication verbale et écrite. C'est leur moyen d'échanger des informations ou de transmettre des instructions et des valeurs. Les participantes rencontrées sont unanimes dans leur profond désir que leurs filles et garçons sachent converser en khmer, du moins à la maison. Les rudiments de l'identité cambodgienne en sont tributaires, c'est pourquoi ces parents souhaitent que leurs enfants maîtrisent et perfectionnent leur vocabulaire khmer. Ce langage est considéré comme un précieux outil pour établir des relations intergénérationnelles et aussi un instrument de transmission des valeurs. La langue n'est pas seulement faite de paroles, mais aussi de signes, de symboles, de concepts, de représentations et d'évocations. Lorsqu'une mère annonce qu'elle va préparer pour le dîner le «samlor kâkor»³², l'image de ce mets avec sa composition et son odeur donne l'eau à la bouche avant même de le goûter. Madame Sorya exprime ainsi l'importance de connaître le lexique khmer:

³² Samlor kâkor. Un plat national préparé avec de nombreux légumes et ingrédients

La langue maternelle nous permet non seulement de verbaliser, mais aussi de transmettre à nos enfants les images et le sens. Quand je réponds à mes enfants qu'on a 'prâhok'³³ à manger, ces derniers savent tout de suite l'odeur du mets ainsi que les légumes d'accompagnement. (Sorya, p. 15)

Mais lorsqu'un enfant ne maîtrise pas suffisamment cette langue, ce terme n'a aucun sens ni effet sur sa personne. La majorité de ces femmes ont même imposé à leurs petits une discipline à ce sujet: ils ne doivent parler que la langue maternelle dans la maison et ce, dès leur plus jeune âge. Pour elles, c'est un moyen pour atteindre leurs objectifs. Leurs jeunes ont ainsi appris cette langue petit à petit, au jour le jour. L'acquisition de ce langage devient plus difficile lorsque les enfants se scolarisent en français et que le cambodgien ne leur apparaît alors ni particulièrement utile ni très usité. En plus, dans les faits, dans certains foyers, les enfants n'ont d'autre choix que celui de converser avec leurs parents en cambodgien, car les parents eux-mêmes ont une connaissance du français très limitée. Madame Vany admet tristement, en soupirant, sa méconnaissance de la langue de Molière:

Heu... Je ne connais que quelques mots en français: pas de connaissance approfondie. Si la personne me parle avec des longues phrases, je ne comprendrai pas. J'ai suivi les cours de francisation, mais je n'apprenais pas. Si j'écrivais notre langue d'origine, sûrement que cela m'aiderait. Mais ici, je ne m'y connais pas. (Vany, p. 6)

L'obstacle de la langue du pays d'adoption implique que certains parents se retrouvent à la merci de leur progéniture, car ils ont besoin de leurs enfants pour faire la traduction lorsque leur interlocuteur s'adresse à eux en français. L'autorité parentale – autrefois bien solide, voire inébranlable – s'en trouve compromise et bafouée lorsqu'ils dépendent de leurs propres enfants pour les aider à comprendre le dialecte québécois, comme en témoigne une mère qui se sent démunie par les agissements de ses jeunes.

Ne connaissant pas la langue française, nous n'avons aucun contrôle sur nos enfants. Parfois, par une simple conversation, nous ne comprenons pas ce qu'ils veulent nous raconter. Plusieurs fois, ils signent leurs bulletins à notre place, car pour eux, c'est trop compliqué de nous expliquer. Ça, c'est difficile ! Qu'est-ce qu'on doit faire ? C'est très difficile à contrôler. On ne peut rien faire. (Borameil, p. 57)

³³ Prâhok. Poissons salés et fermenté utilisé dans les mets cambodgiens

La méconnaissance d'un vocabulaire donné entrave l'expression d'idées ou de sentiments et en plus de creuser un fossé entre les générations. La majorité des participantes a rapporté que leurs enfants s'entretiennent habituellement en français. Leur deuxième langue est devenue leur langue principale. Il leur est plus aisé de s'exprimer en français que leur langue maternelle. Une des mères qui était déjà analphabète dans sa langue maternelle éprouve encore plus de peine à comprendre et à suivre les conversations de sa progéniture. Madame Vany dit qu'elle rappelle couramment à ses enfants de parler cambodgien, surtout entre frères et sœurs. Ils ne connaissent toutefois pas suffisamment bien cette langue pour être aptes à l'utiliser adéquatement. Cette participante désire connaître les dialogues de ses jeunes, mais elle ne peut pas les décoder.

Je ne comprends pas ce dont mes enfants parlent. Quand je suis intéressée à les comprendre, je dois donc leur demander : de quoi parlez-vous? Parlez donc en cambodgien pour que je puisse aussi comprendre votre conversation. (Niyaye sa eiy, mè min youl té. Ni yaye khmère mok oy mè yol phorng). Moi, je ne peux pas bavarder avec mes enfants en français. (Vany, p. 19)

Et il n'est pas rare que les enfants répondent à leur mère qu'ils ne le peuvent pas, vu qu'ils ne possèdent pas un vocabulaire assez étoffé pour maintenir une longue conversation ou pour faire des blagues en cambodgien. De nombreuses mamans abdiquent devant de telles explications et se consolent en se disant que les liens de fraternité entre ses petits se sont desserrés. Madame Vany ajoute: «Mes enfants me parlent en khmer, mais ils parlent entre eux en français» (Vany, p. 19)

En revanche, pour une autre, c'est la déception, voire même le désespoir, lorsque ses petits sont placés sous la tutelle de la DPJ. Cette séparation et l'incommunicabilité en khmer l'inquiètent. Madame Khuna craint que ses enfants n'oublient éventuellement leur langue d'origine s'ils restent placés encore longtemps dans des familles d'accueil où personne ne parle cambodgien. Elle est préoccupée par le fait de ne plus pouvoir s'adresser à eux en cette langue. Parler le khmer représente pour elle la seule façon de pouvoir toucher à l'âme de ses enfants. Qui plus est, elle ne connaît pas assez le français pour vider son cœur avec les siens. Non seulement discuter avec ses jeunes en cambodgien lui permet une plus grande facilité d'expression, mais cela procure aussi aux

enfants l'occasion d'apprendre cette langue, ou tout au moins de la maintenir plus vivante. Mais comment les enfants peuvent-ils apprendre un nouveau vocabulaire ou conserver celui qu'ils ont acquis lorsque les visites maternelles n'ont lieu qu'une fois par mois ? Et ces rencontres ne durent qu'une heure. En outre, cette femme rapporte qu'on prohibe l'usage du khmer lors des rendez-vous.

Je vois rouge en me rappelant de cela. Quand c'est le moment de rencontrer mes enfants, on me défend de parler en cambodgien avec eux. Pourquoi ? Est-ce correct ? Pourquoi est-ce ainsi ? Je dois parler avec mes enfants en cambodgien, vous ne pouvez pas me défendre de parler en ma langue, mes enfants sont encore très jeunes sinon ils vont l'oublier dans 2-3 ans. (Khuna, p. 10)

4.2.6 Conflit en rapport avec le concept de famille

Les Cambodgiens se montrent assez permissifs en ce qui concerne la parenté. À l'intérieur de ce cercle, il n'y a plus de restrictions. Les mineurs peuvent y aller quand ils ont envie. Ils peuvent même y coucher, y demeurer aussi longtemps qu'ils le désirent. La confiance qui leur est accordée est illimitée. Madame Chana déclare «Si mes enfants vont chez ma sœur, ils peuvent rester aussi longtemps qu'ils veulent. Ce n'est pas grave, cela se fait seulement dans le cercle familial et non pas à l'extérieur de ceci !» (Chana, p. 7)

La famille prend un autre sens pour Madame Sorya, âgée d'une cinquantaine d'années, qui a traversé la guerre, où elle a été séparée des siens (ses parents ainsi que ses 6 frères et sœurs) dès l'âge de 16 ans. Son foyer, c'est elle qui l'a créé. À ses yeux, il n'est pas possible de considérer sa sœur comme une des siens, car elle n'a pas vraiment vécu avec celle-ci et le lien étroit qui peut exister entre deux sœurs n'a pas été établi. Seuls son époux et sa progéniture sont jugés comme faisant partie de sa famille. Pour cette dame comme pour plusieurs autres personnes interviewées qui sont arrivées au Québec seules ou sans parenté, la définition de la famille est très restreinte. Elle est plutôt nucléaire qu'élargie. Elle se restreint encore davantage pour une participante divorcée. Madame Vany, qui fut aussi séparée des siens dès l'âge de 13 ans par la guerre, définit la famille et la richesse de la façon suivante : «Ma famille est composée de mes 4 enfants et ceux-ci constituent aussi ma seule richesse dans ce monde». (Vany, p. 23)

Une des femmes rencontrées vit une rupture de sa structure familiale et éprouve le sentiment d'avoir perdu tout ce qui lui était le plus précieux : mari et enfants. Elle n'a ni famille élargie ni famille nucléaire. Madame Khuna vit dans la déception et le chagrin face à la séparation de ses petits qu'elle estime son bien le plus cher:

Je préfère de vivre dans la pauvreté. Manger du sel ou de poisson fermenté (Prahok) serait délicieux et je serais plus heureuse en ayant mes enfants près de moi. (Tosbey chea krór yangna kor doy oytè banchoub chom kaunechov ambul prahok koryeung hob chnangdèr) (Khuna, p. 33)

Le foyer susmentionné ne compte que la mère et les enfants (monoparentalité) et quelques-uns ne sont pas motivés à collaborer avec l'autorité maternelle pour améliorer ni la situation financière ni l'ensemble des conditions de vie afin que les puînés puissent rentrer au bercail suite à l'intervention de la D.P.J. Il en résulte un sentiment d'abandon omniprésent dans le cœur de cette femme. Elle avoue son impression d'impuissance. Elle ne sait plus quoi dire ou comment agir devant les refus de ses aînés. Elle ne peut plus leur imposer quoi que ce soit contre leur gré, comme lorsqu'ils étaient tout-petits. Elle a la sensation d'être seule pour affronter la justice. Elle déplore son sort, raconte sa souffrance...

J'ai demandé à mes fils : si vous avez pitié de moi, arrêtez de travailler une journée. Venez à la Cour avec moi. Racontez aux gens que notre vie actuelle s'est bien améliorée. Ils ne m'écoutent pas. Ils ne prennent pas congé. Ils m'abandonnent. (Khuna, p. 35)

4.3 Relation intergénérationnelle harmonieuse

D'après les définitions données par les parents interviewés, l'enfant québéco-cambodgien correspond à leur conception d'une relation intergénérationnelle harmonieuse quand il fait preuve de docilité et ne crée pas de tension majeure là où les parents ne peuvent pas en supporter. Son développement devrait idéalement se dérouler de façon graduelle et sans heurt. Cependant, la perception d'une relation parent-enfant harmonieuse n'est unanime parmi l'ensemble des participantes vues en rencontres de groupe et en rencontres individuelles, étant donné que l'acceptation de la conduite d'un enfant est aussi variable, suivant le cadre défini.

4.3.1 Rôle d'adaptation et discipline

Les participantes définissent l'enfant accommodant comme celui qui ne fournit pas de sujet d'inquiétude aux parents. Celui qui se conforme aux règles de conduite qu'eux-mêmes ont adoptées. Voici les paroles d'une mère lors de l'entrevue de groupe:

Pour mes enfants, je n'ai pas vraiment de difficultés à les éduquer non plus. Ils quittent l'école et ils reviennent à la maison. Ils ne vont nulle part d'autre qu'à la maison. Ils sont à l'heure. Ils ne me rendent pas inquiète. (Chana, p. 5)

Certaines mères affirment qu'elles ont la chance que leurs filles ne les aient pas encore fait pleurer durant cette période cruciale, mais elles se rendent bien compte qu'elles ne peuvent pas prédire l'avenir. Peut-être ces demoiselles changeront-elles de comportement lorsqu'elles deviendront autonomes et qu'alors, les conseils maternels ne produiront plus le même impact. Madame Syransy a exprimé la fierté qu'elle ressentait d'avoir une adolescente conciliante, obéissante et douce. Elle retire une grande satisfaction de constater que sa petite est consciencieuse, responsable et réceptive aux conseils parentaux : elle est polie, studieuse et n'a pas d'amoureux, préservant ainsi sa virginité. Cette jeune correspond donc à la moralité cambodgienne qui prône l'abstinence préconjugale.

Ma fille ne m'a jamais créé des problèmes. Maintenant, elle a 18 ans et elle garde sa virginité. Parfois, je n'ai qu'à lui rappeler, avant son départ de la maison pour aller participer à une fête d'anniversaire chez ses amis, que nous sommes khmers et que d'après les coutumes khmères la virginité est très importante. (Syransy, p. 3)

4.3.2 Rôle de l'aîné

Cette mère poursuit sur ses méthodes éducatives en recourant à l'analogie d'un jeune arbre auquel il faut ajouter une tutelle (parents et aînés) afin qu'il se redresse bien droit. «Nous devons éduquer les enfants dès qu'ils sont jeunes, comme nous devons manipuler le jeune arbre petit à petit. Il faut l'aider à tenir droit avec un appui.» (Syransy, p.5). Madame Sorya en conclut que son rôle parental consiste à guider ses enfants sur le droit chemin lorsque ces derniers sont encore jeunes. Éduquer un enfant doit se faire graduellement, tout en suivant son âge, ses capacités ainsi que celles des parents. Il ne faut pas perdre de vue la cible à atteindre.

Il ne faut pas perdre notre idée, notre objectif. Nous devons toujours les garder en tête, à savoir quand nous devons enseigner quoi, transmettre quoi ? Pour moi, cette éducation doit se faire étape par étape. (Sorya, p. 17)

Les familles nombreuses ont remarqué qu'il s'avérait plus facile d'éduquer les puînés que l'aîné. Madame Sorya compare ses derniers enfants à son aîné, qui lui a souvent donné des maux de tête. Cependant, l'expérience qu'elle a acquise avec lui ainsi que l'aide qu'il lui apporte contribuent grandement à guider les plus jeunes vers le chemin souhaité.

Éduquer mes deux enfants plus jeunes est plus facile qu'éduquer le premier, car celui-ci m'aide à mieux comprendre les deux autres. J'accepte les conseils donnés par mon fils aîné et j'ai aussi acquis plus d'expérience avec lui. Et aussi, l'aîné, lui, conseille régulièrement à ses frères de m'écouter. (Sorya, p. 17)

Une autre mère se rallie à cet avis : d'un point de vue hiérarchique, le fils aîné se sent responsable de ses cadets, qui sont encore aux études. Il prodiguera non seulement des conseils, mais aussi de l'aide financière. Un aîné, même s'il ne vit plus sous le même toit que ses puînés, doit toujours continuer de remplir son devoir. Ce dévouement peut aussi être partagé entre les enfants plus âgés qui ont un travail rémunéré. Madame Phany dévoile la responsabilité et la contribution de son aîné envers sa fille cadette.

Toutes les semaines, les jeudis, après avoir reçu sa paie, mon fils vient donner de l'argent à sa petite sœur pour contribuer aux dépenses liées à l'école comme les repas et les sorties. (Phany, p. 19)

4.4 Stratégies de résolution de conflits

Il n'existe pas de recette miracle pour régler les conflits entre parents et enfants. Par contre, si les parties manifestent la volonté de vouloir les envisager de manière pacifique et efficace, elles seront en mesure de conserver des relations plus solides. La dernière section de ce chapitre présente les stratégies adoptées par les participantes pour faire face aux conflits. Les approches développées varient d'une famille à l'autre, suivant les ressources disponibles. Lors d'un entretien d'individuel, une mère de deux enfants nous fait part de sa stratégie de prévention de conflits par l'adoption d'un système démocratique. Chaque mois, tous se réunissent autour de la table où ils s'expriment librement. C'est un moment pour s'entretenir

avec les siens. C'est aussi une occasion pour la mère de devenir une amie tout en faisant passer ses messages aux enfants.

Chaque mois, nous nous discutons comme des amis. Nous nous échangeons nos avis. Je soulève ce que mes enfants ont fait durant le mois précédent et qui n'est pas correct. Je dis ce que je veux. Et mes enfants peuvent donner leurs avis. Ils ont droit de me corriger. Je demande à mes enfants ce que je voudrais recevoir de leur part. Je fais des compromis en donnant une moitié de mon fruit et recevant une moitié du leur. (Borany, p. 7).

Il est essentiel de démontrer de l'ouverture d'esprit, de l'intérêt à connaître la position de ses enfants et également de vouloir travailler en collaboration avec eux. Cette démarche collective permet grandement de prévenir un éventuel conflit, vu que n'est pas une course entre des gagnants et des perdants. Madame Boramy déclare qu'elle adopte une approche conciliante en s'ajustant à ses enfants. Et la réunion mensuelle représente aussi pour elle une occasion de raconter son vécu au Cambodge, sa trajectoire. En outre, ces rencontres constituent une tactique pour transmettre les règles de conduite culturelles à son garçon et à sa fille. La réunion permet à cette dame de comparer l'existence au Cambodge à celle d'ici et de trouver un compromis entre les deux, d'établir l'équilibre entre rigidité et laxisme.

La vie d'ici est autrement. Je sais que la culture khmère est très rigide : les enfants sont centrés sur l'obéissance et le respect et moi, je n'ai jamais osé regarder mes parents dans les yeux. Même quand je savais que j'avais raison, je n'ai jamais osé me protester de mes sentiments ou de mon innocence. » (Borany, p. 23)

Plusieurs femmes rencontrées s'accordent pour dire qu'elles font preuve de tolérance et de souplesse envers leur progéniture. Lorsqu'il y a une tension, elles doivent prendre le temps nécessaire pour analyser le problème, bien le connaître et le comprendre. Le temps de pouvoir considérer le problème dans son ensemble, le recul, de même que la projection dans l'avenir permet à ces mères de réagir plus calmement à la suite d'une situation conflictuelle. Ce temps leur permet aussi d'explorer des pistes de solution ensemble. Une autre mère de 4 enfants allie la flexibilité à la patience. Une des stratégies est de savoir évaluer la situation : si la discussion s'oriente vers une dispute ou génère une tension importante, il faut savoir se retirer.

Nous observons la situation et nous devons savoir nous ajuster au contexte. Il y a des jours, en regardant les visages de mes enfants, qu'il me semble trop difficile de discuter, je vais céder à leur demande. J'accepte d'être perdante, mais pas en tout temps. (Syrany, p. 6)

Malgré le fait que ces parents furent foudroyés par l'annonce de la vie amoureuse de leur fille, l'honneur familial tant estimé fut tout de même mis de côté afin d'approcher l'adolescente, de crainte qu'elle ne quitte le domicile. Le cas échéant, l'honneur familial ne s'en serait vu que dégradé davantage. Ces parents ont su modifier leur colère en une approche assez rassurante pour leur fille. À l'intérieur de ce foyer, ce père participait activement aux rencontres parents-enfants pour donner son point de vue, avec sa femme. Ce couple conseilla à leur adolescente de leur raconter sa relation amoureuse afin qu'ils puissent l'aider ou lui livrer leurs impressions.

Ces parents venus s'établir en Occident font preuve d'une grande ouverture d'esprit et de souplesse quant à leur mode d'éducation. Ils prennent conscience que leur cadre éducationnel se modifie selon l'environnement et l'évolution de leurs enfants. Ils sont conscients que la rigidité reçue de leurs propres parents ne peut pas s'appliquer ici. Comme cette mère adopte une technique de résolution de conflits en recourant à la négociation. Selon elle, il vaut mieux travailler sur soi-même en gardant son calme et puiser dans un vocabulaire affable lors de la recherche de ces solutions. Cependant, si les mots doux ne fonctionnent pas, il convient de se montrer plus impératif. Certains enfants ont besoin de négocier leurs demandes avec douceur et certains autres nécessitent de se faire imposer des limites. Il faut surtout être observatrice et attentive à leur humeur.

Je vois dans les yeux de mon enfant qu'aujourd'hui, il n'est pas possible de continuer notre discussion. J'arrête temporairement. J'emploie des mots doux. Si cela ne résout pas le problème, il me faut lui montrer ma colère en employant des ordres, sans toutefois le battre. (Syrany, p. 6)

Lors d'un entretien de groupe, une mère issue d'une famille nombreuse nous a fait part de sa stratégie pour régler les problèmes de sorties 'tardives' de son fils, âgé de 17 ans. À ses yeux, il est crucial de réagir immédiatement en faisant part à la personne fautive de son erreur. L'approche de résolution de problème s'est déroulée discrètement, sans attendre le lendemain, et à l'intérieur même de la famille nucléaire: «Mon fils est

déjà rentré à la maison à 11 heures du soir. Heureusement, nous le corrigeons à temps. Lorsque notre fils arrive, nous gardons notre calme, on ne crie pas. On attend que notre fils soit bien entré à l'intérieur de la maison». (Kunthea, p. 11).

En constatant qu'il n'est pas possible de trouver de solution ni avec les paroles ni avec la force physique (en battant son fils), une mère a adopté une autre approche en recourant à la médication. Cette tactique lui a permis à court terme de dormir en oubliant les conflits présents et persistants: «la difficulté avec les enfants, pas de solution, on ne peut que trouver des médicaments; faire baisser la tension pour dormir, sinon c'est la crise cardiaque». (Vorak, p. 26)

Si la recherche de solution au sein de la famille nucléaire s'avère dans une impasse, les parents iront solliciter l'intervention de la famille élargie. Cette mère, lors d'un entretien de groupe, nous entretient du moment où elle est allée demander l'intervention de son frère pour l'aider à surmonter ses difficultés: «son oncle peut nous donner un coup de main ». (Vorak, p. 27).

C'était insupportable pour nous. Il n'y a pas de communication entre lui et nous. Nous sommes « allergiques » mutuellement. Le feu et le feu donnant de très gros feu. Il fallait trouver de l'aide. Une fois, il (le fils) a dit qu'il était en amour avec une fille. On lui dit de ne pas l'aimer, il nous a répondu que sous ce ciel et sur cette terre, il n'y avait que cette fille et qu'il fallait qu'il ait cette fille (Vorak, p. 20)

La langue khmère utilisée pour la communication au sein de la famille ne constitue pas un conflit en soi, mais elle engendre plutôt une difficulté de compréhension et de perception au quotidien entre ces deux générations. Cette difficulté réside dans le fait que les membres qui composent la famille n'ont pas le même niveau de compréhension de cette langue. Toutefois, opter pour une attitude positive permet aussi à ces parents de trouver une sorte de joie. Cette approche leur offre la possibilité de tirer une grande fierté du fait que leurs jeunes puissent s'exprimer dans leur langue d'origine, même si leur vocabulaire est restreint. C'est ce que ces parents essaient de voir chez leurs enfants, qui font régulièrement de gros efforts pour discuter avec eux en leur langue maternelle. Cet effort les encourage à accepter les limites de leur progéniture, comme en témoigne

Madame Vany: «Mes enfants me parlent en khmer, mais ils parlent entre eux en français» (Vany, p. 19).

En terminant ce chapitre sur la présentation des données, notons que certaines participantes eurent recours aux métaphores pour illustrer l'ampleur du phénomène. Une d'entre elles, par exemple, compara sa tête à un volcan endormi; une autre associa sa vie à une plante sans racine pivotante; une troisième fit le rapprochement entre la libido de son fils et celle d'un jeune éléphant adulte arrivant à sa maturité sexuelle. L'image du jeune éléphant, en outre, fut jugée très poétique, car elle exprimait l'amour profond et incontrôlé du jeune envers son heureuse élue. Il s'agit en plus d'un attachement que les parents ne puissent pas contrecarrer: «On peut me battre sur mon corps, mais mon cœur reste toujours serein envers mon amour (Vay ban tè khoun vea té, min ban bés daung vea loeuy)». D'autres allégories évoquent la conciliation: «je fais un compromis en donnant une moitié de mon fruit et recevant une moitié du leur».

Nous constatons aussi que l'honneur est un sujet crucial pour ces familles. Il y a des participantes qui ont évité d'aborder ce thème, craignant d'être jugées inaptées à s'ajuster à l'évolution de leurs enfants ou à affronter les périodes difficiles. Certaines autres ont manifesté quelque hésitation avant d'avouer que l'adolescence est une étape difficile à franchir: le jeune né au Québec remet en cause l'autorité de ses parents qui, eux, ont des racines asiatiques. Ces adultes ne savent plus sur quel pied danser. Et pour atténuer la gravité des dissensions ou pour montrer que les parents sont tout de même à la hauteur de la situation, une participante affirme que le problème est «corrigeable et endurable». Elle ne cesse de répéter qu'elle garde «le contrôle» de la situation, comme pour s'en convaincre elle-même. Nous pouvons ainsi affirmer qu'en ce qui concerne les conflits d'ordre général de leur vie courante et d'ordre culturel de leur pays d'origine, la plupart des parents acceptent de s'accommoder à l'évolution constante de leur progéniture dans le but d'avoir une vie familiale plus harmonieuse. Elles adoptent les

différentes stratégies soit pour prévenir, soit pour intervenir lors de conflits qui se manifestent en vue de préserver la vie familiale unie. Peu importe la stratégie adoptée pour résoudre ou pour prévenir un conflit, il n'y a pas de famille rencontrée qui ait déjà eu recours au service institutionnel ou organisationnel.

CHAPITRE V

Analyse et interprétation des données

Le chapitre qui précède a fait place aux participantes, qui ont exprimé leurs perceptions de la vie familiale avec des adolescents. Elles ont raconté leur vécu quotidien en abordant à la fois le sujet de leurs rapports parents-enfants et la nostalgie de leur passé. Ces parcours furent relatés de façon très imagée et l'on constate que les événements différents sensiblement les uns des autres. Le présent chapitre est réservé à l'analyse des paroles rapportées par des participantes. Pour ce faire, le cadre conceptuel présenté dans le deuxième chapitre a servi de référence. Les trois principaux concepts (famille, culture et conflit) sont repris afin de schématiser les discours des personnes rencontrées et ainsi comprendre comment elles se définissent à travers leurs expériences. C'est aussi une synthèse du vécu recueilli à travers les paroles de ces mères participant à la recherche. Cette synthèse va donner une vue générale sur l'ensemble de notre sujet de recherche qu'est le conflit intergénérationnel.

Nous voyons comment les profils de ces familles d'origine cambodgienne peuvent servir d'indicateurs pour mesurer l'urgence et la nature de l'intervention requise, et aussi en définir l'orientation. Ils peuvent également devenir des moyens de préventions importants et favoriser le développement harmonieux de même l'intégration des enfants et leurs parents dans la société d'adoption. Somme toute, les profils d'adaptation parentale sont destinés à aider les intervenants à mieux comprendre la situation particulière de cette communauté culturelle, à bien saisir ses besoins, les difficultés et les obstacles qu'elle rencontre dans son rôle parental et dans sa trajectoire d'adaptation au pays d'accueil.

Ce cadre d'analyse permet aussi de voir de quelle manière ces mères définissent leur rôle d'adaptation tout en se familiarisant avec les changements dans l'éducation des enfants et dans l'environnement.

5.1. Concept de Famille

Pour reprendre la définition de Porée: «la famille cambodgienne est fort étendue ; les liens de parenté étaient mentionnés dans l'ancienne loi jusqu'au septième degré » (Porée, 1938, p.195). En remontant aussi loin, la famille désigne, au sens propre, une institution regroupant des personnes ayant un lien de parenté ou d'alliance. C'est un clan important, car c'est le premier groupe auquel appartient l'individu: c'est en son sein qu'il commence à vivre en société. C'est donc ce qu'il convient d'appeler une microsociété et elle est en constante évolution, vu que les individus interagissent. À travers leurs rencontres, les membres bâtissent une histoire familiale. Il y règne d'une grande confiance envers cette parenté en ce qui concerne l'établissement de l'ordre et de la discipline au sein de cette communauté. En plus, c'est aussi à la parenté qu'on demande de trouver de solutions à des conflits entre les membres. À la période où les adolescents tentent de se distancier de leurs parents pour construire leur identité, les parents, de leur côté, tentent plutôt de les ramener dans le cercle familial.

Cela peut représenter une chance que d'évoluer au sein d'un cercle familial élargi, car il y a peu de limites établies entre la famille nucléaire et élargie. Par exemple les règles de sorties entre les membres, les cousins et cousines, ne deviennent pas un sujet de dispute. Ces parents sont non seulement flexibles dans le cercle familial, mais en plus, ils ne posent aucune restriction lorsque la sortie se fait chez la parenté. La souplesse est très grande par rapport à celle d'une autre forme de réseau social. Quand ils se trouvent chez la parenté, les enfants peuvent même y passer des jours, voire même y rester aussi longtemps qu'ils le veulent. La confiance envers la famille semble illimitée, contrairement à celle qui est accordée aux amis des enfants. En ce qui concerne les liens amicaux, les frontières se rétrécissent tout de suite et les parents passent leur perpétuel questionnaire.

Les histoires de sorties ? Moi, je suis sévère. Je suis dure. Comme durant les vacances, mes enfants demandent la permission d'aller au cinéma, je les y autorise seulement le jour. Oui ! Au contraire, durant la période des cours, c'est non. Pour le samedi et dimanche, c'est possible seulement le jour. S'ils veulent y aller encore la semaine suivante, c'est non. Il faut respecter clairement les heures. S'ils quittent la maison à une heure, il faut qu'ils arrivent à 4 heures à la maison. S'ils quittent la maison à 4 heures, il faut qu'ils reviennent à 7 heures à la maison. Ils doivent me

dire combien il y a de personnes, d'amis, combien sont des filles et combien sont des garçons, qui sont les copains ou copines de qui... Je dois les questionner en détail à ce sujet s'ils veulent sortir. (Chana, p. 8)

Madame Hing est arrivée au Québec il y a de ça une vingtaine d'années avec son mari, ses frères, ses sœurs et ses parents. Dans les premières années de son installation et son intégration dans le pays d'accueil, ils ont tous vécu sous un même toit. D'ailleurs, elle donne de la famille une définition bien imagée, large et pragmatique: «Pour nous, c'est un gros groupe³⁴ composé de mes enfants, nièces, neveux, petites et grandes sœurs, grands et petits frères, ma mère et mon père». (Hing, p. 40)

Pour cette dame comme pour d'autres, la famille est un noyau solide constituant un réseau d'entraide pour affronter les difficultés quotidiennes, l'acculturation et les conflits avec les enfants. Ce réseau est très important lorsqu'on discute de la situation problématique pour trouver une solution. On pourrait même dire que les responsabilités de parenté ont souvent plus de poids que les autres facteurs. D'ailleurs, dans une grande famille, les charges parentales peuvent même être distribuées à d'autres personnes qu'aux parents biologiques, à savoir les grands-parents, les oncles, les tantes et les aînés de la famille. Chacun a le devoir d'apporter une contribution importante afin d'aider à consolider leur «famille». Et les problèmes doivent être résolus tout d'abord à l'intérieur de la maison, du «cercle familial».

Généralement, dans ces grandes familles, la complicité entre les enfants du même sexe est omniprésente et surtout les filles. Prenons encore l'exemple de la famille de madame Hing: «S'il y a problème, nous, les sœurs, abordons le sujet et nous en discutons. Nous, les sœurs, il n'y a pas de secret entre nous» (Hign, p. 13). Pour cette dame qui mise considérablement sur le lien familial. «Dans la famille, il n'y a pas de secret. Nous discutons pour trouver des solutions. C'est comme trouver les chenilles ou les parasites, il nous faut trouver ensemble les traitements pour les tuer à temps; ne faut pas attendre qu'elles aillent manger jusqu'à l'intérieur (Hign, p. 14). Et la solution doit être trouvée de façon très discrète, sans faire de vague, afin d'éviter que l'honneur familial en soit affecté. Chacun doit savoir garder le «secret familial», qu'un tel comportement soit socialement valorisé ou non.

³⁴ NdT : « chankom moy », signifie « grappe ». Cela veut dire qu'il y a une seule tige ou un paquet de gens.

Chez les familles cambodgiennes d'origine, les parents âgés même ne sont plus actifs économiquement, mais ils sont très valorisés et sollicités socialement pour leurs savoirs et leurs expériences. Une des valeurs capitales dans ce grand cadre domestique, c'est le respect. Dans cette culture, les Cambodgiens vouent un grand respect aux aînés: que ce soit des grands frères, des grandes sœurs ou des aînés par rang social. Même immigré au Québec, ce concept de respect est fermement maintenu. Comme cette mère, madame Chana, qui continue de consulter ses parents et d'accepter leurs conseils pour mieux guider ses propres enfants.

Une fois, lors que mes enfants étaient jeunes, je leur ai promis que le lendemain je les conduirais chez le grand-père, mais je ne les ai pas emmenés puisque nous étions au travail [...] je me souviens des paroles de mon père qui me reproche: la prochaine fois si tu dis «aller», il faut que tu ailles; il ne faut pas mentir aux enfants; il ne faut pas leur apprendre à dire des mensonges. Désormais, si je promets d'aller quelque part, j'y vais. Je ne mens plus; je respecte ma promesse. (Chana, p. 10)

Et les enfants aînés ont également des responsabilités envers leurs plus jeunes frères, sœurs ou cousins. Le réseau familial est très important lorsqu'il est question de discuter d'une situation problématique en vue d'y trouver une solution. C'est pourquoi le poids du pouvoir décisionnel est distribué selon le rang hiérarchique des enfants. Le cas de madame Hing, mère de 3 enfants, illustre bien cet état de fait: sa fille aînée intervient régulièrement auprès de ses cadets pour lui porter main forte: «J'ai une fille majeure, Sinate, elle peut aussi nous aider [...] aider ses cousins. Elle est plus âgée que les autres alors elle peut intervenir auprès des autres cousins». (Hing, p. 13).

Chaque membre a une tâche qui lui est impartie et occupe une place bien précise dans la hiérarchie, les personnes âgées jouissant évidemment de la plus grande déférence. Les enfants aînés ont la responsabilité de veiller sur les moins âgés. Dans le pays natal, les enfants ont aussi la responsabilité de prendre soin de leurs parents et grands-parents lorsqu'ils sont âgés et inactifs dans la société tel qu'il l'est mentionné dans la constitution du Cambodge³⁵.

³⁵ Constitution cambodgienne. 1999. Phnom-penh, Cambodge

La famille peut être vue comme une maison dont l'intérieur serait séparé par des murs ou des paravents. La famille nucléaire circulerait dans les pièces de ce domicile. Les fenêtres et les portes n'ouvriraient vers le monde extérieur qu'à certains moments jugés opportuns. La famille occuperait toujours une place centrale pour bâtir l'identité individuelle et sociale. Elle est lieu d'investissement et de support affectif et économique; tel que souligné par Corbeil et Descarries «elle demeure, en effet, fortement valorisée en tant que lieu d'expression de l'affectivité, espace identitaire, univers de socialisation et rempart contre la solitude, la froideur et la violence du monde extérieur » (Corbeil et Descarries, 1990, p. 21)

Pour plusieurs, qui ne possèdent pas de réseau familial élargi, le concept de famille est tout autre. En effet, ces Cambodgiens arrivant au Québec subissent déjà la déstructuration, l'atomisation ou la fracturation familiale. Celles-ci affectent de près ou de loin ces gens qui ont connu le Cambodge sous le régime génocidaire des Khmers Rouges. Cette atomisation ou cette fracture familiale rend ces familles d'origine cambodgienne encore plus vulnérables, surtout lorsqu'elles traversent des difficultés avec leurs enfants. Une mère, entre autres, a été séparée de ses parents et de sa famille à l'âge de 13 ans lors de l'arrivée des Khmers Rouges. Elle se sent toujours esseulée dans son pays d'accueil, malgré le fait qu'elle ait créé un réseau de connaissances au sein de sa communauté d'origine. Cela ne suffit pas à apaiser sa solitude. Pour elle comme pour d'autres, seule la famille occupe une place centrale dans sa vie. Elle peut y ouvrir son cœur et s'y confier en toute quiétude, sans appréhender que son confident ou sa confidente puisse entacher son honneur en trahissant son secret. Comme susmentionnée, cette dame, à l'instar d'autres Cambodgien d'origine, place toute sa confiance dans sa famille.

Les autres, qui ne sont pas de la famille, peuvent ne pas être sincères et ne gardent pas les confidences. Si les problèmes sont sérieux, ils ne peuvent être discutés qu'avec la mère ou le frère, pas avec les autres. Avec les amis, les discussions ou les échanges ne peuvent se faire que sur les problèmes mineurs. Mais il faut bien évaluer s'il faut s'abstenir ou se dévoiler. (Vann, p. 11)

Pour les Cambodgiens d'origine, la famille élargie est très significative. C'est pourquoi lorsqu'elle n'est pas présente dans le nouveau milieu, la solitude pèse lourdement. Cette mère poursuit le compte-rendu des difficultés engendrées par le fait de ne pas avoir de grande famille pour discuter ou pour trouver de solutions à ses problèmes. Savoir garder l'honneur

familial est indispensable. Ces gens ont bon espoir de résoudre leurs ennuis à travers les discussions familiales. Ils savent que leur famille peut garder secret ce qui ne devrait pas être dévoilé à l'extérieur: «Si j'avais une vraie famille, je pourrais discuter de mes difficultés en toute confiance avec mes frères et sœurs facilement.» (Vany, p. 23). Cette perception est partagée par toutes celles qui n'ont pas de famille élargie. On compare l'absence de la famille à un arbre sans racine pivotante ; cette racine a été cassée lors du déplacement ou arrachée au moment de venir se réfugier au Québec. Cet arbre éprouve moult difficultés à s'enraciner plus profondément dans un nouveau sol, ce qui le rend plus susceptible de se déraciner ou de tomber lors de grand vent. Sans cette principale racine –qui est essentiellement les grands-parents– la famille est vue comme sans structure, sans support qui permettrait d'affronter les obstacles ou les conflits avec les enfants. Ici, les parents doivent assumer seuls la responsabilité des enfants, sans l'appui de leurs proches, dans un isolement total.

Toutes ces participantes regrettent l'absence de leur famille élargie, constituant comme un lieu d'investissement et de support affectif et économique, et que le réseau social ne parvient pas à la remplacer. Quand elles ne peuvent pas s'en remettre à leur parenté, elles n'ont pas suffisamment confiance en leur réseau social et craignent surtout les commérages et la précarité de leurs honneurs.

5.2. Concept de Culture

Cette deuxième partie se livre à l'analyse de la culture cambodgienne et de son rôle dans les conflits intergénérationnels. Bien que traditionnelle, elle fait néanmoins partie du bagage de nos participantes. Dès leurs arrivées au pays d'adoption, elles tentent de transmettre cette culture à leurs progénitures. Réussissent-elles, par exemple, à transmettre leur langue maternelle à leurs enfants ? Voilà la question ! Seraient-ce plutôt elles qui doivent modifier leurs attentes, leurs interventions, leurs visions, afin de mieux s'ajuster à l'évolution constante de leurs enfants ?

Généralement les familles d'origine cambodgienne souhaitent sauvegarder cette langue, du moins oralement, comme moyen d'expression de la pensée. Il appert que ce mode de communication permet d'établir une relation avec les autres au sein de sa famille et de sa

communauté. Certains parents sont prêts à conduire leurs enfants à plusieurs kilomètres de leur domicile afin qu'ils puissent l'apprendre à la pagode de l'île de Montréal ou dans un centre communautaire organisé par une association cambodgienne. Dans ce centre, les enfants peuvent aussi apprendre la danse folklorique. Tandis qu'à la pagode, ces derniers peuvent en plus être introduits à des notions de la philosophie bouddhiste et à d'autres principes de savoir-vivre cambodgien.

En cette matière de communication, ces enfants n'apprennent ordinairement que très peu la langue maternelle à cause de l'absence de communication avec leurs parents, trop occupés par leur travail quotidien à faire vivre la famille. Cependant, les enfants maîtrisent de mieux en mieux la langue française à l'école et avec leur monde. D'autre part, les parents, eux, ne peuvent le plus souvent s'exprimer que dans le «français de base». Cet écart rend alors parents et enfants étrangers les uns aux autres, même s'ils vivent sous un même toit : les enfants forment un cercle de conversation à part et les parents cassés par la fatigue rentrant tard à la maison sont exclus de ce milieu. Les enfants se sentent à l'aise de s'exprimer en français, en riant, en argumentant, mais la mère qui est aussi assise avec eux autour de la même table lors d'un souper se sent étrangère. Et elle l'est, dans la mesure où elle ne peut pas suivre ses enfants dans leurs rigolades ou leurs disputes et qu'elle se sent impuissante, mal à l'aise et exclue. Il est évident qu'elle doit néanmoins apprendre cette langue officielle pour fonctionner dans ce pays. Une dame exprime son isolement à ce sujet :

Lorsque l'occasion se présente, nous prenons ensemble le repas, mais moi, je me sens une étrangère. Je me sens mise à part. Je mange silencieusement en essayant de suivre les conversations de mes enfants. Je ne les comprends que très peu même si je fais un très grand effort. Ils rient entre eux. Ils ne s'occupent pas de moi.
(Vany, p. 19)

Pour la plupart des parents qui parlent aussi le français, cette méthode de transmission des valeurs culturelles qui est la langue khmère n'est pas un problème majeur. Souvent ils utilisent les deux langues dans la vie courante avec leurs enfants. Cependant, pour certains parents qui ont la difficulté à apprendre cette langue officielle du pays d'adoption –qui est la base de l'intégration– cela devient un important problème. Comme dans le cas d'une mère dont les jeunes enfants sont placés sous la Protection de la Jeunesse : le fossé se creusera encore davantage entre la mère et ses enfants lorsque ceux-ci atteindront 18 ans, qu'ils ne

resteront plus sous la tutelle de la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ) et qu'ils viendront retrouver leur mère. Ces enfants ne pourront pas établir de communication véritable avec elle, vu qu'ils n'auront pas eu l'occasion d'apprendre la langue maternelle. Elle anticipe déjà ses difficultés dans la communication éventuelle avec ses enfants. En plus, sa situation actuelle est déjà compliquée. Cette mère exprime la détresse qu'elle éprouve à se voir interdire de parler avec ses enfants dans sa langue maternelle lors des visites à la maison d'accueil. Elle se questionne sans toutefois obtenir de réponses :

Pourquoi me défend-t-on de pratiquer ma propre culture? Où est donc mon droit ? C'est ma langue de naissance. Je ne peux l'oublier et je ne sais pas parler le français. Si mes enfants restent dans les familles d'accueil jusqu'à l'âge de la majorité, je n'ai pas d'espoir qu'ils me parlent en khmer. C'est fini! (Khuna, p. 11)

Se sentant esseulée, elle trouve la force de vivre en se réfugiant dans la religion via les bonzes de la pagode qui l'ont beaucoup aidée à se sortir de la dépression et du sentiment d'injustice. Elle accepte le sort de sa vie présente, dû à sa vie antérieure, comme dans l'histoire de Neang Padacha (voir annexe). Elle sème le bien afin de récolter un jour futur le fruit de sa semence.

Moi, si je n'étais pas allée à la pagode ? Oh, je ne sais pas ce que je serais devenue d'aujourd'hui. Probablement folle! Le bonze compare ma vie à l'histoire de Neang Padacha (Kamsot nas dauch neang bandacha bdey kor bat kaune kor ors pi khloun). Et il m'a invitée à passer plus de temps à la pagode. Ça m'a aidée à continuer de vivre pour mes enfants. (Khuna, p. 24)

Dans cette perspective culturelle, via la croyance bouddhiste, elle tente de trouver l'origine de la souffrance et le chemin pour obtenir sa cessation. Cette mère manifeste des problèmes de santé physique et mentale du fait qu'elle est convaincue de ne pas pouvoir contrer certains aspects négatifs de l'influence sociale. Elle a l'impression de perdre sa famille nucléaire, spécialement ses enfants, et elle a développé un profond sentiment d'injustice. Cette dame préférerait vivre dans la pauvreté totale, mais avoir ses enfants sous son toit. D'ailleurs, elle a même dit qu'elle aimerait mieux ne manger le riz qu'avec du sel et être heureuse avec les siens. Cette expression témoigne, pour ces Cambodgiens d'origine, l'importance de leur détresse de ne pas avoir les enfants à leurs côtés.

La religion représente une aide importante pour permettre à cette mère et aux pratiquants de passer à travers les différentes périodes difficiles (généralement, ces parents vont à la pagode) dans la recherche d'une tranquillité intérieure. Ils évitent de provoquer des conflits avec leurs enfants si ceux-ci ne désirent pas les rejoindre en ce lieu aux moments des pratiques culturelles et religieuses. Habituellement, ils se rendent seuls à la pagode sans être accompagnés. Si les enfants ne désirent pas connaître cette voie spirituelle, les parents ne les y forcent pas. Il en va de même pour l'art culinaire : si les enfants ne veulent pas manger les mets traditionnels, rien ne les y contraint. Dans une perspective de volontarisme, ces parents sont capables de s'imposer un changement des mœurs et de coutume sous l'influence de la nouvelle conjoncture présentée. Ils n'obligeront donc pas leurs enfants à les suivre, ce qui ne serait pas le cas s'ils étaient dans leur pays d'origine.

Reprenons la définition de la culture présentée dans le cadre conceptuel, au deuxième chapitre. On voit que les formes et les modes de vie des Hommes n'évoluent pas selon un modèle linéaire ni en fonction du niveau de leur développement mental, mais qu'elles sont les produits de processus historiques locaux. Ces processus historiques sont déterminés non seulement par les conditions environnementales dans lesquelles vit la société considérée, mais également par les contacts qu'elle entretient avec les sociétés avoisinantes. Par conséquent, plutôt que de comparer des institutions observées dans différentes sociétés, les anthropologues doivent analyser en priorité les éléments d'une culture dans le contexte de la société étudiée. La culture est considérée comme le regroupement de tous les traits communs qui peuvent être transmis socialement et mentalement –et non pas biologiquement– d'une génération à une autre.

Par cette description, une personne évoluant dans une société donnée, en l'occurrence le Cambodge, vit un processus de formation et la culture conditionne la vision de cet individu. Dans ce cadre, l'individu est entièrement façonné par la culture dont il est issu ; par le biais de l'éducation qu'il reçoit de sa famille ; par son groupe ; par son environnement ; etc. Et cette civilisation va même jusqu'à former sa personnalité, ses comportements, sa perception du monde.

C'est pourquoi ces participantes reconnaissent qu'elles gardent encore les conceptions culturelles de leur pays d'origine. Toutes ont fait part du mode d'éducation qu'elles ont reçu de leurs parents dans leur pays d'origine. Leurs méthodes éducationnelles font preuve d'une certaine rigidité afin de s'assurer que l'enfant reste dans le droit chemin en grandissant. C'est un ensemble de règles basées sur l'ordre, la discipline et le contrôle. Et on fait appel à la correction corporelle, jugée nécessaire lorsqu'un enfant ne suit pas la discipline établie. Comme le disait madame Vorak, mère de 3 enfants, dans sa famille comme dans celle de son mari, les parents exercent une très grande autorité : nulle concession ni négociation. Les parents agissent pour se faire obéir par les enfants, les faire respecter les règles établies. Ceux-ci n'osent même pas regarder leurs parents dans les yeux. Ils ne s'avisent pas de protester, même s'ils savent qu'ils ont raison. Cette dame a fait remarquer que son mari perpétue cette manière d'éduquer ses enfants, qui a un impact considérable sur la relation intergénérationnelle. Si ce couple modifiait son approche pédagogique en faisant preuve d'un peu plus de souplesse et d'ouverture, cela favoriserait la communication et ils éviteraient probablement des conflits avec leur fils. Mais la mère se demande sans cesse comment réagir face aux problèmes liés à cette période de l'âge 'ingrat', lorsque tout ce qui est dit ne semble pas avoir d'impact ni produire les changements souhaités, surtout en ce qui a trait aux relations hors mariage. Elle tente d'imposer son point de vue sur la vie amoureuse de ce fils aîné qui reste toujours ferme sur sa position. Elle compare son fils entêté à de l'acier, matériau très difficile à travailler, à manipuler et à modeler. Il ne suit plus les conseils des parents ni les interventions de la famille élargie. Il lui est même arrivé d'exprimer sa colère en donnant un coup de poing au mur, causant ainsi un gros trou. Cette mère déçue compare son fils à un jeune éléphant adulte qui arrive à sa maturité sexuelle : il est très difficile de l'approcher durant sa période de procréation.

Mon fils ne m'écoute pas. Il est très amoureux de sa blonde. La "blonde" de mon fils s'habille régulièrement trop court. J'ai dit à mon fils que je suis allergique à ses habits de bikini. Comme nous sommes Khmers, ce mode vestimentaire est inacceptable et inappropriée pour nous ! Ça me fait réagir ! Ça me fait exploser de colère ! Il y a une très grande chaleur, comme un volcan sur ma tête ! (Vorak, p. 23)

Quelquefois, l'explosion du conflit provient de l'habillement de la «blonde» de son fils. Il est vrai que l'habillement est aussi une des valeurs génératrices de divergences, mais le vrai

problème c'est que ces parents craignent que la vie amoureuse de leur adolescent sabote son avenir scolaire. Tout espoir de lui inculquer une bonne éducation et de lui garantir un avenir grandiose est désormais effondré à leurs yeux. Le fils ne veut pas suivre le chemin tracé, alors tous les sacrifices qu'ils ont faits pour lui deviennent peine perdue. Par exemple, le dévouement du père qui occupe deux emplois pour payer les frais scolaires d'une école privée est maintenant considéré comme déprécié. Il y a confrontations entre deux générations dont les valeurs diffèrent, de telle sorte que cette mère compare la colère qu'elle éprouve lorsque son fils ne suit pas ses conseils à un volcan endormi qui bouillonne en permanence dans sa tête. Ici, il est rare que les parents dévoilent leurs profonds secrets familiaux à des étrangers. Peut-être ont-ils gagné en assurance en voyant l'occasion de se confier et d'obtenir un peu de compréhension et d'écoute. Peut-être, cette mère a-t-elle saisi l'occasion présentée pour pouvoir enfin se soulager un tant soit peu de tout ce qui l'excédait. Pour ce faire, elle a dû transgresser cet interdit culturel qu'est la question de «son honneur».

Généralement, les parents cambodgiens tentent d'imposer leurs points de vues sur les relations amoureuses de leurs enfants. Or, les moqueries continuelles sur le «chum» ou la «blonde» de son enfant créent d'importantes tensions au sein de la famille. Ainsi naissent les affrontements, que cette mère susmentionnée représente par l'image de feu, pouvant exprimer la colère, la frustration ou la tension insupportable dans la maison. Le feu exprime une action brutale et momentanée.

C'était insupportable pour nous, car la communication était rompue. Nous sommes devenus «allergiques» l'un à l'autre. C'est un feu dans la maison. Un feu, puis un autre, se propageant en incendie. Il fallait trouver de l'aide. Une fois, il nous a dit qu'il était en amour avec une fille. On lui dit de ne pas l'aimer, il nous a répondu: «sous ce ciel et sur cette terre, il n'y a que cette fille et il faut qu'il ait cette fille». (Vorak, p. 20)

Culturellement, au Cambodge, l'autorité parentale est incontournable et incontestable: elle n'admet ni réponse, ni dispute, ni discussion. L'enfant doit tout simplement obéir aux règles déjà établies. Il doit suivre un chemin tracé par les parents: choix d'un époux(se), choix d'une profession, et même choix des amis à fréquenter. L'individu agit en conformité avec la norme édictée afin d'éviter la marginalité, de même que pour le bien collectif de la famille. Les règles familiales du Cambodge sont prescrites par la société autour

de «l'institution familiale». Cependant, lorsqu'un enfant vit en Occident, il apprend que son «espace privé» est vital, voire même primordial, et que sa personne passe avant sa famille. Tout ceci crée une tension importante entre individus (parent-enfant) ayant deux conceptions différentes de la vie familiale versus la vie individuelle. Le conflit survient alors que les deux parties éprouvent de la difficulté à accepter la différence. Souvent, la mère s'attend d'une part à ce que ses enfants aient une ressemblance avec elle, qu'ils manifestent les mêmes goûts et les mêmes désirs. Elle souhaite en quelque sorte que ces derniers suivent ses pas sur un chemin déjà tracé par eux, les parents. D'autre part, elle veut que sa progéniture accomplisse les rêves qu'elle n'a pas pu réaliser: poursuivre des études; avoir un bon emploi; mener la vie qu'elle aurait souhaitée. Ces attentes peuvent aussi être une source de conflits entre la mère et les enfants. C'est pour cela que ces familles adoptent le style d'éducation autoritaire qu'elles ont elles-mêmes reçu dans leur pays d'origine. Cela ne favorise pas la communication avec leurs jeunes. Ces parents décident et choisissent à leur place. Étant donné que dans le cas présent, le fils n'est pas un enfant soumis, mais plutôt un individu en mesure d'exprimer son point de vue, il suscite chez ses parents une vive réaction de révolte, qui se traduit par une rupture. Comme il s'aperçoit du caractère unilatéral du fonctionnement de sa mère, il décide d'exclure toute communication et de donner des coups de poing dans les murs de la maison. Le manque de communication peut aussi être imputé aux charges qui incombent aux parents, (deux emplois pour le mari et un emploi pour la femme sans en compter les nombreux travaux domestiques à la maison). Ici, il s'avère crucial de bien expliquer à ces parents que l'insensibilité parentale est un prédicateur infaillible de délinquance :

«Patterson et son collaborateur (1989,1992) indiquent que les nombreuses recherches effectuées sur les antécédents des délinquants tendent toutes à désigner la famille comme le berceau de la déviance : les enfants antisociaux sont issus de famille où la discipline est dure et incohérente, où les parents sont peu engagés auprès des enfants et n'exercent presque aucune supervision des activités de ces derniers.» (Cloutier, 1996, p. 260)

Au lieu d'éprouver une certaine compassion face à la détresse de leurs enfants, certains parents interprètent cela comme un affront à leur autorité parentale : l'enfant ne les écoute pas, il ne suit pas leurs conseils, il accorde davantage d'importance à l'opinion de ses amis. Cette mère exprime l'intensité de sa détresse et sa souffrance d'avoir un fils désobéissant en disant que son cœur est gelé. Elle se sent comme un corps sans âme à la vue son jeune qui va

sortir du cadre familial et se construire une vie sociale autonome. Elle s'oppose à ce dépassement en freinant les tentatives d'émancipation de son enfant.

Beaucoup de fois, beaucoup [...] Je pleure souvent et je pleure aussi dans mon cœur, mon cœur est rempli de larmes. Mon cœur est gelé, glacé de sang et il n'a plus de vie (yum knang bés daung chreun nas. Bes daung kàrk cheam.) (Vorak, p. 21)

Il est vrai que les enfants s'éloignent du chemin tracé par leur parent. Le cas échéant, les parents doivent tenter de les ramener en leur expliquant leurs inquiétudes. Il est préférable d'éviter d'être aussi catégorique que ces parents, sans quoi les adolescents iront quand même vivre leurs relations, mais en vivant éloigner tout simplement d'eux. Le mieux est de faire preuve d'ouverture, de ne pas se pétrifier de colère ni de rester sur ses positions en continuant de penser que la sacro-sainte autorité parentale est ébranlée et que l'enfant est indiscipliné. On peut inviter «l'intrus» à venir expliquer ce qu'il attend de cette relation : parent-garçon-fille. Cette colère peut aussi être due à un sentiment de jalousie qui habite parfois les parents. Une jalousie envers l'intrus qui vient leur dérober leur fils ou leur fille dans leur propre maison.

Il est vrai qu'au Cambodge, la sexualité est perçue comme honteuse et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin est tabou. À la différence de leurs parents, les adolescents ont bénéficié à l'école d'informations sexologiques adaptées à leur âge. Ce sont donc les parents qui devront évoluer. Il leur faudra apprendre à harmoniser leur développement personnel avec leur nouvel environnement. Il sera aussi nécessaire d'envisager le changement communicationnel qu'impose l'autonomisation de leur adolescent. Malgré tout, en venant s'installer au Québec, toutes ces mères participant à l'entrevue ont changé. Elles déclarent qu'elles n'appliquent pas une sévérité absolue ou une moralité rigide comme celles de leurs parents, car elles laissent aussi à leurs enfants le choix d'épouser une personne provenant d'une culture ou d'une religion différente. Voici justement ce qu'en dit madame Sorya : "Je ne souhaite que le bonheur de mes enfants". Toutefois, la majorité d'entre elles ont avoué qu'au fond de leurs cœurs, elles désiraient que leurs enfants s'unissent à quelqu'un provenant de la même culture que la leur. Pour elles, cela garantit une meilleure compréhension réciproque, vu qu'ils ont un mode de vie semblable. L'intégration au sein de la nouvelle

famille s'en trouve donc facilitée. Ces mères insistent néanmoins pour dire qu'elles ne peuvent pas interdire à leurs adolescents d'avoir un copain ou une copine d'une autre culture.

5.3 Concept de Conflit

Ce troisième cadre conceptuel, qui traite du «conflit», est en lien direct avec les deux précédents. Il ne peut pas être séparé des autres. Prenons l'exemple de la mère dont six de ses dix enfants ont été placés en familles d'accueil par le Département de la Protection de la Jeunesse de Montréal. On peut constater qu'elle éprouve une détresse liée au fait de se trouver dans une société dont elle ne comprend ni le fonctionnement ni la langue officielle. Retenons que depuis 2002, suite au décès de son mari, cette mère monoparentale a connu certaines difficultés dans son rôle parental : il lui était ardu de discipliner ses enfants, particulièrement l'aîné qui fréquentait un groupe d'amis douteux. C'est d'ailleurs ce qui a nécessité une intervention de la D.P.J.

Cette mère raconte l'éclatement de sa famille, qu'elle impute aux mauvaises fréquentations. À ses yeux, son fils aîné a été un des enfants les plus dociles et sages, mais à cause d'influences malsaines, il a versé dans la consommation de drogue et d'alcool. Il s'est même mis à voler. Ces relations nocives ont suscité beaucoup de soucis au sein de la famille. «J'ai dit régulièrement à mon fils de faire attention à sa bande, mais il ne m'écoutait pas. Et de là, le problème génère des malheurs dans toute la famille» (Khuna, p.20). Elle impute donc la perte de ses six enfants par intervention de la DPJ aux complications rencontrées avec son fils aîné. Ici, il lui faudrait des explications exhaustives sur cette loi de la protection de la jeunesse. Normalement, l'intervention –même imposée– demeure complémentaire aux responsabilités de la mère, à moins que le tribunal ne statue qu'elle soit inapte ou absente. L'intervention vise à l'aider, à la rendre apte à reprendre l'ensemble de ses obligations parentales et à exercer ses responsabilités légales envers ses enfants. Pour cette famille, il y a eu une confusion conflictuelle : le conflit entre le fils et la mère s'est maintenant déplacé entre la mère et la D.P.J.

Cette situation semble contenir trois différents niveaux interreliés. Premièrement, elle a été peut-être jugée inapte à remplir son devoir parental par le tribunal de la jeunesse. Elle n'a

pas su protéger les jeunes enfants contre le comportement du grand frère qui fréquentait une bande marginale. Ce dernier se soûle, devient agressif et dérange la tranquillité familiale ainsi que les études de ses jeunes frères et sœurs. Deuxièmement, elle est mal informée et comprend mal le système sociolégal du pays d'accueil. L'implication de la loi spéciale dans sa vie familiale lui semble abstruse. Troisièmement, elle conserve ses valeurs culturelles : dans son pays d'origine, les droits de l'enfant ne sont pas assurés par des législations gouvernementales, mais plutôt par les aînés, les parents et la famille élargie, qui détiennent une autorité absolue et indiscutable. En retour, les enfants doivent à ces gens soumission et obéissance. Il va donc sans dire que pour elle, la loi et l'intervention en matière de protection de la jeunesse sont comprises comme une menace ou une ingérence dans son autorité parentale.

D'ailleurs, lorsque les enfants sous tutelle sont placés dans des familles d'accueil dont les enfants biologiques ne sont pas de la même origine culturelle, un grand fossé se creuse entre eux et leurs parents cambodgiens. Comme le témoigne cette mère : «Mes enfants sont éduqués par les autres. Ils croient que leurs vrais parents sont morts. Nous ne sommes plus leurs parents. Voyez-vous ? C'est ça. Ils ne me croient pas et ne m'écoutent plus!» (Khuna, p.27). Elle se sent rejetée par les siens, qui reçoivent maintenant une éducation différente. Elle tente de les amener à la raison, mais ce n'est pas facile. Sa relation mère-enfant n'est pas de tout repos, car elle ne les rencontre qu'une fois par semaine, vu que tous les six sont placés dans quatre différentes familles d'accueil. En outre, elle se voit même interdire de parler dans sa langue d'origine avec ses enfants lors des visites. Son sentiment d'injustice s'accroît encore plus. Chaque occasion de pouvoir rencontrer ses enfants, c'est un moment d'étreintes et de larmes: elle en pleure d'émotion et de joie. Elle croit qu'elle est brimée dans son pouvoir d'éduquer ses enfants ou de vivre à sa manière. «Ma vie actuellement est très difficile. Il n'y a pas de droit pour moi. Mon droit est bafoué. On fait ce qu'on veut sans tenir compte de moi.» (Kmean té sith robas hnhom khmean té ké chhoin ké chli). (Khan, p. 21).

Aux yeux de cette mère, c'est la D.P.J. qui compromet la sécurité et le développement de ses enfants. Elle est convaincue qu'elle seule peut les guider, les orienter et les conseiller. Les autres ne peuvent pas les aimer autant qu'elle, qui en est la mère. À chaque autorisation

d'aller rendre visite à ses enfants, elle tente toujours de les conseiller : respecter, écouter, être travaillant, être studieux, etc. Ici, la notion de compromission de la sécurité et du développement de l'enfant est propre à chacun des deux acteurs : la compromission décrite dans la loi québécoise et la compromission comprise par cette mère immigrante. Ainsi, le plan d'aide ne sera efficace que si l'intervenante et la famille reconnaissent les problèmes qui ont engendré la situation de compromission des membres concernés et tentent ensemble de les régler. Dans ce contexte, l'intervenant détient un mandat de relation d'aide et également un mandat de contrôle et de surveillance. Pour intervenir de façon judicieuse et établir une véritable relation d'aide, il doit connaître la nature, les sources et les répercussions du dysfonctionnement familial ainsi que les implications des problématiques particulières des situations de compromission pour l'enfant et sa famille (Laframboise et Dupuis, 1995). L'intervenant et cette dernière doivent reconnaître le problème principal qui a amené la situation de compromission afin de la corriger et de trouver des pistes de résolutions durables (Legault, 2000).

Cette période difficile, pour ne pas dire cette crise, survient souvent au moment même où les parents font face, eux aussi, aux difficultés financières, à la maladie, à la séparation... Mais généralement, ces conflits se manifestent dans la vie quotidienne sans se rapporter à un incident bien précis. Pour la plupart des familles, le conflit intergénérationnel est plutôt étouffé et latent. Comme pour cette mère, entre autres, qui se trouve impuissante devant l'éloignement physique et verbal de sa fille. Elle ne sait pas comment réagir, craignant d'aggraver encore davantage la situation. Cette mère constate que sa fille exprime son individualité et ses particularités en se retirant régulièrement dans sa chambre : c'est sa façon de se détacher de ses parents. Sa fille est en train de se dégager de ses liens de dépendance, pour obtenir en retour son autonomie et affirmer son identité propre. Cet exercice d'affirmation de soi s'opère en créant des distances notables, car l'autonomie se gagne au jour le jour au prix de discussions, d'argumentations, de confirmations, de confrontations et de réajustements. Mais pour cette mère, ça lui donne l'image de la distance et de l'absence de sa fille dans la maison : «Ma fille, après l'école à la maison, elle va entrer dans sa chambre et y rester enfermée de tout temps.» (Chana, p. 45).

On voit ici que le retrait de la fille exprime une forme de protestation ou de rébellion. Toutefois, comme cette dernière n'a pas de vie amoureuse –comme c'est souvent le cas des adolescents dans les autres familles rencontrées– le conflit n'éclate pas au grand jour. Il convient de se demander si cette mère a compris la période d'adolescence de sa fille. Ne s'est-elle pas aperçue de changements dans son comportement ? Va-t-elle opter pour l'une ou l'autre des résolutions de conflit telles que décrites par Cloutier dans son livre, *Psychologie de l'adolescence* ? «Dans le cours normal de la résolution, les réactions de la mère sont cruciales : peut-elle partager sa féminité tout en approuvant et en soutenant l'émergence de l'indépendance de sa fille ? Ou se sentira-t-elle trahie, abandonnée par la séparation qu'elle désapprouvera, combattra en sabotant les efforts de sa fille?» (Cloutier, p. 220)

On peut constater qu'il n'est pas rare que les parents s'immiscent dans la vie amoureuse de leurs enfants. La perception des parents sur l'émancipation de l'adolescent en ce domaine entre en conflit avec celle de leurs enfants. L'identité culturelle est mise en jeu lorsqu'une tierce personne, issue d'une autre culture, fait son entrée dans la famille. Le choc culturel fait en sorte que les agissements de l'autre sont souvent perçus comme irrespectueux.

Une mère de quatre enfants –dont deux de son mari avec sa précédente épouse– nous a fait part de son mécontentement à propos du comportement du copain de sa fille. Elles ont eu plusieurs disputes à propos du manque de respect de celui-ci. Les querelles se sont intensifiées jusqu'à l'interdiction à l'importun d'accéder à la maison. «J'ai défendu que le copain de ma fille entre chez moi. Et là, il n'a pas osé franchir cette limite.» (Syrany, p. 32)

Le chum de ma grande fille et moi, nous sommes dans deux mondes différents. Il vient chez moi et il n'a aucun respect envers moi. Un jour je l'ai pointé du doigt : Toi, tu es «baraing» (québécois) ! Moi, je suis khmère ! Si tu veux que ma fille devienne 100 % baraing, où est donc mon droit ? Que me reste-t-il de Khmer ? Tu es Québécois, qu'en penses-tu si je te défends de parler le français ? » Moi, je ne souhaite que 50-50. Je m'adapterais à lui, mais lui aussi doit me respecter! (Syrany, p. 29)

Les aspects culturels soulevés ici sont ceux des parents d'enfants qui entretiennent des relations avec des personnes d'autres origines. Généralement ces parents s'attendent à être

respectés : dans la tradition cambodgienne, le garçon doit être très poli et il doit demander la permission de fréquenter la fille, ce qui n'est pas le cas ici.

Pour nous, dans notre coutume, notre tradition, le gars doit un grand respect aux parents de la fille qu'il aime. Le chum de ma fille est de la race blanche. Par nos habitudes, lorsque quelqu'un entre chez nous il doit nous saluer (Chum reapsour. Le salut cambodgien), mais lui, lorsqu'il vient chez nous chercher ma fille, il ne nous adresse même pas la parole. Ça nous dépasse ! Il ne nous dit même pas "Hello". Les Québécois ont sûrement une certaine politesse en entrant chez les autres, tout au moins il doit dire "Hello". Ça nous fait mal, très mal. C'est un choc et ma première impression c'est que ce jeune homme est raciste, car il ose faire cela parce que je suis une immigrante. (Khuny, p. 24)

Cette mère considère donc l'impolitesse du jeune garçon comme un problème racial.

Ce copain, lorsqu'il vient chez nous, va directement dans la chambre de ma fille. Il pousse la porte de sa chambre et il y entre tout en ignorant notre présence. (Chéng chaul meul beu kaune khagnom noy knong bantob vea beuk tvea rou chaul plok tov a yeung ankuy neung vea dauc chhea vea kmean eil important chhea mouy vea a neung hoy dèle yeung chheu nas chheu nas). Il est probablement raciste à cause de notre histoire tragique, de la guerre, de notre pays pauvre, ce qui fait en sorte qu'il nous méprise. (Khuny, p. 25)

Les attentes ne sont pas comblées, ce qui engendre mécontentements et confrontations entre parents et enfants. Ces parents subissent les retombées du conflit entre la société d'origine et la société d'accueil. Ils répètent souvent que l'enfant refuse de se soumettre aux valeurs traditionnelles cambodgiennes véhiculées par les leurs. Dans cette tradition, il n'est pas permis à une fille d'avoir des relations amoureuses ou sexuelles avant le mariage. Mais comment doivent-ils envisager cette liberté sexuelle nord-américaine actuelle qui peut même s'avérer un fléau ? Le rôle de mère, dans ce contexte, semble limité.

Il n'est pas facile pour personne étrangère d'entrer dans le cercle familial cambodgien, car le plus souvent, elle ne connaît même pas minimalement leurs valeurs culturelles. Il faut noter que ces parents tentent de préserver certaines valeurs traditionnelles et si les nouveaux venus réussissent à les appliquer, ils seront les bienvenus. Ces familles les accueilleront à bras ouverts. Généralement, ces parents souhaitent que leurs enfants aient des conjoints de même ethnie, mais si ces derniers ne suivent pas ces conseils, les parents, eux, ajusteront leurs perceptions. De façon habituelle, ils ne vivent pas en vase clos. Ils modifient leurs

coutumes pour s'adapter à la nouvelle conjoncture. Effectivement, dans la plupart des familles, avant que ces parents ne modifient leurs conceptions, les conflits sont inévitables. Ces gens souhaitent conserver un peu de leur héritage. Certaines mères ont d'ailleurs pu nommer ce qu'elles désiraient obtenir du nouveau membre. Elles accepteraient de s'adapter sans toutefois se couper totalement de leurs us.

CONCLUSION

Les résultats des entrevues révèlent que, dans la majorité des cas observés, les conflits intergénérationnels ne sont pas aigus ni dramatiques. Ils sont plutôt 'supportables', relativement tolérables. Mais pour une minorité, ces relations conflictuelles créent des éclatements au sein de la famille. Ces explosions sont parfois engendrées par les décisions de membres antagonistes. Pour d'autres, elles sont dues à une intervention externe (en l'occurrence, la DPJ). Ces entrevues ont permis aussi de connaître divers aspects de leurs situations personnelles et leur adaptabilité au pays d'accueil. À partir de ces renseignements, un cadre de références pourrait être établi. Cela aiderait à la mise au point d'outils d'intervention ajustés à la réalité complexe des parents immigrants. L'exercice de leurs responsabilités et leur intégration tant personnelle que familiale s'en trouveraient favorisés. En effet, ces conflits s'articulent généralement autour des règles du mode de vie quotidienne. Ces règles sont liées à des valeurs culturelles, des perceptions relationnelles familiales. Les conflits sont souvent reliés à une discipline qui apparaît désuète aux adolescents. En ce sens, le conflit permet une régulière remise en question des pratiques en tenant compte des besoins actuels changeants.

L'impression laissée par ces entrevues est que la plupart des parents acceptent d'adopter les nouveaux principes de leurs enfants. Cependant, pour ce faire, une certaine confrontation s'avère nécessaire. Les adultes auront développé une plus grande patience et auront réajusté leurs attentes, se disant qu'il faut parfois accepter que les enfants refusent d'emprunter la voie tracée pour eux. Cette adaptation s'opère parfois avec regrets. Les demandes d'émancipation ou d'indépendance, en outre, suscitent des contrariétés. Les parents déplorent que les valeurs culturelles et ancestrales ne puissent plus être transférées intégralement à leurs descendants dans le contexte présent. Lors de moments difficiles (suite à des conflits ou des disputes) la plupart des parents se retirent pour analyser les problèmes et en concluent qu'ils sont endurables par rapport aux souffrances subies sous le régime génocidaire des Khmers rouges. Souvent, ils se remémorent les travaux forcés, la famine, la guerre. Cette comparaison avec

leur passé trouble au Cambodge leur permet de se consoler et de considérer que la situation est acceptable. Sans doute la plupart des parents sont-ils en mesure de comprendre et d'accepter ces événements, voire même de se réjouir de voir leur progéniture quitter le giron familial pour voler de ses propres ailes. Néanmoins, cela peut parfois éveiller des frustrations et des nostalgies, plus particulièrement chez les parents ayant vécu d'autres expériences de perte et de séparation, toujours présentes dans leur cœur.

Nombre d'adultes sont régulièrement confrontés aux conflits avec leurs adolescents. De plus, ils éprouvent leurs propres difficultés d'adaptation à la société québécoise. Ils n'iront cependant pas chercher de l'aide extérieure dans les organismes communautaires, le CLSC, ni même auprès de leur communauté, car, à leurs yeux, c'est une humiliation. L'honneur constitue un obstacle important qui les empêche de recourir aux services professionnels. A fortiori, ces services sont méconnus d'eux. Ils préfèrent donc se retirer pour éviter la confrontation, tout en laissant les enfants livrés à eux-mêmes. C'est une réaction stérile, mais il faut éviter que l'honneur familial ne soit entaché. C'est ce qu'ils ont toujours appris. Ces parents et leurs adolescents vont adopter une stratégie d'évitement, tenter de minimiser l'importance des écueils ou faire de la dénégation. Ne pas entendre l'opposition, ne pas tenir compte du conflit, c'est aussi ne pas reconnaître les défauts ou les qualités de l'autre. En se déroband aux litiges, les parents se voient confrontés à des situations inconfortables de non-dit qui finissent par entraver une part importante de leurs actions éducatives et de leur dynamique familiale. Dans un des cas présentés dans cette recherche, c'est l'autorité ou la capacité parentale qui est en jeu. N'ayant pas pris des mesures nécessaires pour rectifier les situations conflictuelles répétitives avec son fils aîné –ce qui dénote une inaptitude dans le rôle parental– une mère s'est vu contrainte de subir l'intervention de la DPJ.

Ces tensions peuvent parfois devenir si fortes qu'elles provoquent des troubles de sommeil. Plusieurs se tourneront alors vers une aide pharmacologique plutôt que psychosociale, restant ainsi enfermés dans leurs problèmes. Cependant, force est de constater que face à la période d'adolescence de leurs petits, les parents évoluent eux aussi. Ces derniers ne sont pas les seuls pouvant influencer les jeunes : la parenté et l'environnement social contribuent également à leur développement et à leur épanouissement. La famille

élargie peut représenter un système de soutien social important pour toute personne qui en a besoin. Non seulement, elle incarne une source d'aide inépuisable, mais celle-ci renforce en plus, par les contacts réguliers de ses membres, leur réseau de socialisation, d'appartenance et de réciprocité. Toutefois, lorsque ce système n'existe plus, les institutions et les communautés tentent de remplacer ce que la parenté pouvait offrir. Ici, la DPJ doit faire connaître ses services et ses lois afin d'éviter la mauvaise compréhension de telles interférences dans la sphère privée. Afin de se garder d'être perçu comme une entrave à l'autonomie parentale, l'intervenant de la DPJ doit faire en sorte qu'on comprenne bien que cette institution peut être considérée comme une «famille élargie» pouvant être d'un grand secours dans des moments houleux. Ajoutons également que la DPJ doit sensibiliser les communautés culturelles à ces mesures légales. Ces interventions peuvent se faire auprès des organismes communautaires ou des intervenants de milieux. Une offre de services auprès des communautés culturelles et leurs familles serait également appréciable. À ce niveau, il est souhaitable que l'intervenant fasse comprendre aux parents la signification que revêt l'adolescence en contexte occidental. Cette période peut s'étaler du début de la puberté au commencement de la maturité. Lors de cette quête identitaire, le jeune doit passer de la dépendance infantile à l'autonomie adulte. De l'autorité parentale, il progresse vers le libre arbitre. Au cours de son exploration, le jeune tente souvent de trouver des réponses en défiant le pouvoir et en mettant les règles à l'épreuve, créant ainsi des tensions au sein du foyer. Les parents peuvent l'aider en l'encourageant à assumer davantage la responsabilité de ses choix et de ses actes tout en continuant à veiller sur lui et à le guider selon la frontière établie, qui elle-même varie selon le milieu familial et social. Dans cette période de transition, l'enfant a encore besoin de ses parents, de structure, d'encadrement, de routines et de valeurs pour assurer sa sécurité et son bien-être. Ici, l'intervenant devait comprendre que les parents issus d'une culture traditionnelle n'ont pas vécu cette période d'adolescence de la même façon que leurs enfants en Occident. Ils ont connu la transformation physiologique de la période pubertaire sans toutefois saisir le sens de ce changement, ni comprendre l'évolution de l'aspect psychologique. Culturellement, cette période d'apprentissage, d'ascension au statut d'adulte, avec les innombrables responsabilités familiales et sociétales qu'elle comporte, s'est déroulée progressivement depuis un très jeune âge –avant même la puberté. Et donc, dans cette culture traditionnelle, la période de «crise d'adolescence» ne s'est pas manifestée de

façon marquante ni visible. L'intervenant, ici, aide la famille à comprendre le concept d'adolescent en contexte occidental. Il aide aussi les enfants à jouer un rôle plus actif au sein de leur famille (c'est-à-dire à comprendre la culture de leurs parents). Il ne s'agit peut-être pas ici de les envoyer aller puiser l'eau au puits, mais de leur trouver une tâche quelconque qu'ils puissent accomplir (par exemple, aider les parents dans les tâches ménagères).

Il est important que l'intervenant soit à l'aise tout en s'efforçant d'adapter son approche à la réalité ethnique du client: ses codes culturels, ses croyances, sa vision du monde... Les facteurs de classes sociales et les conditions de vie de ces gens doivent aussi être pris en considération.

Travailler avec la famille à mieux saisir que c'est avec notre mère que nous vivons notre premier amour, mais ce lien fusionnel se dénoue tranquillement au fur et à mesure que l'enfant vieillit et qu'il devient lui-même un adulte. Or, c'est l'adolescence qui est le moment crucial où les disputes sont utiles pour distancier l'enfant de sa mère. Celle-ci doit admettre et accepter le fait que ses enfants sont en train de devenir adultes, progressivement. C'est-à-dire: capables de prendre des décisions quelconques et d'être tenus responsables de leurs actions.

La famille peut effectivement représenter un espace contraignant avec ses nombreux codes, règles, et interdictions à respecter par les membres la composant. Néanmoins, de façon générale, les jeunes franchissent cette étape transitoire avant d'atteindre l'autonomie de l'âge adulte d'une façon harmonieuse. Pour traverser cette période adéquatement, le contexte familial joue un rôle important dans cette évolution de l'adolescent. La présence, l'écoute, l'ouverture d'esprit sont des éléments considérables permettant à l'enfant de grandir et franchir ce stade plus sainement. À ce niveau, les parents devront faire connaître à leurs enfants les limites de leurs actes afin que la transgression ne se poursuive pas, peu importe la culture d'où ils sont issus.

Généralement après la période de tension –plus ou moins longue d'une famille à l'autre ou d'une situation à l'autre et dépendamment de la personnalité de chaque individu qui est en jeu– une harmonie devrait trouver sa place au sein de la famille. Ce laps de temps est relatif

et il n'y a pas de recette toute faite pour résoudre ce conflit. L'art d'être parents, c'est avant tout de céder sur des petites choses et de conserver la maîtrise de l'essentiel.

Bien sûr, les parents, dans l'ensemble, aiment leurs enfants. Ils nourrissent pour eux l'ambition d'une vie agréable. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes et sont conscients de leurs limites. Leurs lacunes leur pèsent. Lorsque leurs aptitudes sont remises en question, ils souffrent de ne pas se sentir à la hauteur. Il peut aussi leur arriver de se sentir dépassés, impuissants à résoudre certains problèmes. Tous ont besoin d'être reconnus comme les premiers éducateurs de leurs enfants et d'être valorisés, encouragés dans ce rôle. C'est de cette fonction qu'ils se trouvent dépouillés lors que la DPJ intervient. Ils ont besoin de se sentir écoutés et compris, mais quand les enfants sont placés en familles d'accueil, leur estime personnelle s'effrite. Ils se sentent esseulés et interprètent cet isolement comme le châtement de leur vie antérieure, d'après la religion bouddhique. L'intervenant essaiera d'étudier leur réseau familial et social pour pouvoir briser cette solitude. Il prendra en considération la limite qu'une personne est prête à franchir, soit la frontière de la «honte» culturellement définie.

Les entrevues s'étant déroulées auprès de 14 familles, le développement du cadre d'analyse du conflit intergénérationnel des familles Québéco-Cambodgiennes semble un peu limité. Néanmoins, cette recherche aide à mieux appréhender l'origine de ces conflits et ainsi orienter de manière plus adéquate l'éventuelle intervention. Elle rétablit le point de vue des mères qui s'efforcent, malgré l'écart, d'épauler leurs jeunes au moment où ils sont en train de bâtir leur propre identité à travers une double culture. Les rapports de force entre les parents et leur progéniture génèrent de la souffrance. Toutefois, il arrive que la douleur se mue en tolérance, ce qui en fait une expérience constructive. Ces écueils permettent aux parents de se questionner sur ce qu'ils sont et sur ce qu'ils devraient être en contexte culturel différent. Ils sont amenés à s'interroger sur leur système de valeurs et d'autorité. Le tout, en gardant l'espoir que cette période contestataire ne dure qu'un temps.

Ce cadre d'analyse est un ensemble d'hypothèses interreliées. Il sera essentiel de le valider auprès d'une population plus large de parents immigrants afin de déterminer dans

quelle mesure et à quelles conditions il peut être un outil bénéfique dans l'intervention socio-éducative. D'ailleurs, il devra être mis à l'épreuve par les intervenants qui travaillent auprès de cette clientèle. Ce cadre permet aussi de comprendre le mécanisme d'accommodement de ces mères à leurs jeunes en évolution: comment elles définissent leur tâche d'adaptation du rôle parental dans le nouveau contexte environnemental.

Une première piste de recherche serait d'étudier le point de vue des enfants de cette catégorie: recueillir de manière approfondie leur vision qu'ils ont de leurs parents, étudier leurs interprétations de l'éducation parentale et les conséquences de cette pédagogie sur leur vie avec leur environnement extérieur. Pour élargir encore davantage ce domaine d'investigation, il serait enrichissant d'obtenir les témoignages des parents immigrés dont les enfants seraient eux aussi nés au Cambodge (donc, deux générations venues s'établir au Québec).

Une autre recherche tout aussi digne d'attention serait de donner suite à ce travail. Autrement dit, les adolescents actuels deviendront eux aussi parents, en donnant à leur tour naissance à des enfants au Québec. Questionner ces parents de deuxième génération sur leurs perceptions au niveau éducationnel auprès de leurs enfants pourrait alors susciter un vif intérêt.

Les couples interraciaux, par exemple un père d'origine québécoise et une mère d'origine cambodgienne, constitueraient un sujet d'analyse tout aussi fertile. Cela permettrait de savoir comment les deux cultures cohabitent et quelles valeurs culturelles ces parents transmettent à leurs enfants.

Enfin, toutes les participantes rencontrées admettent vivre un apprentissage du métier de parents à travers cette période difficile et conflictuelle avec leurs enfants. Ces moments permettent néanmoins à chacun de grandir: être parent est un parcours initiatique constant.

BIBLIOGRAPHIE

- AKOUN, André et Pierre Ansart (dir. Publ.). 1999. Dictionnaire de Sociologie: Le Robert Seuil, Paris, 587p.
- ALVARADO, Elena. 1993. «Les jeunes des communautés culturelles», Santé mentale au Québec, vol.XVIII, no 1, p. 211-226.
- BARBÉ, Ségolène. 2005. «Le repas est le petit théâtre de famille», Psychologies, no.244 (septembre), p. 134-135.
- BARUDY, Jorge. 1992. «Migration politique, migration économique: une lecture systémique du processus d'intégration des familles migrants», Santé mentale au Québec, vol. XVII, no 2, p. 47-70.
- BAUMIER, Agnès. 1997. «1900-2000 : un siècle de filles de Rose», L'express, no 2393 (Semaine du 15 au 21 mai), p. 58-61.
- BECKER, Elisabeth. 1986. Les larmes du Cambodge, L'histoire d'un autogénocide: Presses de la Cité, 458 p.
- BERGER, Bennett M. 1999. «Structuralisme volontarisme en sociologie de la culture», Sociologie et Sociétés: les presses de l'Université de Montréal, Vol. XXXI, no 2 (octobre), p. 177-194.
- BERRON, John et Anthony, Paul. 1997. Un peuple assassiné. Paris: Denoël, 249 p.
- BÉRUBÉ, Louise. 2004. Parents d'ailleurs, enfants d'ici: Dynamique d'adaptation du rôle parental chez les immigrants. Sainte-Foy (Qué): Presses de l'Université du Québec, 250p.
- BILLHARD, Thomas. 1995. Cambodge, après. Paris: Éditions Homogramme and United Nations Children's Fund. 95p.
- BLANCHET, Alain et Anne Gotman. 2007. L'enquête et ses méthodes: L'entretien. Arman colin, 2e éd. refondue, 126 p.
- BOUCHARD, Christian, Pascal, Dutilh et alt. 1999. Devenir parent en exil. France: Éd. Ères, 74 p.
- BOURDIEU, Pierre, Alain Accardo et all. 1998. La misère du monde. Paris. Éditions du Seuil, 460 p.

BOURGAULT-CÔTÉ, Guillaume, LE DEVOIR.com. En ligne.
<http://www.ledevoir.com/2007/09/13/156634.html>

BOUTHAT, Chantal. 1993. Guide de présentation des mémoires et thèses. 110p.

BRAULT, Marie. 2000. «Le génogramme: un outil d'intervention auprès des réfugiés»: Intervention interculturelle. Gaétan Morin éditeur, p. 204-220.

BROWN, Lucie et Isa, Iasenza. 1996. Intervenir auprès de la clientèle d'origine haïtienne dans le cadre de la protection de la jeunesse. 61 p.

CAJOLET-LANGANIÈRE, Hélène, Pierre, Collinge et Gérald, Laganière. 1997. Rédaction technique, administrative et scientifique, 3e éd. Sherbrook: Éditions Laganière enr., 468p.

CHARLES, Taylor. 2003. Les Sources du moi, la formation de l'identité moderne, Québec, Boréal, 712 p.

CHATELAIN, Carole et Jean-Luc, Coatalem. 2003. «Cambodge: Une renaissance sous tension», GEO, no 291 (Mai), p. 56-112.

CHEN, Jianqui et Martine, Segalen. 2004. La Famille: Presses artistiques et littéraires de Shanghai, Paris. éd. Desclée de Brouwer, 165 p.

CLAES, Michel. 1999. «L'adolescence, une période de crise pour les parents et pour le couple», Prisme, no 29, p. 100-109.

CLOUTIER, Richard. 1996. Psychologie de l'adolescence, 2e édition. éd. Gaetan Morin, 326p.

CLOUTIER, Richard et Guylaine Groleau. 1988. «Responsabilisation et communication: les clés de l'adolescence», Santé mentale au Québec. XIII, 2, p. 59-68.

CLOUTIER, Richard et Guylaine Groleau. La communication parents-adolescent. En ligne.
<http://repere3.sdm.qc.ca/cgi-bin/reptexte.cgi?8856791+logo>

COHEN-EMERIQUE, Margalit. 2000. «L'approche interculturelle auprès des migrations»: Intervention interculturelle, Gaétan Morin éditeur, p. 161-184.

COLLANG, Christiane. 1985. Moi, ta mère, Fayard, 223 p.

CORBEIL, Christine et Francine Descarries. 1990. «La famille : une institution sociale en mouvance», Nouvelles Pratiques Sociales, Presses de l'Université du Québec, vol.16, no 1, p.16-26.

DAGENAIS, Daniel. 2000. La fin de la famille moderne: Signification des transformations contemporaines de la famille, Les Presses de l'Université Laval, 267 p.

- DANNAUD, Jean-Pierre. 1956. *Cambodge*. Éditions Claire Fontaine Lausanne, 157 p.
- DARRIGAUD, Jean-Claude. 1991. *Les enfants du Mékong*, Paris, A.Fayard, 246 p.
- DÉCARIE, Suzanne. 2001. «Peut-on vraiment se réconcilier avec sa mère ?» *Coup de pouce*, vol.18, no 3(mai), p. 41-45.
- DELCROIX, Sylvie et Delphine Flourey. 2004. *Au-delà de toutes les violences*, Paris, La Dispute, 157 p.
- DELVERT, Jean. 1983. *Le Cambodge*, Presses universitaires de France. coll. «Que sais-je ?», 127 p.
- DE HALDAT, Stanislas. 2005. «Et si l'on s'aimait trop...», *Psychologies*, no 244 (septembre), p. 118-121.
- Dictionnaire français: Larousse. Paris, Larousse, 1999, xxxvii, 1014 p.
- DORAIS, L.-J. 1989. «Intégration et adaptation dans une ville de taille moyenne: les réfugiés d'Asie du Sud-est à Québec», *Revue internationale d'action communautaire*, (printemps), p. 177-183.
- DOUCET, Michel. 1999. «Des adolescents témoignent de l'abandon parental», *Prisme*, no 29,p. 110-121.
- EDWARDS, R.Gary et Beiser Morton. 1994. «Les jeunes réfugiés d'Asie du Sud-est au Canada : Les déterminants de la compétence et d'une adaptation réussie», *Santé mentale au Canada*, vol.42, no 1 (printemps), p. 2-6.
- FOURNIER, Marcel et Michèle Lamont. 1999. *La Culture comme capital: Sociologie et Sociétés*, Presses de l'Université de Montréal, vol. XXXI, no 2 (octobre), 211 p.
- FUTORANSKY, Luisa et Andrana Lestido. «Ma mère, mon miroir», *Le Courrier UNESCO*, http://www.unesco.org/courier/2001_02/fr/dici.htm.
- GANNAC, Anne Laure. 2005. «Ils inventent de nouveaux rites», *Psychologie*, no 244(septembre), p. 128-135.
- GEERTZ, Clifford. 1986. *Savoir local, savoir global*. Trad. de l'anglais par Denise Paulme, Presses universitaires de France, 293 p.
- GILLES, Claude. 2000. *De l'enfer à la liberté*, Paris, L'Harmattan, 334 p.
- GUÉRARD, François. 2000. «Au royaume des femmes», *Châtelaine*, vol 47, no 2(février), p. 69-72.

GORDON, Thomas. 1976. Parents efficaces: La méthode sans perdant. Trad. de l'anglais par Jean Roy et Jacques Lalanne, Montréal, Le Jour, Éditeur, 445p.

HENRIPIN, Jacques. 2000. Les enfants, la pauvreté et la richesse au Canada, coll. «Histoire et Société», Montréal, éd. Varia, 191p.

HUERRE, Patrice. 1999. «Les relations parents-adolescents: une vieille histoire», Prisme, no 29, p. 92-99.

HUBERMAN, A.Michael et Matthew B.Miles. 2003. Analyse des données qualitative, Paris, De Boeck, 626p.

HUOT, François. 1991. «Culture d'organisation, pratiques communicationnelles et intervention: l'exemple de la Protection de la jeunesse», Mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 318 p.

JACOB, André. 1993. «Le processus d'intégration des réfugiés, facteurs explicatif majeur dans l'intervention», Santé mentale au Québec, vol. XVIII, no 1, p.193-210.

JACQUES, Claude. 1990. Angkor, Paris, éd.Odile Berthemy, 187 p.

POMONTI, Jean-Claude et Serge Thion. 1971. Des courtisans aux partisans, Paris, éd. Gallimard, 374 p.

JOURDAN, Dany et Ginette Herman. 2005. «Identifications groupales et estime de soi personnelle: le cas des jeunes chômeurs», Recherches Sociologiques, vol. 36, no 1, p. 79-103.

La Prestation nationale pour enfants. En ligne.

www.restationnationalepourenfants.ca/ncb/thenational1_f.shtml

La Prestation nationale pour enfants. En ligne.

www.restationnationalepourenfants.ca/ncb/thenational2_f.shtml

La Prestation nationale pour enfants. En ligne.

www.restationnationalepourenfants.ca/ncb/ncb-2004/report_f.pdf

LACOUTURE, Jean. 1978. Survivre le peuple Cambodgien, Paris, éd. du Seuil, 141 p.

LANEZ, Émilie. 2002. «Mère-fille un duo d'enfer», Le Point, no 1533 (1er février), p. 44-48.

Le Quotidien, Statistiques Canada, Le mercredi 12 septembre 2007. En ligne.

<http://www.statcan.ca/Daily/Francais/070912/q070912a.htm>

- LEDOYEN, Alberte. 1992. Montréal au pluriel: Huit communautés ethnoculturelles de la région montréalaise, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 330p.
- LEGAULT, Gisèle. 2000. L'intervention interculturelle, sous la dir. de Gisèle Legault, Gaétan Morin éditeur, 364 p.
- LELOUTRE, Danielle. 1999. Le tango de l'adaptation: un mouvement oscillatoire durant la période d'acculturation, Mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 113 p.
- LEMAY, Michel. 2001. Famille, qu'apportes-tu à l'enfant ?, Montréal, éd. de l'Hôpital Sainte Justine, 204 p.
- _____. 1999. «Le rôle des grands-parents au sein de la famille», Prisme, no 29, p. 74-91.
- LEMIEUX, Sylvie. 2001. «Entre mon jeune et moi c'est le conflit total», Coup de pouce, vol. 18, no 3(mai), p. 41-45.
- LY, Sovy. 2001. The traditional khmer wedding, Phnom-Penh, 208 p. (Tomes 1 et 2).
- MALAREWICZ, Jacques-Antoine. 2003. «Comprendre (enfin) nos ados», Psychologies, no 224(novembre), p. 62-65.
- MARCHAND, Hélène. 2005. «Sans mots pour se dire», Le guide: Ressources, février, p.54-57.
- MARTIN, Marie Alexandrine. 1989. Le mal cambodgien, Paris, Hachette, 304 p.
- MATHIEU, Jean-Luc. 1991. Migrants et Réfugiés, coll. Que Sais-je ?, Paris: Presse Universitaire de France, 126 p.
- MEINTEL, Deirdre et Le Gall, Josiane. 1995. Les jeunes d'origine immigrée, Québec: Ministère des affaires internationales, de l'immigration et des communautés culturelles, 133p.
- MEYER, Charles. 1971. Derrière le sourire khmer, Paris, Plon, 406 p.
- MAYER, Robert, Francine Ouellet, Marie-Christine Saint-Jacques, Daniel Turcotte et collaborateurs. 2000. Méthodes de recherche en intervention sociale, Boucherville (Qué.), Gaétan Morin éditeur Ltée, 409 p.
- MIGOT, André. 1960. Les khmers: Des origines d'Angkor au Cambodge d'aujourd'hui, Paris, éd. le livre du contemporain, coll. l'aventure du passé, 376 p.
- MIGUELEZ, Roberto. 1993. L'émergence de la sociologie, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 175 p.

MORGA, Gareth. 2006. Images de l'organisation, 2e éd., Les Presses de l'Université Laval, 498 p.

PAILLÉ, Pierre. 2006. La méthode qualitative, Paris, Armand Colin, 238p.

PAILLÉ, Pierre et Alex Mucchielli. 2003. L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales, Paris, Armand Colin/VUEF, 211 p.

PHCAR, Malay et Yves Guiheneuf. 1997. L'enfer khmer rouge, Paris, L'Harmattan, 232 p.

PIN, Yathay. 1989. L'utopie meurtrière, Bruxelles, éd. Complexe, coll. Historique, 412 p.

PONCHAUD, François. 1998. Cambodge année zéro, Paris, éd. Kailash, 313 p.

PORÉE, Guy et Éveline, Maspero. 1938. Mœurs et coutumes des khmers, Éditions Payot, Paris, 270p.

PORÉE-MASPERO, Eveline. 1962. Études sur les rites agraires de Cambodgiens, Paris, École Pratique des Hautes Études, Mouton & co. 282 p.

QUIVY, Raymond et Luc Van Campenhoudt. 1995. Manuel de recherche en sciences sociales, Paris, éd. Dunod, 287 p.

REMY, Jacqueline. 1997. «La meurtrière passion de Monique», L'express, no 2393(semaine du 15 au 21 mai), p. 65-67.

REMY, Jacqueline et Marion Festrals. 1997. «Mère fille: le couple infernal», L'express, no 2393(semaine du 15 au 21 mai), p. 50-56.

RICHER, Philippe. 2001. Le Cambodge: Une tragédie de notre temps, Paris, Presses de sciences po, 214 p.

ROUSSEAU, Cécile, Aline Drapeau et Ellen Corin. 1997. Influence des facteurs psychosociaux sur la santé mentale des adolescents réfugiés, Montréal, Hôpital de Montréal pour enfants, Département de psychiatrie, 124p.

_____. 1993. Les problèmes émotionnels chez les enfants réfugiés d'âge scolaire: Cadre de présentation et facteurs associés. Montréal, Centre de recherche de l'Hôpital Douglas, Unité de recherche psychosociale, 134p.

ROY, Ghislaine. 2000. Les modèles de pratique, Intervention interculturelle, Gaétan Morin éditeur, p.131-145.

Relation avec les citoyennetés et immigration.

<http://www.mrci.gouv.qc.ca/>

SAMALIN, Nancy. 1996. *Conflits parents-enfants: Comment maintenir le dialogue*, Paris, Flammarion, 250 p.

SATIR, Virginia. 1981. *Pour retrouver l'harmonie familiale: Peoplemaking*, Canada, Éd. France-Amérique, 306p.

SENK, Pascale. 2005. «Famille, je vous ai», *Psychologies*, no 244 (septembre), p. 114-117.

_____. 2005. «Comment va votre famille ?», *Psychologies*, no 244(septembre), p. 112-117.

_____. 2004. «Et si nous nous taisions un peu...», *Psychologies*, no 234(octobre), p. 106-112.

Services à la famille/Aide financière. En ligne. <http://www.messf.gouv.qc.ca/services-a-la-famille/aide-financiere/famille.asp>

Services à la famille. En ligne. <http://www.messf.gouv.qc.ca/services-a-la-famille/politique-familiale/>

SHEEHY, Gail. 1996. *L'enfant khmère ou L'instinct de survie*, éd. Belfond, 337 p.

SLIWINSKI, Marek. 1995. *Le génocide khmer rouge*, Paris, L'Harmattan, 174 p.

STANTON, Danielle. 1999. «Une anthologie de la complicité de mère en fille» *La Gazette des femmes*, vol.20, no 6 (mars-avril), p. 18-28.

TASSÉ, Emmanuelle. 2001. «Enfants d'ici parents d'ailleurs», *Femme plus*, vol.14, no 8 (septembre), p. 23-27.

TEPPER, Elliot. 1981. *D'un continent à un autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique*, publié par l'Association canadienne des études asiatiques, Ottawa, 263 p.

THÉBERGE, Sylvain. 2005. «Ces enfants qui ne partent pas», *Le guide: Ressources*, mars, p. 54-57.

TRÉAUN, Béatrice. 2003. *Conflit dans la famille: Manuel pour sortir des querelles*, Lyon, Chronique Sociale, 156 p.

UNHRC, 1993. *Les réfugiés dans le monde: L'enjeu de la protection/Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés*, Paris, Ed. La Découverte, 191 p.

URSULA, Gauthier. 2007. «Cet homme inconnu nommé Boubbha», *Le nouvel Observateur*, no 2228 (19 au 25 juillet), p.6-15.

VANDY, Kaon. 1993. *Cambodge ou la politique sans les cambodgiens*, L'Harmattan, 157 p.

ANNEXE A

GRILLE D'ENTREVUE

Relation intergénérationnelle vue par la mère

Étant donné que la langue utilisée lors de l'entrevue sera le cambodgien, il est prévu que cette grille soit traduite, question par question.

Question de départ

-Parlez de vous.

-Parlez de votre expérience de mère.

Thème 1 : Vie familiale

-Comment définissez-vous la famille ?

-Qui sont les membres de votre famille ?

-Parlez-moi de votre famille.

-Recevez-vous de l'aide, du support de cette famille ?

-À quelle fréquence rencontrez-vous les membres de votre famille ?

-Quelle est votre représentation idéale de la famille ?

-Votre vie familiale, comment se déroule-t-elle au quotidien ? (Cette question permet aux mères d'énumérer les difficultés rencontrées quotidiennement. Nous pouvons énumérer quelques aspects pour les aider à mieux saisir la question tels que : les sorties des enfants, les fréquentations, l'aide aux tâches ménagères, la contribution financière, et cætera).

-Est-ce que vous trouvez cela stimulant ? De quelle façon ? Et dans le cas contraire, Pourquoi ?

-Est-ce que la routine s'installe dans la vie de tous les jours ? Comment vous en rendez-vous compte ?

-Êtes-vous satisfaite de votre famille (les enfants), correspond-elle à votre idéal ?

Thème 2 : Conflit

- Entre vous et vos enfants, y a-t-il plus de tensions maintenant qu'auparavant ?
- Comment résolvez-vous ces problèmes (par la discussion, le conflit) ?
- Lorsqu'il y a de tension entre vous et votre enfant, abordez-vous le sujet ouvertement ou laissez-vous tomber ?
- Comment l'abordez-vous ?
- Et quelles sont les stratégies pour résoudre ce défi ?
- Est-ce que les solutions aux crises sont prises par vous seules ? Ou sont-elles cherchées ensemble au sein de votre famille ?

Thème 2 : Valeurs culturelles

- Quelles sont les valeurs que vous teniez à transmettre à vos enfants ?
 - Comment les transmettez-vous ?
 - Y a-t-il de différence entre l'éducation d'une fille et celle d'un garçon ?
 - Qu'en pensez-vous si votre fille vous annonce qu'elle a un petit ami ?
 - Cela fait-il une différence que ce dernier soit d'origine cambodgienne ou non ? Et la religion ?
 - Qu'est-ce que vous trouvez le plus difficile à vivre avec votre enfant actuellement ? (Cette question permet aux mères d'énumérer les difficultés rencontrées quotidiennement. Nous pouvons énumérer quelques aspects, pour les aider à mieux saisir la question, tels que : les sorties des enfants, la fréquentation, l'aide aux tâches ménagères, la contribution financière)
 - Est-il important que les enfants pratiquent le salut cambodgien ?
 - Est-ce que les enfants vous accompagnent à toutes les sorties familiales, sociales ou religieuses ?
 - Que signifie l'autonomie pour vous ?
 - Comparez votre vie de jeunesse à celle de votre enfant ?
-

សេចក្តីផ្តើម

១-ស្នើអ្នកម្តាយ រៀបរាប់ពីប្រវត្តិសង្ខេបរបស់អ្នកអោយខ្ញុំបានដឹងផង?

២-ស្នើអ្នករៀបរាប់ពីការពិសោធន៍ដែលអ្នកប្រមូលបានក្នុងនាមអ្នកជា ម្តាយរបស់កុមារម្នាក់ ឬ ម្តាយរបស់គេ។

I-ប្រធានទីមួយ : ជីវិតគ្រួសារ

១-តើអ្នកម្តាយអោយអត្ថន័យយ៉ាងណាខ្លះចំពោះន័យ នៃពាក្យគ្រួសារ

២-អ្នកណាខ្លះដែលអ្នកចាត់ទុកជាគ្រួសាររបស់អ្នកម្តាយ?

ឬសមាជិកគ្រួសាររបស់អ្នកមានអ្នកណាខ្លះ? ស្នើអ្នកម្តាយរៀបរាប់?

ឧ: គ្រួសារខ្ញុំមាន៤នាក់:ប្តី ប្រពន្ធនិងកូន២នាក់

៣-ស្នើអ្នករៀបរាប់ពីជីវិតគ្រួសាររបស់អ្នកគ្រួសារអោយខ្ញុំបានដឹងផង ។ ឧ: កូនខ្ញុំ៣នាក់ ហើយ២នាក់បានចូលមហាវិទ្យាល័យហើយឬមួយនាក់បានរៀបគ្រួសារហើយ.....?

៤-តើអ្នកបានទទួលការជួយឧបត្ថម្ភយ៉ាងណាខ្លះពីគ្រួសារនេះ? តើគ្រួសារនេះបានជួយអ្នកជាក់លាក់ សំភារៈ ស្មារតី រឺក៏អត់សោះ?

៥-តើការទំនាក់ទំនងក្នុងគ្រួសារមានសភាពយ៉ាងណា? តើមានការជួបជុំគ្នាប៉ុន្មានដង ក្នុងមួយអាទិត្យ? មួយខែ? មួយឆ្នាំ? ឬ ក៏ជួបគ្នាលុះណាតែមានការចាំបាច់បំផុត?

៦-ក្នុងសុបិនរបស់អ្នក អ្នកចង់បានគ្រួសាររបៀបណា?

៧-តើដំណើរជីវិតប្រចាំថ្ងៃរបស់គ្រួសារអ្នកវិវឌ្ឍន៍ ឬមានដំបាក់យ៉ាងណាខ្លះ? សំនួរនេះដើម្បី អនុញ្ញាតឱ្យអ្នកម្តាយម្នាក់ៗ អាចរៀបរាប់ពីការលំបាក ឬ

ការហត់នឿយប្រចាំថ្ងៃដែលអ្នកម្តាយម្នាក់ៗ បានជួបប្រទះក្នុងការចិញ្ចឹមកូន ។

យើងសូមលើកយកឧទាហរណ៍ខ្លះ ដើម្បីធ្វើឱ្យអ្នកម្តាយទាំងនោះងាយ

ស្រួលយល់សំនួរនឹងធ្វើការឆ្លើយតប: ការចេញដើរលេងក្រៅរបស់កូន ការសេពគប់របស់កូន

ការជួយរបស់កូនក្នុងការងារផ្ទះ ការជួយឧបត្ថម្ភជាថវិការខ្លះដល់ផ្ទះ ព្រោះខ្លួនអាយុ 15

ឆ្នាំឡើងទៅអាចឆ្លៀតទៅធ្វើការក្រៅខ្លះបានហើយ... ។

៨-តើអ្វីៗទាំងនេះបានជួយលើកកម្ពស់ចិត្តអ្នកម្តាយខ្លះទេ? បើបានការសប្បាយរីករាយ

តើបានតាមប្រភេទណា? បើជួយទៅវិញ តើមូលហេតុអ្វី?

៩-តើអ្វីៗ ដែលអ្នកម្តាយរៀបរាប់ខាងលើនេះ ក្លាយទៅជាម្លប់ប្រចាំថ្ងៃក្នុងជីវិតរបស់អ្នកម្តាយ ឬយ៉ាងណា? ហេតុដូចម្តេចបានជាអ្នកម្តាយចាត់ទុកថាជីវិតរបស់ខ្លួនច្រើនដែលៗដូច្នោះ?

តើអ្នកម្តាយមើលឃើញជីវិតរបៀបនេះដោយរបៀបណា? (បើសិនជាអ្នកម្តាយមាន)

១០-តើអ្នកម្តាយពេញចិត្តដោយបានកូនរបៀបនេះឬយ៉ាងណា?

តើអ្វីៗទាំងអស់ដែលកើតឡើងមកនេះពេញចិត្តអ្នកស្រីដែលចង់បានហើយឬយ៉ាងណា?

បើពេញចិត្តដោយមូលហេតុអ្វី? បើមិនពេញចិត្តដោយមូលហេតុអ្វីដែរ

ឬមួយក៏ពេញចិត្តខ្លះមិនពេញចិត្តខ្លះ?

II- ប្រធានទីពីរ : ទំនាស់

១-រវាងអ្នកនិងកូនតើបច្ចុប្បន្ននេះពេលដែលវាធំឡើងការតឹងតែងមានច្រើន ជាងកាលវានៅតូចឬយ៉ាងណា? ឬមួយមានការឈឺក្បាលដោយរបៀបផ្សេងខុសកាលពីវានៅតូច?

២-តើអ្នកម្តាយមានមធ្យោបាយយ៉ាងណាដើម្បីដោះស្រាយបញ្ហាទាំងនោះ
(ដោយការដក់ដៃនិយាយគ្នាឬមួយដោយការប្រឈមមុខឬក៏ទុកវាចោលមួយរយះសិន.....)

៣-ពេលដែលសភាពការណ៍រវាងអ្នកនិងកូនវាតឹងតែងឡើង
តើអ្នកម្តាយយកបញ្ហាទំនាស់នេះមកដោះស្រាយដោយចំហរឬមួយក៏ទុកវាអោយបាត់ដោយ ឯកឯងតែម្តង?

៤-បើអ្នកម្តាយតាំចិត្តដោះស្រាយបញ្ហានេះដោយរបៀបណា?

៥-តើអ្នកម្តាយជ្រើសរើសយុទ្ធវិធីណាខ្លះដើម្បីដោះស្រាយការបង្កហេតុតឹងតែងទាំងនេះ?

៦-តើគ្រប់ដំណោះស្រាយចំពោះការតឹងតែងទាំងនេះ?

តើអ្នកម្តាយដើរតួតែងផ្ទាល់ឬមានការចូលរួមដោះស្រាយទាំងអស់គ្នា ដោយសមាជិកគ្រួសារទាំងអស់ចូលរួម?

III- ប្រធានទីបី: មរតកវប្បធម៌

១-តើអ្នកម្តាយចង់រក្សាទំនៀមទំលាប់អ្វីខ្លះទុកសម្រាប់គ្រួសារ?

ហើយអ្វីខ្លះទៀតដែលអ្នកម្តាយយល់ថាជាការចាំបាច់ដែលកូនរបស់អ្នកម្តាយត្រូវតែចេះនិងត្រូវតែ ទទួលយក? ឧ: ចេះនិយាយភាសាខ្មែរ ចេះសំពះ.....

២-បើសិនជាមានតើអ្នកម្តាយផ្តល់អោយកូនដោយរបៀបណា? ដោយប្រើវិធីអ្វីខ្លះ?

៣-តើការអប់រំរបស់អ្នកម្តាយចំពោះកូនប្រុសនិងកូនស្រីខុសគ្នាដែលរអត់?

តើកូនស្រីត្រូវប្រដៅខុសពីកូនប្រុសអ្វីខ្លះ? (បើសិនជាមាន) តើកូនប្រុសប្រដៅខុសពីកូនស្រីអ្វីខ្លះ?

៤-តើអ្នកម្តាយយល់យ៉ាងណាពេលដែលកូនស្រីរបស់អ្នកប្រកាសប្រាប់ឬសុំអ្នកថា:

នាងចេញដើរលេងក្រៅជាមួយយុវជនម្នាក់ដែលអ្នកពុំស្គាល់ទាល់តែសោះ តើអ្នកម្តាយមានប្រតិកម្មយ៉ាងណាខ្លះ?

៥-តើអ្នកម្តាយចង់អោយកូនស្រីឬកូនប្រុសរបស់អ្នកម្តាយសេពគប់តែជាមួយយុវជនឬយុវតីមានដើមកំនើតតែខ្មែរ ឬក៏អ្នកម្តាយមិនប្រកាន់សាសន៍អ្វីទេ?

ចុះចំពោះសាសនាអ្វីតើអ្នកម្តាយមានសមានចិត្តយ៉ាងណាដែរទេ?

៦-បច្ចុប្បន្ននេះតើអ្វីខ្លះដែលអ្នកម្តាយមើលឃើញថានេះជាការបែកដើមទ្រូងរបស់អ្នកម្តាយដែលកូនរបស់អ្នកធ្វើអោយអ្នកស្នើតែទ្រាំមិនបាន ឬក៏អត់ទ្រាំពុំបានតែពុំដឹងដោះស្រាយរបៀបណា?

(ដើម្បីជាន់ជួយអោយអ្នកម្តាយអាចរៀបរាប់ពីការលំបាកដែលបានជួបប្រទះជាប្រចាំថ្ងៃ យើងសូមលើកជាឧទាហរណ៍ខ្លះដូច្នោះ: កូនចេញបាត់ដោយអត់ប្រាប់ដំណឹង ទូរស័ព្ទមិនចេះចប់លេងអ៊ិនធើណែត មិនចេះអស់ មិនគោរពម៉ោងពេល ការសេពគប់គ្មានប្រភេទ ឥតជួយការងារផ្ទះជាក់លាក់ខ្លះឬជាសំភារៈបន្តិចបន្តួចក៏អត់ដែរ.....)

៧-តើការសំពះរបស់ខ្មែរសំខាន់សម្រាប់អ្នកម្តាយឬទេដែលកូនរបស់អ្នកត្រូវចេះឬមួយអ្នកចូលចិត្តការចាប់ដៃគ្នាឬហេឡូវិញ?

៨-តើកូនជំររបស់អ្នកចូលចិត្តរមង្សណើរចេញក្រៅជាគ្រួសារជាមួយអ្នកជានិច្ចយ៉ាងណា? (ទៅផ្សារ ដើរលេង មើលកុន ពាំបាយ....) ចុះពេលដែលអ្នកទៅលេងផ្ទះមិត្តភក្តិឬទៅវត្តធ្វើបុណ្យ?

៩-សម្រាប់អ្នកម្តាយតើអ្នកម្តាយអោយនិយមន័យ "ស្វ័យភាពសំរាប់កូន" យ៉ាងណាដែរ? តើមានព្រំដែនដែររឺទេ? បើមានតើអ្វីខ្លះ?

១០-តើមានការខុសគ្នាយ៉ាងណាដែរចំពោះជីវិតយុវវ័យរបស់អ្នកម្តាយដែលកើតនៅស្រុកខ្មែរ និងជីវិតយុវវ័យរបស់បុត្រាបុត្រីអ្នកដែលទទួលការអប់រំកើតនៅឯណោះ?

ស្នើមេត្តាអ្នកម្តាយរៀបរាប់. ។

ANNEXE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ

Je soussignée, accepte de fournir des renseignements dans l'enquête intitulée : Culture et conflit intergénérationnel dans la famille cambodgienne à Montréal : les récits des mères

Étudiante chercheuse responsable : Sophearath Khay

Je suis informée que les renseignements obtenus lors de cette enquête sont confidentiels, qu'ils ne seront connus que de l'investigateur principal, que toute publication sera sur l'ensemble des personnes interviewées et jamais sur un cas particulier.

Après l'analyse des résultats, les données de la recherche seront détruites.

Je reconnais par ailleurs, la possibilité de me retirer de l'étude en tout temps pour des motifs dont je serai la seule juge.

Enfin, je suis informée aussi que le sous-comité de la maîtrise a approuvé ce projet de recherche et que l'observance de leurs recommandations est une condition indispensable à la réalisation de cette recherche.

Signature de l'interviewé(e)

Date

Signature de l'étudiant(e)-chercheur(e)
Responsable

Date

Version khmère est au verso
Prière de nous contacter au tél: (514) 685-9520

បែបបទនៃកិច្ចព្រមព្រៀង

នាងខ្ញុំឈ្មោះ..... យល់ព្រមផ្តល់ព័ត៌មានជូនដល់ការស្រាវជ្រាវដែល
មានចំណងជើងថា : “ការប្រស័យទំនាក់ទំនងរវាងជំនាន់មុននឹងជំនាន់ក្រោយរបស់គ្រួសារខ្មែរក្នុង
បរិបទនៃអន្តោប្រវេសន៍” ។

និស្សិតសិក្សាការីទទួលខុសត្រូវគឺ អ្នកស្រី ខែ សុភារត្ន

នាងខ្ញុំសូមធានាអះអាងថា : រាល់ព័ត៌មានដែលបានមកពីកិច្ចស្រាវជ្រាវនេះត្រូវបានទុកជាឯកសារ
សម្ងាត់ ។ ហើយព័ត៌មានទាំងនេះត្រូវអនុញ្ញាតឱ្យដឹងបានចំពោះតែអ្នកស្រាវជ្រាវសាមីខ្លួនប៉ុណ្ណោះ ។

ព័ត៌មានទាំងនេះនឹងត្រូវបានយកទៅផ្សព្វផ្សាយជារួមដល់អ្នកផ្តល់ចំណីជំនួយទាំងអស់ដែលបានសម្ភាស
ហើយមិនត្រូវបាន អនុញ្ញាតិអោយយកលក្ខណៈបុគ្គលម្នាក់ៗ ទៅផ្សព្វផ្សាយឡើយ ។

ក្រោយដែលបានធ្វើការវិភាគលើលទ្ធផលទាំងនេះហើយ ទិន្នន័យដែលបានមកពីការជួបសម្ភាសទាំង អស់
នឹងត្រូវបានគេបំផ្លាញចោល ។

ម្យ៉ាងវិញទៀត នាងខ្ញុំក៏មានលទ្ធភាពដកខ្លួនចេញពីការសិក្សាស្រាវជ្រាវនេះគ្រប់ពេលវេលាដោយ
មិនចាំបាច់ប្រាប់ហេតុផលឡើយ ។

នៅទីបញ្ចប់ នាងខ្ញុំសូមជំរាបជូនថា: អនុគណៈកម្មការនិក្ខេបនៃបរិញ្ញាប័ត្រជាន់ខ្ពស់ បានឯកភាព
រួចហើយចំពោះគំរោងសិក្សាស្រាវជ្រាវនេះ ។ បន្ថែមទៀត នាងខ្ញុំក៏បានដឹងដែរថា កិច្ចគោរពប្រតិបត្តិ
ដ៏ហ្មត់ចត់ តាមការណែនាំរបស់អនុគណៈកម្មការនិក្ខេបបទនេះ ជាមូលដ្ឋានគ្រឹះចាំបាច់ដល់ការសម្រេច
បាននូវការស្រាវជ្រាវនេះ ។

ហត្ថលេខាអ្នកផ្តល់ចំណីជំនួយ

ថ្ងៃ ខែ ឆ្នាំ

ហត្ថលេខាអ្នកសម្ភាសន៍

ថ្ងៃ ខែ ឆ្នាំ

ANNEXE E

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE ET DE SON AUTEUR

Moi, Sophearath Khay, étudiante de deuxième cycle (Maîtrise) à l'Université du Québec à Montréal, présente cette recherche sur le conflit intergénérationnel : plus précisément, sur les mères et leurs jeunes adolescents âgés de 15 à 18 ans dans la communauté cambodgienne vivant à Montréal et ses environs.

Cette recherche vise à démystifier les rapports entre les membres de ces familles de même que les circonstances dans lesquelles ces conflits se développent. Un des objectifs est d'élucider les stratégies que ces mères élaborent afin d'harmoniser leurs relations familiales dans un contexte différent de celui dans lequel elles-mêmes ont été éduquées. Un autre des buts poursuivis est de comprendre les deux cultures et les deux milieux de naissances différents : la terre natale de la mère versus celle de l'enfant. Culture orientale versus culture occidentale. Quelles sont donc leurs identités actuelles ?

Seront passées en revue les différentes tactiques adoptées par ces mères pour s'adapter, s'intégrer, s'acculturer ou tout simplement fonctionner dans un contexte nord-américain tout en conservant leur modèle traditionnel cambodgien afin de trouver un compromis et un équilibre familial, à la fois avec leurs adolescents et la société d'accueil.

Comment ces mères définissent-elles leur rôle parental et leurs relations avec leurs jeunes ? Quels sont les critères relationnels sur lesquels ces mères se basent ? Quelles valeurs de leur culture ancestrale souhaitent-elles transmettre à leurs enfants ? Et comment s'y prennent-elles pour les transmettre ? En cas de conflits, quelles sont leurs stratégies de résolution ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

ការបង្ហាញនូវភស្តុតាងស្រាវជ្រាវ និងប្រវត្តិរបស់អ្នកស្រាវជ្រាវ

នាងខ្ញុំឈ្មោះ ខែ សុភារត្ន ជានិស្សិតថ្នាក់បរិញ្ញាប័ត្រជាន់ខ្ពស់នៃសាកលវិទ្យាល័យកេប៊ិច នៅម៉ុងរ៉េអាស់ ។ បច្ចុប្បន្ននេះនាងខ្ញុំកំពុងតែធ្វើការសិក្សាស្រាវជ្រាវលើ “ការប្រាស្រ័យទំនាក់ទំនង រវាងជំនាន់មុននឹងជំនាន់ក្រោយរបស់គ្រួសារខ្មែរក្នុងបរិបទនៃអន្តោប្រវេសន៍ ” ជាពិសេសការទំនាក់ ទំនងរវាងម្តាយនិងកូនជំទង់ដែលមានអាយុចន្លោះ ពី ១៥ ឆ្នាំ ទៅ ១៨ ឆ្នាំដែលរស់នៅម៉ុងរ៉េអាស់ និង ជាយក្រុង ។

យើងមានគោលបំណងសិក្សាស្វែងយល់ពីកិច្ចប្រាស្រ័យទំនាក់ទំនង នឹង/ឬ ការប្រឈមមុខគ្នា នៃសមាជិកគ្រួសារទាំងនោះ ។ អ្វីៗទាំងអស់នេះធ្វើអោយយើងយល់បានអំពីយុទ្ធវិធីដែលមាតាមាន ដើម កំណើតខ្មែរ និមួយៗប្រកាន់យក ដើម្បីធ្វើអោយដំណើរជីវិតរបស់គ្រួសារវិវត្តន៍ទៅបានស្រួល នៅក្នុង បរិបទមួយ ខុសប្លែកពីការអប់រំរបស់ខ្លួនជាម្តាយដែលកើតនៅស្រុកខ្មែរ ។ បន្ថែមទៀត ការសិក្សានេះ ធ្វើអោយយើងយល់បានពីវប្បធម៌ពីរ និងឥទ្ធិពលនៃមជ្ឈដ្ឋានទៅលើកំណើតមនុស្សពីរ ខុសគ្នា : កន្លែង កើតរបស់ម្តាយនៅស្រុកខ្មែរនិងកន្លែងកើតរបស់កូននៅកេប៊ិច (កាណាដា) វប្បធម៌ បូព៌ាទិស និង វប្បធម៌ លោកខាងលិច - អាមេរិច ។ តើបច្ចុប្បន្ននេះអ្នកទាំងពីរនោះប្រកាន់យក អត្តសញ្ញាណណាមួយ? ។

យើងតាមដានសិក្សាថែមទៀត ពីបែបផែនយុទ្ធវិធីផ្សេងៗ ដែលមាតាទាំងនោះប្រកាន់យក ដើម្បីផ្សំតំរូវតាម ធ្វើសមាហរណកម្មខ្លួន កែសំរួលតាមសង្គមថ្មី ឬមួយក៏គ្រាន់តែសំរួលការរស់នៅតាម សង្គមបរិយាកាសថ្មី អាមេរិចដោយនៅតែប្រកាន់រក្សាការអប់រំ តាមបែបផែនគំរូសង្គមបុរាណ? ជំហរទាំងនេះត្រូវមាតា ទាំងនោះប្រកាន់យក ដើម្បីឆ្លងផ្លែវកល់នឹងថ្មីមួយក្នុងអម្រែកជីវិតគ្រួសារ ដែលក្នុងនោះមានបុត្រ កំពុងពេញវ័យហើយរស់នៅក្នុងប្រទេសថ្មីមួយទៀត ។

យើងចង់ស្វែងយល់បន្ថែមទៀតថា តើមាតាទាំងនោះបានអោយអត្ថន័យនៃការប្រាស្រ័យគ្នា រវាងកូននិងម្តាយយ៉ាងណា? តើគាត់យល់យ៉ាងម្តេច ពីនិយមន័យនៃក្មេងជំទង់? តើការប្រាស្រ័យ ទាក់ទងគ្នា របស់គាត់មានអ្វីធ្វើជាខ្នាតគំរូសំរាប់ខ្លួនគាត់ ? តើគាត់ចង់ផ្តល់ កេរ្តិ៍មរតកពីដូនតាអ្វីខ្លះដល់ កូនគាត់? ។ តើការផ្តល់អោយទៅនេះ តាមរបៀបណា? តើគាត់មាន យុទ្ធសាស្ត្រយ៉ាងណាដើម្បី ដោះស្រាយនៅក្នុងស្ថានភាពដែលគំរូអប់រំរបស់គាត់ ត្រូវកូនច្រានចោលមិនប្រកាន់យក? ។

ANNEXE G

TABLEAU

CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES DES PARTICIPANTES

Noms fictifs des Participantes	Statut social	Scolarité de participantes	Scolarité du conjoint	Nombre d'enfants par famille	Nombre d'enfant naissance au Qc
Borameil	Couple reconstitué	Secondaires	Post secondaires	3	2
Borany	Mariée	Primaires	Secondaires	2	1
Chana	Mariée	Secondaires	Post secondaires	2	2
Dany	Couple reconstitué	Post secondaires	Post secondaires	3	1
Hing	Mariée	Post secondaires	Post secondaires	3	2
Khuna	Veuve	Primaires		10	7
Khuny	Couple reconstitué	Post secondaires	Poste secondaires	3	3
Kunthea	Mariée	Post secondaires	Post secondaires	2	2
Phany	Mariée	Primaires	Post secondaires	3	2
Sam	Couple reconstitué	Post secondaires	Post secondaires	3	3
Sorya	Couple reconstitué	Post secondaires	Post secondaires	3	3
Soryany	Couple reconstitué	Primaires	Post secondaires	4	2
Vany	Divorcée	Primaires		4	2
Vorak	Mariée	Secondaires	Post secondaires	3	3

ANNEXE H

HISTOIRE DE NEANG BUNDACHA

Le conte de Neang Bundacha est un extrait du *Tipitaka*. Du temps de Bouddha, il était de tradition que la parole de celui-ci fut consignée par écrit dans le *Tipitaka*. Ce terme pali signifie littéralement «les trois paniers» :

- 1- Le vinaya pitaka : les règles de conduite.
- 2- Le suttasta pitaka : les discours et dialogues du Bouddha.
- 3- L'abhidhamma pitaka : l'ensemble des explications détaillées de la réalité. C'est la partie «psychologique» ou «métaphysique» de l'enseignement du Bouddha.

Ce conte est traduit et adapté à la situation présente par Luy Sovanna. Il fut imprimé pour la première fois en 2006 par l'édition Angkor-Phnom Penh au Cambodge en 124 pages.

Le texte ci-dessous n'est que le résumé du conte original :

Un riche avait deux enfants : un garçon et une fille. La cadette était très jolie. Son nom était Neang Bundacha. Elle avait 16 ans et ses parents veillaient à ce qu'elle ne manque rien. Partout où leur fille allait, ses serviteurs suivaient.

Le soir, la majorité du temps, elle restait assise dans son jardin où elle admirait les fleurs, plantées autour de son chalet. Pour le plaisir de leur fille adorée, les parents firent venir un jeune jardinier afin de bien entretenir ce petit paradis.

Meanup, le jeune jardinier, était le rejeton d'une lignée dont tous les membres avaient vécu comme serviteurs chez ces nobles. Il était orphelin depuis sa plus tendre enfance. Comme il était maintenant désigné pour être le jardinier de la fille unique de son patron, le jeune travaillait sans relâche et se montrait très consciencieux, afin de bien remplir la tâche confiée.

Par son labeur, Meanup suscita la compassion de la jeune Bundacha. Cette compassion se transforma petit à petit en amour. Le garçon s'éprit également de la fille de son patron, malgré le fait qu'il savait cet amour impossible. Chaque matin, le jardinier apportait un bouquet de fleurs fraîches à Neang Bundacha. Cette nouvelle parvint aux oreilles des parents. Ceux-ci avaient une telle estime de la qualité de leur enfant qu'ils ne voulaient concevoir un instant qu'elle puisse s'enticher de son valet. Le père demanda à son épouse de surveiller davantage leur jeune fille. La mère conseilla à sa fille de ne plus laisser entrer quiconque

dans son chalet, mis à part eux-mêmes, ses géniteurs, ainsi que ses deux femmes de chambre. Elle lui révéla par la même occasion qu'ils avaient déjà décidé de la marier, dans un avenir prochain, avec le fils d'un ami. Quelques jours après, on organisait lesdites fiançailles sous les yeux du jeune jardinier et sans consulter la promise : une chose dite est une chose faite.

En réponse à cet événement, les deux amants décidèrent de s'enfuir ensemble. Ils vécurent leur liaison dans un petit village situé dans une forêt loin de la demeure familiale. Après deux ans de vie de commune, Neang Bundacha tomba enceinte.

Au dernier mois de sa grossesse, elle demanda à son mari de l'emmener à son foyer natal, par nostalgie. L'idée de donner naissance à son premier bébé sans la présence de ses propres parents la tourmentait. Par crainte des conséquences de la faute qu'il avait commise envers ses beaux-parents, l'époux ne céda pas à cette supplique, malgré les nombreuses réitérations. Neang Bundacha décida donc d'aller seule retrouver son bercail. Elle dû traverser la forêt, où elle donna naissance à son petit.

Retournant à la paillote après avoir travaillé à la rizière toute la journée, l'ex-jardinier constata la disparition de son épouse. La peur s'empara de lui quand il apprit par ses voisins qu'elle s'en était retournée chez ses parents. Il accourut juste à temps pour la retrouver en train d'accoucher seule au pied d'un arbre. Après l'enfantement, il la pria de retourner à leur paillote, car le chemin pour se rendre à sa ville natale s'avérait trop long pour qu'elle puisse le parcourir à pied, surtout en ces conditions.

L'histoire se reproduisit : juste avant de donner naissance à son deuxième enfant, Neang Bundacha tenta de nouveau de retourner vers le bercail, mais cette fois-ci accompagnée de son aîné. Comme la première fois, le mari vola au secours de sa femme enceinte et de son enfant. Il arriva juste au moment où Neang Bundacha accouchait sous la tempête au pied d'un arbre. Constatant que sa femme et son enfant avaient froid, il alla couper des branches d'arbre pour leur construire un abri. Malheureusement, il fut mordu par un cobra.

Constatant la mort de Meanup, Neang Bundacha et ses deux enfants poursuivirent la marche avec un cœur lourd. Au moment de franchir la rivière, elle fut obligée de laisser l'aîné en bordure, car elle n'avait pas la force d'en faire traverser deux en une seule fois. Une fois arrivée à la rive, elle y déposa son puîné, à sa vue. Lorsqu'elle fut parvenue au milieu de la rivière, elle vit un faucon en train d'agripper son bébé. Elle tenta de chasser ce cruel oiseau de proie en criant et en faisant du bruit avec ses mains, mais il était trop tard : il s'envola avec le nouveau-né. L'aîné, voyant sa mère qui tapait dans ses mains crut qu'elle l'appelait. Il descendit vers la rivière et le courant d'eau l'entraîna vers l'amont où il périt noyé.

Malgré toutes ces pertes, il restait à Neang Bundacha l'espoir de retourner au bercail. Enfin arrivée devant le foyer de son passé, elle ne vit qu'un amas de bois : sa maison avait été détruite par la tempête et il ne restait plus personne. Elle demanda aux passants de ce qu'il était arrivé. Elle apprit que toute sa famille était morte sous l'écroulement du chalet le jour même où elle avait donné naissance à son deuxième enfant.

Confrontée à un si funeste sort, Neang Bundacha allait sombrer dans la folie. Seul le discours sur le Samsara (la réincarnation) prêché par le Bouddha lui fut salutaire. D'après le Bouddha, le spirituel passe par la compréhension et l'acceptation du pourquoi de son incarnation (en un mot, de son Karma). Le Karma est la résultante de nos actions passées. Suivant cette logique, ce sont nos erreurs anciennes qui sont à l'origine de ce qui ne va pas aujourd'hui. Le Karma de Neang Bundacha se reportait donc à sa vie antérieure : elle avait fait mourir deux petits oiseaux et elle avait rendu malheureux un homme qui l'aimait.

Par la suite, elle se convertit et devint une fervente bouddhiste.

L'histoire de Neang Bundacha porte sur le thème de la perte. Elle fut dépouillée de tout : du mari, des enfants, des parents et de sa maison natale.